

ERNEST RENAN



BK1

P113

IL A ÉTÉ TIRÉ
DU PRÉSENT OUVRAGE
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR
PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA,
NUMÉROTÉS DE 1 A 25 ET 475 EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 26 A 500,
CES CINQ CENTS EXEMPLAIRES CONSTITUANT
AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGI-
NALE DE ERNEST RENAN,
JUGEMENTS ET SOU-
VENIRS.

Copyright by *Aux Editeurs Associés*, 1925.

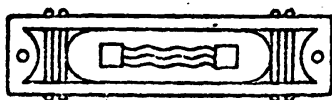


Αριθ. 142.278

JEAN PSICHARI

ERNEST RENAN

JUGEMENTS & SOUVENIRS



ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ

ΑΝΤΙΣΤΟΙΧΟΥ

ΑΥΕΩΝ ΑΡΙΘ.

PARIS

LES ÉDITIONS DU MONDE MODERNE

42, BOULEVARD RASPAIL, 42

1925



A

ALFRED VALLETTE,

Directeur du "Mercure de France",

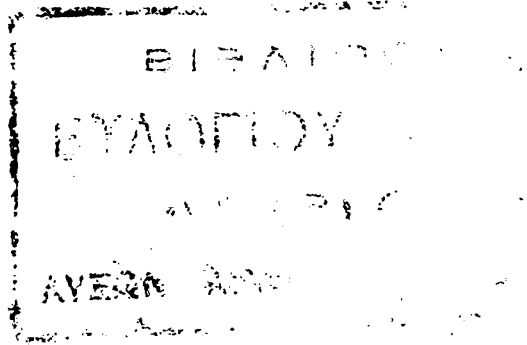
avec admiration,

avec reconnaissance.

J. P.



Ernest Renan sous ses faces diverses



I

Ce volume réunit différentes études sur Renan, dont chacune est destinée à présenter au public un des aspects multiples de l'œuvre ou de la personne de ce grand homme. Ce livre-ci, tel qu'il est, nous donnera donc, je l'espère, le Renan le plus complet que nous ayons eu jusqu'à ce jour. D'ordinaire, les écrivains ne voient en lui que l'écrivain, les savants que le savant; nous nous plaçons ici à ce double point de vue — si tant est que Renan ait jamais été sérieusement étudié du côté scientifique.

Il est nécessaire maintenant que je précise tout de suite l'esprit dans lequel je parle de Renan. J'ai vécu dix ans dans son intimité, dans son intimité familiale. Je lui garde toujours une reconnaissance profonde de m'avoir jugé digne d'y être admis. J'ai témoigné, à plusieurs reprises, de l'admiration que j'avais pour lui. Il est inutile, je suppose, que je marque ici mon respect, ma



vénération pour un homme dont la vie offre le spectacle réconfortant d'un attachement quotidien au devoir, une fois qu'il en avait devant sa conscience déterminé le sens et la forme. Son existence fut d'une honnêteté continue et souvent héroïque. Il m'apprit, et je ne cesse de lui en savoir gré, à être très regardant vis-à-vis de moi-même. Quant à nos désintéressements, ils s'étaient tout de suite rencontrés.

On se tromperait en croyant que les sentiments de déférence que je viens d'exprimer, furent les seuls qu'il m'inspira. En dehors de l'affection filiale pour le père, je ne cessai d'avoir pour l'homme une grande et forte affection. Les badauds, gens à vue courte, porteront sur moi le jugement qu'il leur plaira ; il me laisse froid au suprême degré. Pour en faire cas, j'ai trop éprouvé ou leur stupidité ou leur férocité. Ce sont des esprits qui ne voient jamais que par surfaces et encore par surfaces étonnamment restreintes ; de profondeur, de compréhension, point. Par malheur les badauds que je vise, se rencontrent dans l'élite intellectuelle de notre société. La complexité de l'être leur échappe tout comme aux moins doués, la complexité et jusqu'aux mouvements élémentaires de l'âme humaine. Il serait vraiment extraordinaire, il serait inconcevable qu'un homme, pourvu d'un cœur, rencontrât, jeune encore sur sa route, un Ernest Renan, qu'il fût accueilli dans



la maison, dans la parenté de Renan, sans que cet homme reste attaché à lui, sans que cet attachement, en dépit de toutes les circonstances, ait de la durée, ne fût-ce que par la piété du souvenir.

On croit, il est vrai, généralement, que Renan était froid, indifférent, parce qu'il était un égoïste et que, par conséquent, il n'était pas un affectueux. C'est une *conséquence* qui est d'un bel illogisme. Un grand génie est plus ou moins forcé de pratiquer l'égoïsme par quelque bout, afin de sauvegarder son œuvre, puisque c'est pour son œuvre qu'il est là. Et c'est encore de la sorte un égoïsme altruiste de sa part, puisque, cette œuvre, nous en profitons.

Cela ne l'empêche aucunement ni d'aimer ni de vouloir être aimé. Renan avait toujours conservé, en guise de cuirasse, la discrétion ecclésiastique. Il a toujours eu, et il s'en accusait, de la « raideur de manières ». C'est pourquoi, volontiers distant, il se projetait trop peu hors de lui-même, pour former beaucoup d'élèves ou pour inspirer beaucoup d'amitiés. Mais, chez lui, parmi les siens, quand il se laissait aller, ses paroles, les termes de caresse dont il appelait ses enfants, ses gestes, ses attitudes, ses sourires, tout respirait la tendresse et le besoin qu'il en avait.

Ce besoin, je l'ai noté dans un des chapitres du présent volume, d'après sa correspondance même (voyez *Les femmes et M. Renan*) : « Ecris-



moi, déclare-t-il suavement à Henriette ; j'ai besoin de ta voix douce et chérie, car, je ne sais pourquoi je suis triste ». Les expressions affectueuses abondent dans son œuvre. Et qui peut donc lire *Ma sœur Henriette* sans pleurer à chaque page ? Quel débordement d'amour dans la douleur !

Allons pourtant jusqu'à admettre, comme on l'a suggéré, qu'il ait voulu — à la façon de tant d'hommes supérieurs et de nombre d'autres qui ne le sont point — ne compter autour de lui que des affections soumises, que d'aveugles dévouements, que des sacrifices sans murmure. Cela n'implique en aucune manière qu'il n'eût le cœur sensible et tout aimant.

La cécité n'est pas toutefois l'apanage nécessaire de nos affections. Je crois pouvoir me vanter d'offrir ici au lecteur un livre sur Renan qui ne ressemble guère aux autres, le livre de quelqu'un qui l'a connu, respecté, aimé, et qui tout en ayant une propension secrète à le défendre, s'exprime sur lui en toute indépendance intellectuelle, scientifique et morale. Le fétichisme n'est point mon fait. Venir faire tous les matins sa prière devant la photo d'un grand homme, quelque grand qu'il soit, me paraît le moyen le plus sûr de se fermer les yeux à tous les horizons de l'intelligence.. Une personne que j'estime infiniment pour le charme de son esprit, me disait un jour qu'elle n'avait



pas lu *L'Ame en Fleur* d'Anatole France, parce que, depuis certains *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qui avaient porté le genre à sa perfection dernière, on ne pouvait guère plus prendre goût à ces exercices autobiographiques.

Ce raisonnement pourrait aussi bien s'appliquer aux *Souvenirs* de Renan, venus après les *Mémoires d'Outre-Tombe* et les *Confessions* de Jean-Jacques, deux ouvrages, me semble-t-il, qui ont marqué plus même que celui de Renan, dans l'histoire de la pensée française. *L'Ame en Fleur* n'en est pas moins un chef-d'œuvre pur de vérité et de fraîcheur.

Il convient d'examiner, de juger les choses en elles-mêmes, en faisant la part scrupuleuse des circonstances et des tempéraments. Il faut, en un mot, se munir d'un peu d'esprit critique. Je ne dirai pas, suivant une formule connue, que plus on professe de respect pour une haute mémoire et plus on lui doit la vérité. Ces précautions oratoires annoncent d'ordinaire quelque *rosserie* que l'on tire tout à coup de son sac. On doit aux autres la vérité, parce qu'on se la doit d'abord à soi-même. Le respect de notre conscience nous oblige à ne point déguiser notre jugement. Il est bon de garder son cristal. Il est bon aussi, il est honnête d'accueillir les suggestions de l'expérience. Le recul, la réflexion, la guerre, la mort de mes deux fils, les idées de mes deux fils, celles de Michel



aussi bien que celles d'Ernest, la conversion d'Ernest, les événements eux-mêmes et leur philosophie, m'ont fatalement présenté des points de vue inattendus, dont je ne pouvais pas ne pas tenir compte. Il y a eu là un ensemble de faits nouveaux qui devaient m'influencer. Si, donc, ces pages contiennent parfois sur E. Renan des appréciations qui ne sont pas du goût de tout le monde, on peut être assuré que c'est toujours un honnête homme qui les énonce.

II

J'ai déjà prévenu plus haut que l'impartialité dont je me targue, ne serait point reconnue par ceux-là qui, d'avance, ont fait leur siège. Ils trouveront une belle occasion de s'indigner devant les pages que j'ai consacrées à la *Prière sur l'Acropole*. Ils déclareront, ils auront même une joie scélérate à proclamer que les dites pages constituent, pour emprunter le langage distingué dont ils se servent, toute une série *d'éreintements*.

Je regrette, tout au contraire, que, si ce sont là des éreintements comme ils disent, il n'y en ait pas, dans ce volume, un plus grand nombre du même genre. Raisonnons de sang-froid. Nous avons eu, dans notre dissection de la *Prière* une de ces occasions, plutôt rares, de saisir sur le vif, de décomposer jusqu'à leur origine première, les



divers éléments dont se forme, dans le cerveau d'un grand artiste, une idée prégnante, avant de naître au jour. Nous avons pu pénétrer jusqu'au substratum, jusqu'au tuf de la pensée, nous avons pu surprendre là toute une méthode de travail.

Renan, aussitôt sur le Rocher sacré, s'émeut devant la beauté classique découverte. Il a, il a toujours eu un sentiment très fin de l'art. Que de fois ne l'ai-je pas ouï, sensible au détail aussi bien qu'à l'ensemble, nous expliquer, dans une excursion, l'architecture de quelque église bretonne du XIV^e ou du XVI^e ! Il s'extasiait en même temps qu'il commentait. Le Parthénon ne pouvait pas ne pas causer à un artiste aussi sensible un profond ébranlement. Seulement, cet artiste ne connaissait pas la Grèce ancienne ; il ne connaissait pas l'antiquité grecque. Et — ayons bien soin de le noter — il croyait la connaître ! D'où, dans tout le morceau, cette érudition profuse, cet aspect scientifique, cet air de quelqu'un qui est parfaitement au courant de son affaire.

Prenons-y garde : chez Renan, nature honnête, nous avons eu soin de le marquer, mais aussi nature essentiellement illusionnée, ce n'est pas un air, ce n'est pas une façon de parader que toute cette érudition hellénique. Les attributs, les appellations d'Athéna où il se complait et qui, d'ailleurs, se trouvent dans les livres, même dans les dictionnaires usuels, cette *Promachos*, cette *Salpinx*, cette



Démocratie, le persuadent naïvement qu'en quelques mots grecs isolés, détachés de la vaste économie de l'hellénisme, réside la connaissance de l'âme grecque. En réalité, Renan n'a pas lu les auteurs; pour ce qui touche le caractère, le culte d'Athéna, le symbole incarné par elle au haut de l'Acropole, les méprises de Renan sont plutôt pénibles.

Soyons bref, cet hymne qu'il chante à la gloire de l'Hellade, ne s'élève pas au-dessus du plus banal lieu commun.

Ici, le point essentiel à retenir pour nous est que si l'on se reporte à la Grèce du V^e siècle, historiquement, littérairement, culturellement, philosophiquement, la *Prière* ne repose sur aucun fonds. Elle porte proprement sur le vide. Et c'est là ce qu'elle a d'admirable ! Elle a beau manquer d'assises, elle a beau manquer des données de la philologie la plus élémentaire, elle n'en est pas moins impérissable, et elle l'est, non seulement parce que l'écriture en est presque sans défaut, mais aussi parce que Renan a su déposer là quelques-unes de ses pensées maîtresses. On la citera toujours, elle demeurera toujours comme une des pages où se reconnaîtra nettement une des marques les plus profondes de ce vaste esprit, pour le style aussi bien que pour les idées. Enfin, lui-même, comme nous le montrerons plus loin, avait jusqu'à son lit de mort l'obsession de l'Acropole.



Et nous arrivons ainsi à dégager de l'ensemble des observations qui précèdent, une des grosses caractéristiques de Renan : la *Prière des Souvenirs* relève de la littérature — ce à quoi Renan tenait le moins; elle n'a rien à démêler avec la science — ce à quoi Renan tenait le plus.

III

Renan est donc, avant tout, un écrivain. Un écrivain et un *penseur*. Nous n'employons pas ce dernier mot au hasard. Nous croyons même que, dans les études consacrées à Renan, cette qualité n'a pas été mise dans sa lumière vraie. Nous allons nous expliquer dans quelques secondes.

L'analyse de la *Prière*, avons-nous soutenu plus haut, nous décèle chez Renan *toute une méthode de travail*.

Est-ce exact ?

La méthode de quel travail ? Notre recherche ne nous a mis à nu jusqu'ici, que la méthode d'un travail portant sur des matières helléniques, lesquelles sortaient de la spécialité de notre auteur; cette spécialité avait donc le droit de lui demeurer étrangère.

Agissait-il de même dans les matières exégétiques qui, celles-là, rentraient en plein dans sa spécialité ?



C'est, exactement, à ce point d'interrogation que répondait mon regret de tout à l'heure.

J'aurais aimé pouvoir, j'aurais désiré de tout mon cœur venir offrir au public, dans le domaine de l'exégèse, une analyse correspondante à celle que je fis de la *Prière*. J'aurais voulu prendre, par exemple, dans la *Vie de Jésus*, ou dans un des volumes des *Origines*, un point précis, un fait important, soit l'épisode de Lazare, et, alors, voir comment, par l'utilisation de quelles sources, par quels commentaires, par quels à côté, Renan avait abordé, puis interprété le fait en litige. J'aurais eu plaisir et volupté à dresser ma liste bibliographique, à fourrager dans les livres et les documents et j'aurais, en toute sincérité, couché sur le papier le résultat auquel m'aurait mené cette enquête, qu'il fût favorable ou non à Renan.

Par malheur, ces sortes de travaux sont extrêmement difficiles; ils exigent surtout un temps très long. Les trois fois où, dans des mémoires spéciaux, je me suis aventuré sur le terrain sémitique, je sais ce que cela m'a coûté de veilles et de labeurs. J'avais promis un jour à Renan de me mettre à l'hébreu. C'est ce que je finis par faire, mais hélas ! longtemps après sa mort et pour les besoins, non point de l'exégèse biblique, mais de l'histoire de la langue grecque à partir du deuxième siècle avant notre ère — époque où commença la traduction de la *Septante* — et, princi-



palement, depuis l'avènement du christianisme; car, les écrits néo-testamentaires constituent les incunables mêmes du grec parlé de nos jours. Pour prendre ma revanche d'une parole un peu sévère de Renan, que je rapporte plus loin, je fis, pendant ces dernières années, porter mon cours du lundi à l'Ecole des Hautes-Etudes, sur une des matières qui m'ont paru les plus passionnantes. Nous cherchions avec mes auditeurs — parmi lesquels de savants abbés — à retrouver sous le mot grec du texte le mot sémitique que le rédacteur, tantôt de l'*Apocalypse*, tantôt de l'*Épître aux Ephésiens*, tantôt de l'*Évangile selon Saint-Marc*, avait dans l'esprit. Et le mot hébreu, une fois rétabli, nous mettait sur la piste de la conception hébraïque qui se montrait souvent différente de la conception hellénique. Ainsi, pour ne citer que ce détail, d'ailleurs connu, le *dikaïos* grec, l'*homme juste* et qui l'est selon sa conscience, n'est plus du tout le *tsadiq* ou *zadig* des Hébreux qui, lui, est l'homme juste selon Dieu.

Mes études de grec moderne m'avaient engagé dans cette voie. J'étais revenu d'une mission en Orient — ce fut ma première, en 1886 ! — avec l'opinion très arrêtée que le grec du Nouveau Testament devait être expliqué à la lumière du grec moderne, du grec appelé *vulgaire*, de celui qui fleurit sur la bouche du pâtre ou du batelier, en un mot du grec parlé par les Grecs.



Cette opinion fut plus tard soutenue avec éclat par A. Deissmann, un des 93 intellectuels allemands. Celui-ci, cependant, ne pouvait pas posséder comme moi la langue moderne. Je fus donc amené, dans un brochure spéciale, à remettre les choses au point, afin de préciser dans quelle mesure le grec néo-testamentaire était influencé par l'hébreu, dans quelle mesure il restait indépendant de lui (1). M. A. Croiset, qui présentait alors mes titres à l'Académie des Inscriptions, voulut bien dire que cet ouvrage « faisait époque ».

Si je m'étends sur ce sujet, cela est uniquement pour en venir à rapporter ici un trait de Renan qui nous le montre, je crois, sous un aspect moral nouveau et cet aspect n'est pas celui du bénisseur, ni du sceptique.

Au moment où j'étais revenu de ma mission en Grèce, après avoir quitté cette admirable île de Chio, à laquelle je dus mes intuitions scientifiques et littéraires décisives, je n'avais encore rien publié qui fût relatif à mes théories naissantes sur la grecité du Nouveau Testament. J'avais la simple intention d'annoncer sur mon affiche l'explication de l'Evangile selon Saint-Mathieu. Je fis part de ce projet à Renan.

(1) *Essai sur le grec de la Septante*, Paris, C. KLINcksIECK, 1908. (Extrait de la *Revue des études juives*, avril 1908, p. 161-210).



Je prends les devants tout de suite, pour qu'on n'aille pas lui prêter, après ce que je vais ajouter, des pensées qu'il n'avait pas. Renan avait à un haut degré ce qui s'appelle *le respect humain* ; il était très ménager, très soucieux de l'opinion publique, des jugements et des parlers du monde. Il lui avait beaucoup demandé, prétendait-il, donc, il lui devait quelques concessions. L'idée, entre autres, le tourmentait que quelqu'un de ses proches ne donnât à la malignité de ses contemporains, une occasion de s'exercer trop facilement. Ce n'est pas, à mon sens, du moins, qu'il voulût rester seul maître dans son domaine, scientifique ou littéraire ; il redoutait plutôt de la part des siens quelque coup malheureux. Quand, en 1884, je fis paraître *Jalousie*, cette petite nouvelle patronnée pourtant par A. France et par M. Taine, je le vis presque inquiet. Cette fois-ci, Renan craignait une incursion dans les choses bibliques qui pourrait paraître aventurée — même de la part d'un professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, spécialisé dans le grec.

A la nouvelle que j'allais me jeter à l'eau, Renan m'arrêta net, d'une voix forte, irritée, dure :

« — Expliquer Saint-Mathieu ! Laissez cela. Vous n'en êtes pas capable. »

Il m'aurait encouragé plutôt dans des travaux plus obscurs, moins compromettants. Le résultat palpable et tangible de cet acte d'autorité de sa



part — qui ne pouvait pas ne pas influencer un débutant — fut que ma carrière scientifique aurait pris, si j'avais suivi mon élan, une direction toute autre. Je dus ajourner de plusieurs années mes études de grec biblique. C'est seulement en 1908 que je pus m'y livrer, on a vu comme.

Dans l'une d'elles — dans *Salomé et la Décollation de Saint-Jean-Baptiste* (1) — j'eus même l'unique occasion d'examiner de très près, dans les *Origines du Christianisme*, un de ces faits précis auxquels je faisais allusion tout à l'heure, un de ces faits sur lesquels j'eusse désiré porter toute la minutieuse attention d'une enquête méthodique. Mais ce fut en passant presque que je touchai à Renan et sans que cela tirât à conséquence. Tous les exégètes — Allemands, Anglais, Hollandais et Français — partageaient sa façon de voir — ou il partageait la leur. Et encore est-il le seul qui ait paru y voir un peu clair. Je me suis moi-même étonné souvent qu'un esprit d'un sens historique si développé, ait jamais pu admettre qu'une princesse de sang royal, comme Salomé, ait dansé à un festin, devant tant de convives assemblés. Il n'y a aucun, absolument aucun exemple d'une danse de ce genre ni dans l'antiquité gréco-latine, ni dans l'antiquité hébraïque. J'ai réuni et discuté.

(1) Paris, LEROUX, 1915. (Extrait de la *Revue de l'histoire des religions*, t. LXXII, p. 131-158).



dans mon mémoire tous les passages qui sembleraient infirmer et qui confirment, au contraire, cette assertion.

C'est que, dans cette danse célèbre, il y a toute une question de méthode qui a échappé à la critique. Je l'ai longuement exposée dans ma *Salomé* et ailleurs. La voici en deux mots. Quand, de nos jours, je viens à dire d'une femme rencontrée au restaurant ou dans la rue, qu'elle est coiffée d'un chapeau à *aigrettes*, ce n'est pas seulement un *fait que je constate*, c'est un *jugement que je porte*; il est certain, par exemple, que la personne dont je parle en ces termes est à son aise. De la même façon, si par ouï dire, je rapporte que telle dame de la société a dansé dans tel salon la danse du ventre, c'est un jugement que je porte plutôt qu'un fait que je constate ; cela est tellement vrai que le fait n'a même pas besoin d'être exact; par son simple énoncé, il est déjà un jugement.

Pour Saint-Marc et pour ses contemporains, la danse en public d'une haute princesse, avait juste le sens infamant qu'a chez nous la danse du ventre chez une femme du monde.

Et voilà exactement ce qui nous met en état de comprendre l'apôtre.

Hérode, aux yeux des Chrétiens, des premiers Chrétiens surtout, était le prince maudit entre tous. Quoi d'étonnant à ce qu'il ait fait danser une princesse de sa maison dans un banquet ?



Mieux même qu'une princesse de sa maison : une princesse qui était peut-être sa fille ; car, certains manuscrits et pour moi, ce sont les bons, nous disent que Salomé était la fille d'Hérode !

On saisit maintenant les raisons pour lesquelles toute cette histoire de la danse de Salomé, était pour les premiers chrétiens une légende symbolique et vengeresse. Les petits prenaient leur revanche de l'oppression des grands.

Je disais plus haut que Renan y avait vu plus clair que les autres. Il a du moins soupçonné qu'il y avait là une difficulté. Voici ce qu'on lit, en effet, dans la *Vie de Jésus*, p. 197 : « Il (Antipas) y donna un grand festin, durant lequel Salomé exécuta une de ces danses de caractère (!) qu'on ne considère pas en Syrie comme messéante à une personne distinguée. » Renan sentit donc bien qu'il fallait justifier par quelque biais le fait anormal de cette danse ; seulement, il fut ici mal servi par son système d'interpréter le passé à l'aide d'une perpétuelle comparaison avec le présent. Il ne le faisait pas cette fois dans la note juste. Que la Syrie aujourd'hui trouve séante la danse d'une « personne distinguée », cela n'a, dans l'espèce, aucune importance. Enfin, entre la Syrie d'aujourd'hui et celle d'hier, il y a de la marge. Cette « personne distinguée » était une princesse de sang royal et c'est en quoi réside l'essentiel.



IV

Voilà bien le genre d'enquête historique dont j'aurais aimé trouver l'occasion dans un des volumes exégétiques de Renan, *Origines du Christianisme* ou *Histoire du peuple d'Israël*. Il me semble — et j'en ai de la désolation plein le cœur — que, sans cette enquête spéciale, mon volume n'est pas complet, manque à un tacite engagement vis-à-vis du lecteur.

Il nous reste cependant bien des choses à dire sur la façon dont Renan travaillait aux deux grands ouvrages de sa vie, les *Origines* et le *Peuple d'Israël*.

Pour cela, il est indispensable de remettre au point quelques idées qui, peut-être, ne sont pas suffisamment nettes aux yeux de tout le monde.

On s'hypnotise sur une discussion depuis longtemps mal engagée: M. Renan est-il ou n'est-il pas un *savant*?

Pour répondre, c'est sur le sens de ce dernier mot qu'il faudrait commencer par s'entendre.

Cessons de croire qu'il faut qualifier de *savants* ceux-là seuls qui s'occupent des sciences naturelles et mathématiques: les chimistes, les physiciens, les mathématiciens et les naturalistes.



Savant est quiconque, dans l'ordre des sciences philologiques aussi bien que naturelles, découvre un fait, à condition que ce fait soit un fait d'un caractère non point moral ou intellectuel, comme dans les sciences philosophiques, mais purement matériel. Celui qui emmagasine dans sa mémoire les divers points découverts par les autres, est un *érudit*. Celui qui réfléchit sur les mêmes faits et en tire des conclusions morales, des considérations éthiques, est un *penseur*.

Renan, dans ses *Origines*, est un *érudit* et un *penseur*. Il n'était pas et ne pouvait pas être un *savant*.

Cette proposition nécessite quelques éclaircissements.

Prenons un savant proprement dit dans le monde des romanistes ou des hellénistes, dans ce dernier tout d'abord. Notre helléniste s'est spécialisé dans la linguistique. Il étudie les phénomènes du langage dans le grec ancien; il passe en revue la *phonétique*, entendons par là le simple jeu des sons, voyelles et consonnes, avec leurs modifications successives; la *morphologie*, c'est-à-dire le système de la déclinaison et de la conjugaison, pour ne point parler des autres catégories grammaticales, pronoms, adverbess, etc.; la *syntaxe* ou enchaînement des propositions les unes avec les autres. En d'autres termes. notre helléniste entre-



prend de rédiger une grammaire historique du grec ancien.

Vu l'état où se trouvent ces études à l'heure actuelle, notre savant sera dans l'impossibilité de faire du nouveau à jet continu. Le plus grand nombre des faits sont connus et acquis. Il va de soi que ces faits, il les devra soumettre à son contrôle personnel, à sa méthode à lui; mais il ne les découvrira pas. Il en reste néanmoins beaucoup encore à *découvrir*, beaucoup à *interpréter*; la *découverte* et l'*interprétation* relèvent toutes les deux du savant; car, l'interprétation sur ce terrain, se confond avec la découverte, pourvu que l'interprétation ne soit ni morale ni intellectuelle, mais purement pragmatique, c'est-à-dire capable de dégager tel fait de tel autre fait déterminé.

Pour nous faire bien comprendre, choisissons maintenant notre exemple dans l'étude du français — sans sortir tout à fait du grec.

Il y avait un temps, en effet, le XVII^e siècle, où l'on croyait que la particule explicative *car* venait du grec *gar* qui a le même sens. Dans mes classes, j'ai toujours entendu attribuer cette étymologie à Ménage. Quand on consulte l'édition complète et augmentée de son dictionnaire, l'édition de 1750 — la seule que je possède — on y rencontre bien cette étymologie, mais elle est attribuée à Tripault (1577). Elle est fausse de toutes façons. Quand on est arrivé à plus de précision, à plus de



rigueur linguistique, on a vu, grâce à des comparaisons multiples et à quelques considérations de pure physiologie, que le son *k* (c'est un *k* que nous prononçons dans *car*), ne peut provenir d'un son *g*, tel que celui de *gar*. On a constaté de plus un fait historique de quelque importance, c'est que le français n'a jamais pu être en contact direct avec le grec ancien, ni en contact suffisamment intime avec le grec byzantin, pour lui emprunter une particule aussi caractéristique. Les emprunts oraux, les emprunts populaires sont les emprunts qui comptent. Or, des mots grecs en français oralement empruntés, je n'en connais guère plus de deux ou trois, remontant à la quatrième croisade, les mots *perpres*, nom de monnaie (dans Villehardouin), *Sursac* (seigneur ou sire Isaac) et, selon moi, *duc*, mais celui-ci par le canal de l'italien. Que si nous ramenons les choses à leur réalité, les Français, à aucune époque, n'ont pu converser avec les anciens Grecs; car, ce sont ceux-là qui se servaient naturellement du petit mot *gar*; on ne peut donc imaginer un emprunt oral et c'est là l'emprunt caractéristique en matière de langage.

De l'ensemble de ces constatations on est logiquement arrivé à une nouvelle interprétation de *car* qu'on a tout simplement rattaché au latin *quare*. Cette interprétation vaut une *découverte*.

Une découverte purement matérielle et sans recoupement serait la suivante.



Par un concours bizarre de circonstances, aucun texte grec ancien ne nous a conservé au nominatif le mot qui dans cette langue signifie *agneau*. Deux hypothèses se présentent : ou bien, effectivement, ce mot manque dans les auteurs, ou bien, avec plus de probabilité, le nominatif singulier est peu à peu tombé en désuétude, comme cela est arrivé, curieusement, pour d'autres animaux, parce que les Grecs d'Homère, voyant les animaux par masses imprécises et globales, en parlaient de préférence au pluriel (1).

Quoi qu'il en soit de cette dernière suggestion, voici un savant anglais, M. Patton, qui trouve sur une pierre notre agneau au nominatif singulier. C'est une *découverte*.

Voici M. Maurice Holleaux qui, par suite de conjectures délicates, de fouilles méthodiques, détermine l'endroit où doit se cacher la proclamation de Néron aux *Jeux isthmiques*, annonçant aux Grecs leur indépendance — d'ailleurs, toute romaine. Holleaux court à l'endroit présumé et en retire, à grand peine, le document.

C'est une *découverte* et une belle découverte.

Voici, enfin, M. Léon Heuzey qui, dans son admirable mission de Macédoine, nous rapporte une foule de textes ou d'inscriptions anciennes et mé-

(1) Voir *La Chèvre, chez Homère, chez les Attiques et chez les Grecs modernes*, Paris, CHAMPION, 1921, p. 312.



diévaies, qui rendront sa mémoire immortelle (1)

Ce sont autant de *découvertes*.

Un savant, donc, ne manquera pas de semer son livre d'interprétations et de découvertes du genre de celles que nous essayons de définir. C'est ce qu'a fait. il n'y a pas longtemps, Antoine Meillet dans sa *Grammaire de l'arménien classique* et dans bien d'autres ouvrages du même genre.

Renan n'avait point à opérer de cette façon, du moins dans son histoire des *Origines du Christianisme*, uniquement parce que cette *Histoire* est en sept volumes. Il n'aurait jamais terminé, s'il avait dû à tout moment partir pour la chasse de quelque fait nouveau.

Si l'on veut se convaincre nettement et *de visu* que, dans ces sept volumes, Renan ne fait pas œuvre de savant, au sens où ce mot doit s'entendre, on n'a qu'à parcourir la *Vie de Jésus*, qu'à regarder les notes au bas des pages : ce ne sont que des références, c'est à savoir des renvois à des textes précis. Aucun fait nouveau. Aucune *découverte*. Vous y rencontrerez à peine des discussions développées; vous y verrez tout juste des explications, des rapprochements, quelques hypothèses. Et c'est tout.

Pour le marquer en passant, il n'est aucunement nécessaire que les références soient empruntées aux

(1) Voir plus loin, p. 167, et suiv.



savants allemands, comme on le dit de façon convenue et agaçante. Nous avons une tradition exégétique française, pour ne citer que Bochart, Richard Simon, Dom Calmet et Astruc. Les orateurs sacrés sont remplis de passages des Evangiles. Enfin, les notes de cours à Saint-Sulpice pouvaient fournir à Renan tout un outillage documentaire. Jusqu'en des manuels aussi usuels que le *Dictionnaire de Théologie* de M. l'abbé Bergier, 5 volumes in 8°, 1839, les renvois à la Bible sont à toutes les pages. La première édition est de 1788, de sorte que l'ouvrage n'a jamais cessé d'être courant.

La situation est donc très nette. Les faits une fois établis par les soins des spécialistes, Renan n'a plus qu'à les cueillir chez les auteurs. C'est la tâche dont il s'acquitte consciencieusement, en vérifiant ses citations. Puis, les faits réunis en faisceau, distribués du point de vue de sa critique, c'est à savoir de son jugement personnel, il les éclaire à sa lumière propre. Et voilà, précisément, où il est à sa place de dire que Renan est surtout un *penseur*. Il a *pensé* sur les faits et sur les textes découverts par autrui. Il s'est formé une idée personnelle de Jésus, de l'époque de Jésus, des Apôtres, de St-Paul et ainsi de suite jusqu'au IV^e siècle de notre ère. Cela n'est, évidemment, pas de la science. C'est de l'érudition, utilisée et pensée.

On peut, au surplus, juger de l'angle que l'on



voudra la coloration particulière que l'histoire a prise à passer par le prisme de ce grand cerveau. Ce que nous avons tenu à démontrer ici c'est que Renan, historien des *Origines du Christianisme* ou du *Peuple d'Israël*, est, encore une fois, un érudit doublé d'un penseur et d'un écrivain de génie (1).

V

Mais, est-ce que, par hasard, toutes nos belles explications ont jamais voulu prouver que Renan

(1) Je ne puis, à mon grand regret, me livrer ici à de longs développements, quoi qu'il s'agisse d'une thèse qui m'est chère, en matière d'écriture. Quand on dit de quelqu'un qu'il *écrit bien*, quand on le traite de *grand écrivain*, cela ne doit viser aucunement la correction grammaticale. Dans un de mes feuilletons de feu l'*Ordre public* (*Bien écrire*), j'ai montré que Taine et, avant lui, Jean-Jacques, avaient écrit et imprimé *causer à*. Des fautes semblables seraient à relever chez Renan. Par exemple, dans la *Vie de Jésus*, 1863, p. 373, nous lisons : « Le trésorier avide calcula *de suite*, combien le parfum aurait pu être vendu ». Et qu'est-ce encore que « je me suis *posé un doute* atroce », dans *Ma sœur Henriette*, p. 88 (édition de 1895). Il faudrait tout un volume sur les particularités grammaticales du style de Renan. Il n'en est pas moins véritable qu'il est un grand écrivain. Ce qui compte, c'est le style, c'est la pensée qui l'anime et, plus que le reste, le sentiment.



ne fût pas un savant, dans le sens même où nous employons le mot dans ces pages ?

En aucune, en absolument aucune façon.

Tout ici est affaire de nuances, de distinctions et, pour parler avec exactitude, affaire de classements de matières. Seulement, chacun, ami ou ennemi, est pressé de conclure; aussi faut-il à chacun des solutions locales, immédiatement définitives.

Nous devons commencer par classer les travaux de Renan en différentes catégories et voir, alors, dans lequel de ces travaux, dans quelle série d'études, il a pu, dans quels autres il n'a pas pu faire œuvre de savant, œuvre de découvreur.

Il y avait, en ce qui concerne les *Origines*, les obstacles que nous avons mis en vedette. Il y en avait un autre. Les *Origines*, surtout pour les premiers volumes, reposent sur des documents grecs et presque exclusivement grecs; les quatre *Évangiles*, les *Actes*, les *Épîtres*, l'*Apocalypse* sont en grec dans les originaux que nous possédons. Or, Renan nous présente ce phénomène intéressant — nous en verrons quelques preuves plus loin — d'un grand amoureux de la langue grecque qui n'arrive pas à posséder sa maîtresse. Il lui était donc plus difficile là qu'ailleurs, d'avoir des idées personnelles sur le sens précis d'un mot, sur la légitimité d'une tournure, sur la valeur d'un mode, d'un temps ou d'une syntaxe. Comme il me faisait l'honneur de me donner, à la campa-



gne, ses épreuves à corriger et même à revoir, je fus attiré, sur l'une d'elles, par la présence d'un Γραιός, calqué par lui de toute évidence sur le latin *Graii* :

*Primum Graïus homo mortales tollere contra
Est oculos ausus primusque obsistere contra,*
dit Lucrèce. Mais il se trouve — et c'est un fait ethnique autant que linguistique universellement connu — qu'aucun texte grec ne nous offre rien qui ressemble à *Graius*, lequel paraît, ainsi de formation purement latine. Bien mieux : le nom de *Graikos*, en latin *Graecus*, est inconnu à l'époque classique et n'apparaît que chez les Alexandrins au III^e siècle avant notre ère.

Renan eut quelque peine à me croire, puis il se rendit de bonne grâce. Il eut toujours d'ailleurs le regret profond de n'avoir pu se consacrer au grec et à la Grèce. N'a-t-il pas déclaré lui-même que, s'il avait une seconde vie, c'est à la Grèce qu'il la donnerait? Il aimait à me raconter, avec une préoccupation touchante, l'aventure de Pétrarque dont l'intelligence prodigieuse avait bien deviné les trésors enfouis dans Homère et qui, extasié devant le manuscrit, ne pouvait y aller voir, parce que la connaissance de la langue lui manquait.

Ce n'était pas assurément le cas pour Renan comme nous le verrons plus loin, puisque nous lui devons des inscriptions et des manuscrits grecs;



nous voulons dire qu'il n'arrivait pas à s'installer comme chez lui dans le domaine hellénique.

Il est vrai que, dans son *Histoire du peuple d'Israël*, il ne se trouvait pas affronté au grec et que, néanmoins, le système suivi par lui fut le même que celui des *Origines* ; là aussi Renan se contentait des documents recueillis par autrui et de la pensée suscitée en lui par ces documents.

Il convient de se souvenir que ces deux ouvrages, s'ils ne sont pas à proprement parler ce que l'on appelle des ouvrages de vulgarisation, sont cependant destinés à servir de guides, de répertoires, de manuels même, si l'on veut, à ceux qui auraient besoin d'étudier ces époques historiques. Mgr Duchêne, qui n'a jamais voulu être, disait-il de lui-même, du côté des « robes entravées » — interrogé par le Chapitre de Saint-Brieuc sur le meilleur livre à consulter pour les *Origines du Christianisme*, répondit — et il me confirma lui-même cette réponse — il répondit avec son sourire naïf et malin :

— « Eh bien ! voyez-vous, ce qu'il y a de mieux, ce sont encore les ouvrages de Renan. »

VI

L'opinion d'après laquelle Renan ne savait pas l'hébreu est une opinion peu intéressante, parce



que, véritablement, elle ne repose sur rien. En cherchant bien, j'ai fini cependant par trouver à cette assertion un point de départ assez plaisant.

M. d'Arbois de Jubainville, un jour, me raconta que, dans une séance de l'Académie des Inscriptions, une contestation s'éleva entre M. Renan et M. Mohl — ou quelque autre orientaliste — à propos d'une question biblique. J'ai eu tort de ne pas noter avec précision ce que M. d'Arbois me racontait; je ne puis même affirmer qu'il ait assisté à la séance. Si c'est du vivant de M. Mohl, M. d'Arbois n'y était certainement pas, du moins en qualité de membre de l'Académie. Il n'y entra qu'après la mort de M. Mohl. Je n'ose affirmer qu'il m'ait parlé de M. Munk. Toujours est-il qu'à un tournant de la discussion, l'opposant qui était, en tout cas, israélite, produisit sur l'heure et de mémoire, en faveur de sa thèse, une grosse quantité de citations tirées de l'Écriture Sainte. Cette avalanche de passages bibliques déconcerta, paraît-il, sur l'heure, M. Renan.

— « Voyez-vous, concluait l'excellent d'Arbois, personne ne peut lutter avec les Juifs, quand il s'agit du texte de la Bible; ils naissent avec, ils la savent par cœur. »

Sans compter que nous ne sommes pas renseignés, dans l'espèce, sur la valeur critique des citations produites, conclure de l'embarras de Renan qu'il ne savait pas l'hébreu, serait aussi puéril que



de chercher à démontrer qu'on ne peut être un excellent helléniste, si on ne sait pas Homère par cœur. ■

Renan avait composé, dès sa jeunesse, toute une grammaire hébraïque, très développée, et on ne sait pas comment il s'y serait pris sans savoir l'hébreu. Son *Histoire générale des langues sémitiques* témoigne d'une érudition hébraïque et sémitique extraordinaire. En homme consciencieux, dès qu'il résolut de se faire hébraïsant, il se mit à l'étude complémentaire des langues syriaque, chaldaïque et arabe. On a de lui, publié et traduit par lui en latin, un texte syriaque de Méliton (1). Il avait déchiffré des manuscrits syriaques du British Museum ; rappelons aussi sa thèse latine *De philosophia peripatetica apud Syros* (1852) (2). Pour l'arabe, aucun doute ne subsiste. On possède la Chrestomathie où il apprit cette langue et je l'eus moi-même entre les mains. Je pus voir, par certains papiers d'écolier, avec quelle application il y puisait ses premiers principes d'arabisant. Il suivit d'ailleurs les cours tout pratiques de Reinaud, et ceux plus en théorie de Caussin de Perceval. Il enseigna lui-même l'arabe à M. Ch. Da-

(1) *Spicilegium Solesmense*, curante D. J. B. PITRA, t. II, 1855.

(2) Voir aussi plus loin ce qui est dit de son opuscule sur la prononciation du grec, p. 62.



remberg. Pour écrire *Averroès*, il fallait tout de même avoir quelque teinture d'arabe.

Quand on soutient donc qu'il ignorait l'arabe, on ne se rend pas bien compte de ce que l'on veut dire. Il n'était pas *spécialiste* en arabe, ce qui est tout à fait autre chose, et il avait raison de ne pas l'être, attendu que cette spécialité là ne comporte pas de rivale. A l'heure qu'il est, il n'existe peut-être pas d'arabisant qui possède à fond et à la fois l'arabe vulgaire, l'arabe littéral, la littérature et la grammatologie arabes. Hartwig Denenbourg, qui était un maître sur ce dernier point, n'était pas capable de dire un mot dans cette langue.

Au surplus, ce qui met un terme à toute contestation au sujet de sa compétence d'hébraïsant, c'est qu'on lui doit précisément dans le domaine de l'hébreu, des travaux *scientifiques* au sens même que nous avons dû adopter, pour introduire quelque clarté dans cette controverse. Les qualités caractéristiques du savant éclatent chez Renan dans une foule de mémoires spéciaux. On n'a que l'embarras du choix. Et c'est à la lettre que le choix est embarrassant, parce que ces mémoires sont dispersés dans un bon nombre de périodiques : *Journal Asiatique*, *Journal des Savants*, *Revue des Etudes juives*, *Revue des Etudes grecques*, etc. J'exprime ici publiquement, à ce propos, le regret que ces articles n'aient pas été réunis en



volume, comme le projet en avait existé à un certain moment. Il ne convient point de s'arrêter à cette considération, que la science a progressé depuis la date où chacune de ces dissertations a vu le jour, que des faits nouveaux ont été acquis et que, par suite, ces mémoires ne sont plus au courant. Il suffit qu'ils nous présentent une étape de la science et qu'ils soient de Renan. S'il s'agissait de remettre tout au point, il ne faudrait plus retirer aucun des sept volumes des *Origines*, puisque, fatalement, dans ce domaine aussi, les travaux se sont accumulés et que, sur bien des chapitres, ils sont loin d'être à jour. Il est vrai que dans ces grands ouvrages, nous rééditons sans cesse l'écrivain, tandis qu'une place plus modeste et même plus obscure est réservée à ces traités, parfois minuscules, d'archéologie, d'épigraphie ou de grammaire ou des trois à la fois.

Je vais prendre un de ces opuscules, ne pouvant ici les prendre tous, afin de mettre en quelque manière les pièces à conviction entre les mains du public, je veux parler de cet exposé qui s'intitule: *Des noms théophores dans les anciennes langues sémitiques* (voyez *Revue des Etudes Juives*, N. 10 octobre-novembre 1882, p. 162-177). C'est un bijou véritable. Démontons-le donc.

Les noms théophores sont des noms d'homme ou de femme — dans la composition desquels entre un nom de divinité. Supposons *Dieudonné*



en français, pour fixer tout de suite les idées. Dans les langues sémitiques les composés de ce genre se présentent d'une façon plus complexe et, par conséquent, plus délicate à manier que chez nous. Renan nous montre, avec une extrême finesse de déduction, que ces noms revêtent trois formes et qu'il faut les distinguer les unes des autres. Ils nous apparaissent, en effet, tantôt sous leur forme pleine — celle où le nom de dieu est nettement exprimé — tantôt sous la forme pronominale — celle où le nom de Dieu est indiqué par un simple pronom — enfin sous leur forme apocopée, celle où le nom de la divinité disparaît complètement.

Ces derniers intrigueront sans doute le lecteur : si le nom de la divinité, objectera-t-il, n'est pas exprimé, comment peut-on savoir qu'il fait partie du nom propre ?

Cela n'est pas aussi sorcier que cela semble au premier abord. En forçant un peu, en tirant un peu sur la corde, nous finirions bien par trouver semblable aventure en français, dans le nom de *René*, par exemple. *René* ou *Renée* sont calqués sur *Renatus* ou *Renata*, celui ou celle qui est né ou née à nouveau. Ce nom, comme on sait, fut donné à l'origine à des païens convertis au christianisme et qui, de la sorte, sont venus *renaître en Jésus-Christ*. Voilà donc une aposcope des plus nettes, puisque *René-en-Jésus* se réduit à *René*.



Pour nous faire encore mieux comprendre, imaginons ce que serait l'équivalent de ces trois formes hébraïques en français. Nous aurions : *René-en-Christ*, forme complète, *René-i*, où *i* serait le restant du pronom *lui*, donc forme pronominale (l'hébreu postpose le pronom); enfin, *René*, forme simple.

En hébreu, la démonstration se passe de nos hypothèses ; car, elle est plus concluante encore, puisque nous possédons, pour le même nom propre, la forme tronquée à côté de la forme intégrale. Renan cite ce joli témoignage qu'il fut le premier à découvrir : *Baalizabel* — signifiant « celle qui n'a eu que Baal pour époux », « celle qui a été honorée vierge des faveurs de Baal » — et puis, simplement, *Izabel*; ajoutons que ce dernier se conserve dans *Isabeau*, comme *bel* se conserve dans *beau*, tandis que les deux *ll* et l'*e* final d'*Isabelle* viennent de l'adjectif féminin *belle*, à une époque où Baal ne disait plus rien à personne. Au surplus, il n'est pas nécessaire que ce nom ait pénétré en France par l'Espagne arabisée ; *Anna*, *Marie*, *Marthe* et bien d'autres, féminins et masculins, se sont répandus dans toute l'Europe par le grand véhicule du Christianisme.

D'autres noms hébreux n'existent pas à l'état apocopé, tel le nom de *Jean*, *Joannes*, *Johannes*, *Yohannan*, « celui qui est donné par Jo », en d'autres termes notre *Dieudonné* de tout à l'heure.



Dans ce dernier cas, le nom de la divinité se place en tête du composé.

Ces identifications, dont Renan a su se servir, lui ont permis des explications inattendues et charmantes. Nous connaissions le sens du mot *David*, *favori de...* Ce David nous est parvenu dans les trois états décrits plus haut. Il signifie donc, sans doute aucun : « *favori de Dieu* », « *béni de Iahon* ». Or, nous avons exactement la même racine dans le nom célèbre de la reine de Carthage, *Dido*. *Dido* signifiera donc : « *la favorite de Baal, celle que Baal favorise* », puisque c'est à Baal que nous avons à faire, aussitôt à Carthage. *Dido* est la forme apocopée.

La grosse difficulté consistait dans l'éclaircissement des noms à forme pronominale. Dans cette recherche qui constituait sa thèse fondamentale, M. Renan a fait preuve d'une sagacité d'esprit rare, d'une méthode sûre. Il a considéré attentivement certaines formes de noms propres qui ne sont ni mutilées ni entières, qui se terminent par une lettre mystérieuse et cette lettre apparaît sous trois formes différentes. M. Renan y a reconnu des formes archaïques du pronom de la troisième personne du singulier, si bien que *Davidh*, par exemple veut dire : *favori de Lui*.

Cela est riche d'aperçus. Nous voici tout de suite en pleine mentalité hébraïque; le *nom* d'une personne, c'est la personne elle-même; le nom de



Dieu, c'est Dieu ; prononcer le nom de Dieu, c'est découvrir Dieu, et voilà ce qui ne se doit jamais faire (1). Il est donc logique, il est naturel que les Hébreux aient substitué un simple pronom au nom de Dieu. C'est aussi pourquoi, je suppose, ils ont fini par supprimer le pronom lui-même. Le respect devenait ainsi total.

Je ne vois pas quelles sont les caractéristiques du savant qu'on ne retrouve pas dans ce mémoire ; tout y est : découvertes, interprétations, documentations minutieuses, recherches, conjectures, méthode et, en sus, la clarté française.

Lire de pareils mémoires, c'est toute une jouissance.

VII

Des jouissances semblables, peut-être, toutefois un peu plus austères, on peut en déguster aisément si l'on parcourt, comme je viens de le faire, le premier volume du *Corpus inscriptionum semiticarum*, un volume in-folio, XVI et 456 p., Paris 1885 ; M. Renan s'était chargé de la partie phénicienne du *Corpus* et le phénicien, comme diffi-

(1) Dans mon *Essai sur le grec de la Septante*, Paris, 1908, p. 178 suiv., je crois avoir réuni tous les documents relatifs à la formule *au nom de*, en grec et en hébreu.



culté, laisse l'hébreu bien loin derrière lui. *Le phénicien tel qu'il se parle*, disait Clermont Ganneau, n'est pas un livre prêt à être livré aux presses. (1)

Pour des raisons inintéressantes, je ne puis avoir en ce moment sous la main *La Mission de Phénicie* (1874) ; je ne puis donc en parler que de souvenir. Au surplus, l'essentiel à noter ici pour nous est que c'est un ouvrage de première main ; que la mission n'ait pas répondu aux résultats espérés, c'est là un fait qui ne dépend pas de notre volonté. Il n'y en a pas moins eu ce qui s'appelle des découvertes, parmi lesquelles nombre d'inscriptions grecques d'une certaine importance pour le grec post-classique. Donc, cette mission est bien l'œuvre d'un savant. Je pencherais à croire, en

(1) Le *Corpus*, il faut se hâter de l'ajouter, ne nous fournit pas une base assez solide pour juger Renan du point de vue scientifique. On ne sait pas au juste quelle y fut sa part. Philippe Berger y en eut une très grande ; la bibliographie, toute, est certainement de lui. Quelqu'un qui est un savant et qui est digne de foi, m'affirme que le professeur Euting, de Strasbourg, aida beaucoup Renan de façon anonyme. Il y a quelque part toute une correspondance de Renan, de Berger et d'Euting, au sujet de *Corpus*. Elle nous renseignerait lumineusement. Les petites recherches qui sont à la base des grandes, les fouilles bibliographiques n'étaient pas le fort de notre écrivain. On a pu dire avec raison qu'il n'avait pas un *tempérament de savant*.



revanche, que dans l'*Histoire générale des langues sémitiques*, il y a une part plus grande donnée à ce que nous nommons l'*érudition* qu'à la découverte.

Remarquons néanmoins que M. Renan, dans sa laborieuse carrière, a consacré trois ouvrages, dont deux forts in-folio, à des études ou à des recherches purement scientifiques. Comme effort, comme puissance de travail, cela tient du prodige. Et nous laissons dans l'ombre des traductions comme le *Cantique des Cantiques*, comme le *Livre de Job* comme l'*Ecclésiaste*, parce que ces productions s'adressent aussi bien au grand public. Il n'en a pas moins fallu avoir sous les yeux le texte original et l'expliquer par le seul fait de la traduction.

Remarquons que Renan, sur ce point, devançait la mode. L'excellente Société Guillaume Budé a pour principe de mettre toujours la traduction en face du texte. Traduire un texte, c'est le seul moyen de le comprendre.

Cependant, en dehors des maigres, des trop maigres pages de notre Préface, nous ne connaissons aucune analyse poussée en méthode, de l'œuvre scientifique de Renan. Au centenaire célébré le 2 septembre 1923 à Tréguier, René Dussaud a prononcé, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il est membre, un discours excellent sur Renan archéologue et épigraphiste ;



on peut le lire dans le *Journal des Débats* du 3 septembre 1923, p. 3. col. 1. Il va de soi que Dussaud ne pouvait entrer ni dans le détail, ni fournir la moindre démonstration. Il a dû se contenter de quelques énumérations d'ouvrages et de quelques appréciations. Je regrette qu'il n'ait pas relevé un côté, une qualité scientifique de Renan que ses élèves et que ses auditeurs, que des hébraïsants étrangers, comme Euting, connaissaient bien. En matière épigraphique, la paléographie a une part capitale, puisque déchiffrer un mot, c'est, en réalité, le découvrir. Renan était un paléographe né. Il avait l'intuition, la divination de ce qui se nomme le *ductus* d'une lettre ; sous le marbre mutilé il décelait le tracé primitif.

Dans une conférence que j'eus l'honneur de faire sur lui, pour *Promenades et Conférences*, au Collège de France, dans la salle même du Conseil des professeurs du Collège, sous les auspices de l'administrateur M. Maurice Croiset, je tâchai d'expliquer au public, qui était un public aimable de mondaines et de mondains, quelles peuvent être les surprises de la paléographie. J'inventai un exemple au hasard et je m'excuse de le reproduire ici. C'est pour présenter clairement des sujets qui, de loin, paraissent plus abscons qu'ils ne le sont réellement.

Les Phéniciens, au VI^e siècle avant notre ère, traçaient une S exactement comme nous impri-



mons un W majuscule. On sait que les Sémites écrivaient de droite à gauche ; cette habitude, comme on l'a constaté depuis mécaniquement, développait une tendance à incliner l'écriture vers le bas de la ligne. Que si, au contraire, vous allez de gauche à droite, l'écriture tend à remonter. Les Grecs, précisément, renversèrent le système sémitique, se développèrent vers la droite et, dans ce mouvement, redressèrent le W phénicien, ce qui donne un beau sigma, soit Σ . Ce redressement se fit avec d'autant plus d'aisance que les Grecs, à l'origine, après avoir écrit, comme les Phéniciens auxquels ils empruntèrent incontestablement l'alphabet, de gauche à droite, commençaient une ligne dans ce dernier sens et continuaient la ligne de dessous dans le sens contraire, c'est à savoir de gauche à droite : c'était écrire à *boustrophédon*, ce qui signifie en français : tourner à la manière dont les bœufs tracent leur sillon de labour.

Maintenant, ce Σ , composé de quatre lignes droites, arrondissez-lui les angles, vous obtenez une S majuscule latine à laquelle répond notre minuscule s. Si, d'autre part, c'est le ω phénicien que vous arrondissez, en le laissant toujours couché tel que nous le figurons ici, vous arriverez à l's arabe, c'est à savoir à ω , où la boucle initiale, c'est-à-dire la boucle de gauche n'est pas, comme on l'a cru, un ornement, mais un signe de liaison avec la lettre suivante, parce que les lettres



arabes, sauf deux ou trois exceptions, se relient les unes aux autres de droite à gauche.

Ainsi, à travers les siècles, on suit aisément les transformations des alphabets divers. L'exemple que nous venons de citer est simple. M. Renan abondait en explications plus délicates et plus raffinées. Il embrassait ainsi et d'un coup d'œil toutes les possibilités de lecture. C'était chez lui presque une obsession. Il avait un petit évangile en allemand — actuellement en ma possession — qui portait sur le dos l'inscription en petites capitales DAS CVEUE TESTAMENT. Le C et le V étaient proches l'un de l'autre, au point de se toucher.

— « Voyez, nous disait-il avec satisfaction, comme ce titre nous en apprend long sur celui qui le traça, pour le donner à son relieur ! »

Il avait vu tout de suite sur le papier l' N majuscule dont la barre initiale penchée, se relevait dans le bas en un jambage ou une courbe, qui finissait par rejoindre élégamment le sommet de la même barre, si bien que cette courbe ou que ce jambage formait une sorte de C collé à la première barre de l'N, dont les deux autres barres ne formaient plus dès lors qu'un V.

Seulement, quand on possède cette faculté de vision, s'exerçant sur des siècles de distance de nous, on se trouve avoir dans l'œil un instrument précieux pour la science.



VIII

Puisque nous voici ramenés à la science et au *Nouveau Testament*, restons-y.

Une question se pose ici, passionnante et délicate. Abordons-la hardiment.

Voilà, me dira-t-on, un homme qui est un savant. Vous le proclamez, vous le démontrez vous-même. Il est savant, tant qu'il s'occupe de travaux spéciaux, d'épigraphie, de paléographie ou de grammaire. Puis il cesse de l'être, dès qu'il s'occupe d'histoire, de Marc-Aurèle, de Saint-Paul, de Jésus. L'esprit scientifique, aussitôt, le déserte. Que nous contez-vous donc là ?

Rien que de logique, rien que de rationnel.

C'est la *matière* à laquelle on s'adonne, qui détermine les qualités d'esprit par lesquelles nous l'attaquons. On peut avoir plusieurs spécialités.

Il y a trois manières d'écrire l'histoire : ou vous vous proposez de nous apporter des documents inédits et d'établir ainsi des faits nouveaux. Ou bien vous consignez, sans originalité propre, dans un bon répertoire les découvertes antérieures. Ou bien, des faits colligés, soit par d'autres, soit encore en partie ou en totalité par vous-même, vous tirez une *vision* et des *portraits*.

Dans le premier cas, vous vous livrez à un travail purement impersonnel ; dans le second, vous



faites, toujours impersonnellement, métier d'érudit; dans le troisième, votre personnalité entre en jeu forcément.

Il y a un contrôle scientifique de vos découvertes comme de l'exactitude de vos recherches. Il n'y en a point de vos visions. Vous êtes un savant, nous l'avons dit, quand vous découvrez. Quand vous jugez, vous êtes un penseur. Vous êtes un savant doublé d'un penseur, si vous dissertez sur des faits mis au jour par vous-même. Vous êtes un érudit doublé d'un penseur, si vous raisonnez sur des faits qui vous sont fournis par les autres. Ainsi donc, dans un même ouvrage de vous, pourvu que l'on isole l'une de l'autre vos trois opérations intellectuelles, on pourra vous reconnaître, ici comme savant et, plus loin, vous rejeter comme penseur, tandis que l'inverse ne saurait avoir lieu; on ne peut vous admettre comme penseur et vous rejeter comme savant ou comme érudit, à moins que vous n'ayez commis des erreurs grossières, dans lequel cas vous n'êtes ni un savant ni un érudit sérieux, et c'est des gens sérieux seuls que nous parlons.

Insistons sur ces distinctions capitales. Je sais de science certaine que Charlemagne est mort en 815. Nul ne peut rien à cela. Mais la *vision* de l'époque de Charlemagne est de moi. De même le *portrait* de Charlemagne est mon œuvre personnelle. Le portrait de Jésus, de Saint-Paul, de Né-



ron, de Marc-Aurèle appartient à Renan, est de Renan. Ce portrait ne peut avoir rien de scientifique. Le portrait risque même de devenir une imagination pure, disons tout de go un roman, lorsque Renan va jusqu'à prêter à Saint-Paul ses propres impressions de voyage sur les côtes d'Asie Mineure. Et la preuve qu'il y a dans ces jugements sur les hommes et les choses, une grosse part individuelle, c'est que des *Origines* au *Peuple d'Israël*, Renan a forcé son système, a trop grossi ses verres. Il a commencé par une méthode bien périlleuse à manier, qui consiste à juger les événements du passé grâce aux *analogies* du présent avec le passé. Il y a évidemment de l'humain qui est éternel. Le portrait de David cependant dépasse la vraisemblance (1). Renan lui-même ne nous a-t-il pas dit

(1) Voir *Histoire du peuple d'Israël*, t. I., p. 411 et suiv. Je n'oublie pas l'important article de Madame M.-L. Pailleron dans la *Revue de la Semaine* du 12 août 1921, p. 131 et suiv. Mais je songe à des expressions comme *condottier*, p. 412, appliquées à David, appelé plus loin, p. 416, quoique avec des atténuations, « chef du parti clérical » ; v. aussi p. 448 et suiv. Voyez par ailleurs Jean Pommier, *Renan d'après des documents inédits*, Perrin, 35, quai des Grands-Augustins, 1923, p. 156. L'auteur remarque, avec justesse, semble-t-il, que même dans la *Vie de Jésus*, Renan puise dans le souvenir douloureux d'Henriette, dans certaines de ses propres attitudes vis-à-vis d'elle, des rapprochements inattendus avec la mentalité de Jésus.



qu'il n'y a rien de plus fugace, de moins certain que la psychologie historique ? Il développait souvent dans ces conversations avec nous, son fameux jugement sur l'histoire, « cette petite science conjecturale ». Ce qui signifie qu'on ne peut être sûr, en histoire, que des faits. Et encore pas de tous !

Voilà donc comment le même homme peut être tantôt simple érudit, tantôt simple savant. Je sais bien que les savants ne sont pas des machines fabriquées toutes sur le même modèle. Chaque épigraphiste a son génie. La sagacité, l'imagination, la patience, l'attention, la mémoire sont des dons répartis inégalement parmi les spécialistes de toutes branches. La grosse différence entre l'épigraphiste et le penseur, est que l'épigraphiste fait servir ses richesses intellectuelles à la découverte d'un fait, le penseur au développement d'une idée.

Je n'entends nullement insinuer que Renan n'avait point l'esprit historique. Pour se persuader qu'il en est illuminé, il suffit de lire son stupéfiant devoir de candidat licencié, en 1846, intitulé: *Si l'on peut espérer de voir revivre le génie de Bossuet dans l'oraison funèbre*, et publié dans le feuilleton du *Temps* du 3 mars 1923. Les cent cinquante premières pages des *Apôtres*, cette présence immatérielle de Jésus venant au milieu de ses disciples, dans les ondulations d'une pure



atmosphère, sont d'une intuition admirable, historique et poétique à la fois : car, la poésie fait aussi partie de l'histoire.

Je veux dire par tout ceci que dans l'exercice même de ce que l'on appelle *sens historique*, se marque l'individualité de chaque historien, le coloris spécial sous lequel il envisage le passé. Prenons, dans la *Vie de Jésus*, les miracles. Renan les écarte de prime abord pour cette raison générale et philosophique, que le surnaturel n'a été nulle part scientifiquement constaté, et que, donc, des miracles ne peuvent pas se produire (1). David Strauss, au contraire, examine, étudie les miracles un à un, en dégage des symboles anthropomorphiques, des traits de mœurs, un peu à la façon de Montesquieu, qui traite de fable la tradition des sept rois de Rome, mais dans cette tradition n'en cherche pas moins à surprendre toutes les pistes, qui peuvent le mener droit aux mœurs et aux lois de la Rome primitive.

Pour M. Théodore Reinach, qui se place sur le terrain historique, le miracle des démons exorcisés

(1) Pour la pensée exacte de Renan, relire le chapitre XVI, p. 255 de *La Vie de Jésus* (1863). Je ne peux ici essayer d'entrer dans l'examen de la question. Je me contente de renvoyer à ce qu'a dit remarquablement le R. P. Lagrange, à la dernière page de sa Préface à son commentaire de *l'Evangile selon St-Marc* (chez Gabalda). Ce livre me manque en ce moment.



et logés dans un troupeau de porcs, est une satire virulente contre les soldats romains, exacteurs et pillards ; *mon nom est légion*, dit le texte, parce que la X^e légion précisément, alors en garnison dans la Palestine, avait une enseigne où figurait une truie.

Enfin, un autre exégète, sur l'attestation même des textes évangéliques, admettra les miracles. Chacun d'eux n'en aura pas moins écrit l'histoire de Jésus. Le jugement, l'appréciation, la pensée, les distingueront seuls les uns des autres, sans que jamais on puisse les mettre d'accord, tandis que nul dissentiment ne s'élèvera entre les gens des opinions philosophiques les plus adverses, au sujet des trois catégories des noms théophores.

IX

Ainsi donc nous décernons, sans aucune réserve, le titre de savant à notre auteur dans les conditions que nous venons de préciser. Mais, sur ce terrain encore, nous allons avoir des surprises, ou plutôt nous allons en causer à ceux qui se refusent à voir les divers avatars de l'intelligence humaine, suivant les occasions où elle se manifeste.

(1) Voir : *Mon nom est légion*, dans *La Revue des Etudes juives*, t. 47, 1903, p. 172 et suiv.



L'épigraphie et la paléographie, avons-nous dit, reconnaissent un maître dans M. Renan. N'oublions pas l'archéologie. Dans le bas des pages de la *Vie de Jésus*, auxquelles nous avons renvoyé plus haut, les notes les plus abondantes visent des emplacements, des lieux, des sites et des monuments. C'est également la partie la plus intéressante de la *Mission de Phénicie*. M. Renan était tout aussi curieux de l'onomastique française et particulièrement parisienne. Il m'apprit à réfléchir sur les noms des rues de Paris, qui prêtent beaucoup, en effet, à la réflexion. Il en proposait souvent des étymologies. Et cependant la linguistique — une science pourtant impersonnelle au même titre que l'épigraphie et la paléographie, la linguistique n'était pas du ressort de M. Renan, quelque amour qu'il eût pour elle. Ce fut même un amour malheureux.

L'Origine du langage est, en réalité, une thèse de philosophie. Le débat portait sur la question de savoir si la parole est d'institution divine, ce qui était l'opinion de M. de Bonald, ou d'invention humaine, ce vers quoi semblait incliner M. Renan ; car, il n'y a pas longtemps de cela, M. Vendryès montrait avec discernement dans la séance du 3 mars 1923 de la *Société de Linguistique*, que, mû déjà du désir de tout concilier, M. Renan ne repoussait pas de plain-pied la théorie de Bonald.



Aujourd'hui, on envisage cette querelle d'un tout autre biais. L'opinion courante, l'opinion facile est que la caractéristique du langage réside dans les *mots*. Rien de plus inexact. Un mot n'a de valeur, n'a de sens que par l'ensemble des mots qui l'entourent, que par le contexte écrit ou le contexte oral. Si quelqu'un me réveille brusquement la nuit et me dit : *non* ou bien *oui*, pour toute manifestation de sa pensée, je serai dans l'impossibilité de comprendre de quoi il me parle, à moins qu'au préalable, la signification de ce monosyllabe n'ait eu un sens convenu entre nous, dans un contexte plus ou moins développé, ce qui prouve magnifiquement que les mots n'ont de sens que par leur réunion ou réelle ou sous-entendue, je veux dire condensée en un vocable. Le mot même de Cambronne était une réponse à une proposition déterminée.

Il est donc plus juste d'envisager le langage, non pas comme une collection de mots ayant chacun une personnalité distincte, mais comme un ensemble de sons qui évoluent selon des lois propres dans chaque peuple et, probablement, dans chaque climat. A mon juger, cette caractéristique même ne suffit pas. L'*intonation* est un élément essentiel du langage. Coquelin cadet jadis avait plusieurs manières de dire *Elle est morte !* dans la dernière scène du *Roi s'amuse*. Le texte restait le même ; le sens peut cependant varier,



et varie avec l'intonation qu'on donne à la phrase ou à un vocable unique. *Personne. Personne! Personne?* expriment des pensées totalement différentes.

Le geste, la mimique, la grimace sont souvent indispensables pour fixer l'interlocuteur sur la valeur d'un mot; des mutations de sens ne peuvent parfois s'expliquer que par une mimique, appelée, à bon endroit, significative. Dans l'exemple de *Personne*, cité à l'instant, il est de toute évidence que l'intonation, que la *mélodiation* a besoin d'être accompagnée d'un mouvement quelconque de nos muscles, extérieur ou *sous-entendu* lui aussi, pour déterminer la totale clarté du sens.

N'oublions pas que beaucoup de peuples usent, de nos jours encore, et que les peuples primitifs usaient *a fortiori* des gestes pour s'exprimer. Les animaux n'ont que la mélodiation et le geste pour tout langage.

Tout cela nous montre que le langage est constitué, y compris les sons, par une série de *mouvements* et, donc, que le langage n'a pas plus d'origine que le mouvement n'en a. Il fut de tous les temps lui aussi, dès qu'il y eut des êtres vivants. Il a suffi, pour que le langage existât, que la rétractilité d'un mollusque fût un signe aussitôt compris par son compagnon.

Il serait injuste de reprocher à M. Renan d'avoir ignoré ces subtilités, qui ne s'étaient pas



encore affirmées à cette époque de jeunesse, à laquelle son livre remonte. Le malentendu entre la linguistique et lui est ailleurs.

M. Renan était l'ennemi né de tout pédantisme. Et — voici où le malentendu commence — il avait vu du pédantisme dans l'assurance avec laquelle de braves gens — dont j'étais — des *phonéticiens*, pour les appeler par leur nom, proclamaient l'inviolabilité des lois phonétiques ; ils cherchaient, en termes moins pompeux, à introduire plus de rigueur dans les études linguistiques qui, jusqu'à ce moment, se contentaient d'à peu près.

Le ton, je crois, plus que les principes eux-mêmes, déplaisait à M. Renan. Il était d'ailleurs plutôt minutieux et, pour ne citer qu'un trait, il avait soin de corriger sur les épreuves les virgules, points et virgules, deux points, *italiques*. Mais il pratiquait ces corrections et les enseignait, comme il me les enseigna, avec une bonne grâce extrême. Et la bonne grâce, précisément, c'est ce dont nous manquions le plus. Renan se méfiait donc et n'avait pas tout à fait tort ; moi-même, tel que j'étais alors, je dois m'accuser quelque peu de ce pédantisme antipathique à sa nature. Je m'imaginais, au contraire, dans ma naïveté incorrigible, que cinglant à pleines voiles vers la science, j'entrais entièrement dans ses vues. Bien mieux que cela, je me persuadai, au début de nos relations, que Renan possédait tout, la linguistique comme le



reste, sur le bout des doigts. Ferdinand de Saussure, un des maîtres de la grammaire comparée, dont la mémoire est toujours vibrante, toujours agissante parmi ses élèves et parmi ses amis, m'avait parlé en passant de *doublets syntactiques*. Je voulus m'assurer de la signification exacte du terme, avant de revoir Saussure, et je m'adressai à Renan. Il ne pouvait qu'ignorer ce nouveau-né. Aussi ne fit-il point bon accueil à ma question. Lui qui, dans ses études épigraphiques, ne fuyait point les termes techniques, il s'en offusquait, dès qu'on les appliquait à des phénomènes du langage. *Morphologie* m'a toujours paru un très beau mot. Je l'employais aussi couramment que *bonjour* et *bonsoir*, nos vocables les plus familiers. Je me rappelle cependant une après-midi où nous excursionnions en Bretagne, moi sur le siège de la voiture découverte, la famille à l'intérieur. Je me rappelle l'horreur que causa *morphologie* à Renan, quand il sut que je comptais en faire le titre d'un prochain volume. Il me pria de renoncer à ce projet avec tant de gentillesse que, en effet, je ne voulus point lui causer ce léger chagrin (1).

Cette aversion pour des néologismes nécessaires dans toutes les spécialités, et qui n'ont rien à voir

(1) Je signale — en passant — chez lui-même un néologisme assez coquet : *inalliables* dans l'*Antéchrist*, p. 201. Et il y en a beaucoup d'autres !



avec le style ni l'écriture littéraire, l'empêchait de pénétrer au fond de la doctrine. De là, dans ses étymologies, ce flottement qui ne convainc jamais. Un *b*, un *p*, une *f* pouvaient s'interchanger dans un mot, sans qu'il vît grand mal à ces changements. Nous enseignions le contraire à l'Ecole des Hautes Etudes et c'est peut-être à cause de cela qu'il n'aimait pas particulièrement cette Ecole. Un mauvais esprit y soufflait et peut-être sentait-il, par instants, que cet esprit-là, non sans quelques minuties de malice, s'attaquerait un jour à son œuvre.

Les réserves linguistiques que je viens de formuler, n'impliquent en aucune façon qu'il faille rejeter toute étymologie de provenance renanienne. Je consulte mille fois par an ou, si vous préférez trois fois et demie par jour, la page 205 de l'*Histoire générale des langues sémitiques*, où Renan donne une liste, à laquelle il n'y a presque rien à changer, des mots sémitiques empruntés par les Grecs (1).

On voit donc que tout et toujours est affaire

(1) Cette liste a eu plutôt besoin d'être augmentée. Ce à quoi pourvut W. Muss-Arnolt, *On semitic words in Greek and Latin*, dans les *Transactions of the american philological Association*, 1892, vol. XXIII, p. 35-156. C'est un superbe travail.



de nuances sur ce chapitre comme sur tous les autres.

Mais voici qui est encore mieux fait pour nous surprendre.

Nous avons, non sans une certaine hardiesse, exprimé plus haut l'opinion que, tout compte fait, la culture hellénique de Renan ne dépasse pas celle d'un bon élève de rhétorique ou d'un licencié ès-lettres. Et pourtant, dans le domaine même de l'hellénisme, il fit œuvre de savant, œuvre de découvreur !

On sait plus ou moins que les archives de l'Institut conservent de lui un mémoire manuscrit demeuré inédit, qui porte sur l'*Etude de la langue grecque en Occident durant le moyen-âge*. Ce mémoire, je devais jadis le publier, sur la suggestion même de M. Renan, ou, pour être tout à fait véridique, de Mme Ernest Renan. Je ne le fis point, parce qu'il aurait fallu mentionner, quelquefois donc intercaler, tout ce qui était venu s'ajouter à ces recherches, et que remanier du Renan est une tâche devant laquelle je reculai avec prudence. Plus tard, je compris qu'on pouvait publier ce mémoire tel quel et c'est ce qu'à mon avis on devrait faire encore aujourd'hui. Quelqu'un me conseilla de procéder à cette publication, pendant que j'étais candidat à l'Académie des Inscriptions. Cette publication au cours d'une candidature, m'eût paru manquer d'élégance. C'est avec



mes titres seuls, quoique minces, que je briguai les suffrages de l'Académie. C'est pourquoi, sans doute, je les briguai en vain.

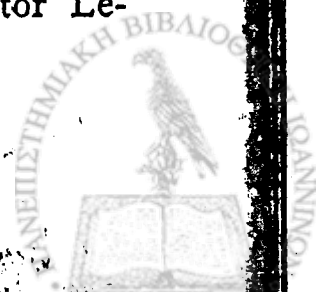
Ce mémoire est un mémoire entièrement original, où des documents inédits, tel le fameux manuscrit d'Avranches, sont réunis pour la première fois.

Ce n'est pas seulement dans ce mémoire que Renan nous sert de l'inédit.

Dans sa collaboration à *l'Histoire littéraire de la France*, recueil éminemment scientifique lui aussi, dans *Nogaret*, *Christine de Stommeln*, *Armengaud*, *Bertrand de Got*, *Philippine de Porcellet*, *Le livre des Secrets*, *La Fontaine de toutes Sciences* (celui-ci en collaboration avec Gaston Paris), *Jean Duns Scot*, il cotoie, il emploie couramment les manuscrits ou les livres rares qui, dans certains cas, ont la valeur d'inédits. Il en use pareillement — avec la collaboration d'Henriette (1) — même dans son discours sur l'état des Beaux Arts en France au quatorzième siècle (2).

(1) *Ma sœur Henriette*, p. 39-40, éd. de 1895.

(2) Voyez *Histoire littéraire de la France au Quatorzième siècle*, édition Michel Lévy frères, 2 vol. 8°, 1865, t. II, pp. 121-295. Le t. I tout entier et le t. II, p. 1-119 sont occupés par le *Discours sur l'état des lettres en France au quatorzième siècle*, de Victor Le-



Pour le grec, il mit de la coquetterie à trouver du nouveau. Dans un de ses petits mémoires de la *Revue archéologique* (1860, Nouv. série, 1^{re} année, volume 2, p. 345) *Sur une inscription trilingue découverte à Tortose*, en collaboration, il est vrai, avec M. E. Leblant, je lis — sans pouvoir entrer ici dans le détail — une de ces conjectures qui font les délices des philologues; Renan, sous un mot hébreu, a su repérer un mot grec usité seulement à Byzance (1).

Je pourrais citer encore les *Eclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque* (*Extrait du Journal général de l'Instruction Publique*, 7, 18, 21, 25 juillet 1849), 8°, 36 p., chez Franck (plus tard maison Wieweg, aujourd'hui E. Champion), 1849 (plaquette rarissime). Les recherches et les rapprochements y sont de première main. Seulement,

clerc. M. Leclerc, comme tout bon universitaire nourri du *Conciones*, désirait assurer quelque gloire à son nom, après sa mort. Ce qu'il y eut de touchant chez lui, c'est que, désespérant d'y arriver par ses seuls moyens, il avait attaché un grand prix à cette publication où il figurait désormais à côté de Renan, à qui même il avait, avec beaucoup de gentillesse, demandé cette faveur. C'est de Madame Ernest Renan que je tiens le détail.

(1) Il a reconnu *κυρά* dans Kira-Miriam (comme qui dirait *Madame Marie*).



le fond de la thèse soutenue et les résultats obtenus me paraissent manquer de la solidité nécessaire; le syriaque, l'arabe, le copte et l'éthiopien nous offrent des documents de l'ère chrétienne, souvent même d'époque assez basse et, par conséquent, ne prouvent rien pour le grec classique, ni même, le plus souvent, pour le grec antérieur au IV^e siècle de notre ère. Quant à l'hébreu — M. Renan laisse plutôt de côté l'hébreu rabbinique et talmudiques qu'il mentionne toutefois, p. 4 — l'auteur ne distingue pas assez entre les époques. Ainsi, par exemple, le fameux nom du roi David, écrit en hébreu Dwd (דוד), nous présente avec son *w* ce qu'on appelle un *waw*, quelque chose comme un son *oua* dans Edouard. Naturellement, les Grecs d'avant notre ère transcrivent *Dwd* par la diphtongue équivalente *au*, soit *David* (David); mais ce second élément *u* de la diphtongue grecque, prend plus tard le son *v*, celui du simple *v* français, comme si nous disions *Edvard* pour *Edouard* — ou plutôt *Ravl* au lieu de *Raoul*; cela nous donne alors deux sons distincts *a*, *v* — voyelle et consonne — à la place de la diphtongue *aou*. Il n'est donc pas étonnant que les Grecs du IV^e siècle de notre ère, transcrivent ce nom par *David* et non plus par *David*. Or, David, où le *v* s'écrit en grec par un *b* — le *bêta* ancien prononcé *v* à partir du IV^e siècle de notre ère — ne prouve rien pour le grec ancien que



défend Renan; car, il se place au point de vue reuchlinien.

La question de la prononciation du grec, dont on a fait en Grèce une question d'amour-propre national, est, en réalité, une question inexistante. La prononciation moderne ne saurait être celle du grec ancien — le grec ancien de quel siècle, le grec ancien de quelle région ? — précisément parce que le grec moderne n'est autre chose que le grec ancien continué, c'est-à-dire le grec attique devenu langue commune de la Méditerranée; si donc c'est la même langue, c'est qu'elle a évolué forcément, comme le français, non point de la *Chanson de Roland* à nos jours, mais comme évolue le français de trente en trente ans.

Et pour quitter la philologie, pour sortir de la science, pour entrer dans la littérature, pour rattraper un peu le mal que nous avons dit de la *Prière*, citons « le miracle grec », cette admirable caractéristique trouvée par Renan pour le génie de la Grèce. Ici pourtant j'élèverais encore quelques tristes doutes. Ce « miracle » m'a l'air de tenir davantage de l'exclamation que du jugement, peut-être même est-il pure rhétorique.

Je crains aussi que de nouveau Renan n'ait été frappé davantage par le Parthénon que par Sophocle, plus ébloui par l'art que par cet étonnant petit peuple. Ne parlons que d'Athènes. Athènes est ce qui s'appelle un patelin. Tout le



monde y connaît tout le monde. Et ces braves gens, en dehors d'eux, ne connaissent personne. Ce que nous nommons aujourd'hui l'Occident — cet Occident qui vit d'eux — ils n'en avaient pas le soupçon. L'Italie, pour eux, n'existait pas encore. Sauf la Sicile, l'horizon des Athéniens ne s'étendait que du côté de l'Asie et de l'Afrique; mais la Perse, mais l'Inde, mais l'Egypte leur présentaient une mentalité entièrement opposée à la leur. Alors pour qui les Athéniens écrivaient-ils ? Pour les autres Grecs ? Non, puisqu'ils parlaient tous des dialectes différents, ce qui distinguait déjà radicalement l'attique du dorien de la Trinacrie, sans parler des autres pays doriens. De plus, les cités grecques se trouvaient en guerre les unes avec les autres, comme Sparte avec Athènes. C'est donc ici que l'on s'arrête, stupéfait et sans réponse. Ces Athéniens du V^e siècle, sans ouverture intellectuelle sur le reste de la terre habitée, confinés à leur territoire infime, ont écrit des choses éternelles et des choses d'humanité mondiale.

Le « miracle grec », le voilà.

• X

Il est difficile, dans une préface même longue, de faire le tour complet d'un cerveau multilatéral comme celui de Renan.



Il est tout aussi difficile cependant de se taire sur sa politique et sa philosophie, quelque ressasés qu'aient été ces deux sujets par tout le monde. Ils ont aussi fait l'objet de sévères études de la part d'écrivains éminemment avertis. Je parlerai donc ici, surtout au point de vue de mes seuls souvenirs.

Parmi ceux-ci, en voici un des plus poignants. C'était dans la grande année du boulangisme, en 1889. E. Renan et Madame E. Renan étaient à Rosmapamon. J'y arrivai assez tard ; car, huit années durant, nous passions nos étés ensemble, ce qui était charmant. Cette année-là, j'étais retenu à Paris par des vérifications dans une série de volumes peu transportables à la campagne.

Je vois encore Renan, ses gros sourcils froncés, qui, véritablement, m'expliquaient Zeus assembleur de nuages. Une crispation douloureuse contractait la face d'ordinaire amène et souriante. Le travail doux et continu des vacances ne suffisait plus à l'absorber. A table, il demeurait muet, lui, l'exquis causeur. La fin du monde sonnait le glas à ses oreilles. Le glas, c'était le succès grossissant de Boulanger !

Et pourquoi donc Renan redoutait-il la dictature ? Une dictature intelligente et surtout tolérante n'avait pas de quoi l'effrayer. Non ! pour lui Boulanger, c'était le désastre. L'été durant, sa figure énorme et bonne ne désassombrit point.



Même les élections des conseils généraux où se marqua le premier échec du Général, fut loin de le rassurer. Il craignait toujours les surprises, les soubresauts du peuple inquiet. Inquiet depuis 70!

J'ai vu cela de mes yeux et je crois que ce que j'ai vu là est particulièrement instructif, pour qui veut connaître Renan et sa pensée politique, disons aussi son patriotisme.

Nul plus sûrement que Louis Barthou et avec des textes plus démonstratifs, puisés dans Renan lui-même, n'a mis en relief le patriotisme de ce grand Breton. « Il y a toujours une France à aimer », disait-il en parlant de M. Dufaure, à l'Académie Française. Et il l'aimait passionnément, cette France. Il suffit de lire la préface de la *Réforme intellectuelle et morale*, écrite au lendemain de la guerre, en 1872, pour sentir l'intensité malade de cet amour qui, plus il fuyait la déclamation, et plus il découvrait la profondeur de ses racines. A ce moment déjà, Renan avait les sourcils sombrement froncés.

C'est le retour de ce malheur national qu'il craignait avec Boulanger. Et je dois à cette place mentionner un autre Français que j'ai beaucoup pratiqué à l'époque et qui, de nos jours encore, jouit d'une réputation injuste d'homme à l'esprit élégant et léger, c'est Gaston Boissier qui, sous les dehors, en effet, les plus aimables, cachait un cœur profond, une pensée des plus sérieuses, dès



que sonnait l'heure. Il partageait toutes les alarmes de Renan qu'il aimait beaucoup. Je le vis le 27 janvier 1889 voter pour Jacques, dont Dieu sait qu'il ne partageait pas les opinions (1). Renan, lui, je le marque ici de la façon la plus précise, ne redoutait pas la guerre; il redoutait la guerre avec Boulanger qu'il croyait aussi peu apte que possible à la faire, encore moins à la préparer.

Au fond, pour moi, Renan était un *revanchard*, dans le sens véritable du terme : il trouvait que la revanche ne venait pas assez vite.

— « Un pays, me disait-il, entre 1885 et 1888, un pays qui n'a pas pris sa revanche au bout de dix ans, est un pays qui ne compte plus sur lui-même », et je crois que j'habille encore cette fin de phrase. Il voulait dire tout crûment un pays qui ne compte plus, un pays perdu.

Voilà des réflexions, me semble-t-il, qui nous mettent en mesure de pénétrer dans la pensée politique la plus intime de Renan. Un de mes amis me disait un jour que Renan et Taine appartenaient à cette catégorie de penseurs, de philoso-

(1) Le 27 janvier 1889, Boulanger avait eu, à Paris, 244.070 voix contre 162.520 à Jacques. Le 28 juillet, il se porte candidat au Conseil général de 80 cantons; il est élu au premier tour, dans 16 seulement. Un ami nous avait télégraphié ce résultat de Paris en toute hâte à Rosmapamon.



phes, de savants qui aiment travailler avec un gendarme à la porte de leur maison.

Oui, sans doute, mais à condition que le gendarme ne soit pas un Boulanger.

Et ce n'est pas tout ce que Renan demandait au gendarme.

Que Renan fût un aristocrate, un réactionnaire, pour lâcher le mot, je crois que, sincèrement, il ne saurait sur ce point subsister aucun doute. *La Réforme intellectuelle et morale*, *Les Dialogues philosophiques*, *Caliban*, où le beau rôle est tenu par Prospero, nous édifient pleinement à cet égard. En 1886 encore, il se proclame « légitimiste ». N'a-t-il pas dit, d'ailleurs, et n'a-t-il pas toujours pensé que la démocratie est « le plus énergique dissolvant de toute vertu que le monde ait connu jusqu'ici » ? Ne détesta-t-il pas de toutes ses forces la démagogie, lui dont les yeux étaient toujours hantés par les sottises ou les horreurs de 48 et de la Commune ?

Mais alors, objectera-t-on, pourquoi ne se rallia-t-il pas à l'Empire et, plus tard, au 16 Mai ?

Pour l'Empire, il nous l'apprend lui-même ; c'est que l'Empire était un « système d'abaissement intellectuel ». Et quelle sanglante et cinglante satire que celle où, toujours dans la *Réforme intellectuelle et morale*, il nous découvre la plus grosse faute de Napoléon III ! Sa faute la plus grosse, ce fut de faire la guerre. Il aurait dû



se contenter de comprimer à l'intérieur toute idée, toute liberté politique, de développer les intérêts matériels, de laisser tranquille « le paysan enrichi, content de sa lourde et triviale aisance », dans un pays gavé de matérialisme et de médiocrité — et qui ne demandait qu'à se laisser opprimer paisiblement et grassement.

Renan ne pouvait guère accepter ce qui est inséparable de l'Empire, brutal par essence comme la démocratie : la tolérance supprimée et, par conséquent, les entraves méthodiques à l'intelligence.

Il nous parlait souvent surtout des dix premières années de l'Empire et, dans sa parole et sur son visage, perçait encore la peine qu'il avait eue à traverser une période aussi déprimante. Il y mit cependant de la bonne volonté; on sait, en effet, qu'il fut prêt à se rallier à l'Empire libéral.

Ce fut beaucoup, on le sait également, sous l'impulsion du Prince Napoléon auquel il resta toujours fidèle. Lors des décrets d'expulsion, il se précipita chez lui, avenue d'Antin. Je tins à l'y accompagner, non point par bonapartisme, mais par pur don Quichottisme. C'est une des fois où j'eus l'occasion de voir de près ce masque napoléonien qui, me disait un de ses familiers, faisait comprendre les régicides.

J'ai eu, entre les mains, les papiers relatifs à la candidature de Renan, en Seine-et-Marne, dans



l'année 1869, et je les ai bien étudiés. On y surprend de la façon la plus nette la méthode de Renan : pas de révolution, une évolution lente et sûre; Zéphyre, à lui seul, plus fin que Borée, s'insinuera, enflera peu à peu le manteau du voyageur, le lui fera quitter. Un jour viendra où l'Empire n'existera plus que de nom (1).

On sait ce que Soixante-dix fit de ce projet d'un historien, en cette occasion peu philosophe, puisque la logique de l'histoire de la Prusse voulait qu'après Sadowa, la Prusse s'attaquât à la France.

Le 16 Mai, pour les mêmes raisons qui avaient excité son antipathie contre l'Empire, devait exciter sa méfiance, à la suite, sans doute, de la célèbre phrase de Mac-Mahon : « Vous voterez pour les candidats que je recommande à votre libre choix » — et de tout ce qui se fit alors pour assurer à ce choix toute liberté.

Nous arrivons ainsi à une conclusion précise.

Ce que Renan demandait à un gouvernement de droite, c'était la tolérance et la possibilité de la vie intellectuelle. Lorsque, dans sa campagne

(1) M. Gaston Strauss a consacré de belles pages à la campagne de Renan et mis excellemment en lumière ces divers points de vue. Mais son ouvrage est plus large encore, puisqu'il s'intitule « *La politique de Renan suivie d'une étude sur ses candidatures de 1869 et de 1878, d'après des notes et documents inédits*, 8°, 356, Calmann-Lévy, s. d.



électorale de 1869, il fait, dans une réunion publique, une conférence sur les *Services que la science rend au peuple*, il ne faut pas croire que ce soit là un coup de sa naïveté. La science, l'intelligence font partie de son programme. La science, l'intelligence, voilà ce qui pour lui ne pouvait se séparer de son culte de la France. Renan était un aristocrate patriote, philosophe et libéral. Il ne trouvait point à satisfaire ces desiderata ni avec l'Empire ni avec le 16 Mai. Ce fut alors qu'il parut se rallier à la démocratie. *Parut*, disons-nous; car, il ne pouvait sérieusement accepter une démocratie qu'il appelait « sectaire et jalouse ». Oh! ajoutons vite : ignorante; et peut-être espérons-nous prochainement donner de ces trois belles qualités une preuve bouleversante.

En un mot, Renan tenait à un « tyran intelligent ».

Autant dire que sa cité n'était pas de ce monde (1).

(1) On sait — quoique cela ne soit pas très répandu — que Madame Ernest Renan faisait tous les quinze jours la correspondance politique en feuilleton pour le *Journal de Saint-Petersbourg*. Elle y travaillait consciencieusement et ne laissait point passer un jour sans prendre une note. Ces correspondances sont remarquables. Elle ne voulut pas les publier, par simple modestie, par effacement. Il est de ces correspondances et c'est ce que je veux dire au bas de cette page — qui



XI

Un autre souvenir maintenant me ramène au côté philosophique et religieux de Renan.

C'était, toujours à Rosmapamon, un soir d'été, à la clarté d'une lampe posée sur un table oblongue à un pied, qui tenait le milieu d'un salon spacieux et campagnard. Cette pièce, par une de ses portes, donnait sur la salle à manger. Deux portes latérales menaient de plain pied sur un remblai de terre qui conduisait au verger. Entre les deux portes, un meuble Empire plutôt drôle : une sorte de canapé curule, recouvert d'un tissu bleu à ramages, fané; on l'appelait la *baignoire*; Renan s'y asseyait régulièrement après dîner, écartait les jambes, se balançait de haut en bas,

sont de Renan lui-même. Parfois, ou elle n'avait pas le temps, ou elle était souffrante — ou, je crois plutôt, elle avait envie de travailler avec *Mizou*, comme elle appelait son mari d'après le nom, si je ne m'abuse, d'un chat de la famille Scheffer ou d'un chat qu'ils avaient eu. Le chat Mizou se changeait alors en *ours*, en ce sens que, comme disait Madame Renan, il *faisait l'ours* à travers la chambre, se promenant et dictant. Il y a donc un Renan feuillotoniste politique inédit dans ces correspondances du *Journal de Saint-Petersbourg*. Mais qui fera le départ entre la prose des deux époux ? On peut distinguer quand même rien qu'au style.



à sa coutume, les deux genoux dans la paume de ses deux mains. Il ne se trouvait bien que sur ce siège dont régulièrement, par esprit de sacrifice, il faisait les honneurs à M. Berthelot, quand celui-ci était notre hôte. A la gauche de Renan, une bibliothèque ouverte, de composition livresque disparate, où l'on trouvait des tomes dépareillés de la *Revue des Deux Mondes*, du Gustave Droz, *Monsieur, Madame et Bébé* (Renan appréciait Droz, du moins le défendait); des volumes dédi-cacés : « A Renan, Victor Hugo ». Aux pieds de cette bibliothèque, une chaise longue en reps gris. De l'autre côté, une cheminée où l'on allumait joyeusement des feux de bois, dès septembre et plus souvent qu'on ne pense. Un piano dans le coin, à droite de la cheminée; à gauche, un guéri-don avec des vases en porcelaine, ornés de fleurs des champs. Madame Renan, près de la table, en face de Renan, faisait de la tapisserie. Moi, je restais assis, les pieds à terre, sur la chaise longue.

Avant le dîner, pour m'ouvrir l'appétit — lequel, comme celui de Renan, fonctionnait, d'ail-leurs, à merveille — j'étais allé faire un tour jus-qu'au proche Louennec. Le soleil se couchait; le sol était rose. C'était sa teinte naturelle, soir comme matin; car, la terre brune, dans ce pays élu, affecte des tons vermeils d'une douceur infi-nie. Des chênes courts, des rangées de peupliers, plus haut, en montant, de pommiers et de hêtres,



bordaient le chemin. Une brise légère remuait les feuilles dont les jeux, par leurs alternances d'ombres et de lumières, promenaient sous mes pas des damiers mouvants. J'ai beaucoup habité, beaucoup aimé la Bretagne, aimé comme une patrie. J'y ai particulièrement goûté le charme d'une tristesse particulière chez les bonnes gens, chez les paysans du pays de Tréguier à Ploumanach, une tristesse de bonne humeur, une mélancolie égayée.

J'étais dans ces dispositions, lorsque, une fois parvenu au haut de la côte, je me rendis au cimetière au milieu duquel se dresse le clocher de Louennec. J'affectionnais cette promenade. Je la renouvelais le plus souvent que je pouvais. Je restais à rêver parmi les tombes, ignorant alors que je devrais un jour ensevelir dans l'une d'elles une brave fille de Perros, sanctifiée par la souffrance et le dévouement, la pauvre Jeanne Bouec, bonne de mes enfants. La mort vous incline à des méditations tristes à la fois et gaies — comme est gaie et triste toute la chère Bretagne. Je songeais en redescendant, au problème éternel de la survie et de l'être suprême.

Ces questions, précisément, devaient être agitées le soir à Rosmapamon.

Nous avions une hôtesse de distinction, une grande amie des Renan, Madame Castellani, française d'origine et veuve du célèbre orfèvre-archéologue, qui retrouva le secret de la fabrication des



bijoux étrusques. Elle avait une nature ardente et généreuse. Assise, en face de Renan, sur un beau fauteuil près de la table oblongue, elle développait avec chaleur cette idée que, en dehors de toute préoccupation confessionnelle, de toute question de baptême, il était impossible de ne pas admettre que nous eussions une âme et qu'il y eût un Dieu.

— « Qu'en pensez-vous, M. Renan? » interrogea-t-elle, vive et convaincante.

— « Mais certainement! Certainement! » répondit-il aussitôt.

Il faudrait bien se garder de croire que ce fût de sa part complaisance ou amabilité; Madame Castellani était une amie avec laquelle on discutait librement. Et puis, il aurait fallu voir l'attention, je ne sais même quelle tension avec laquelle il avait écouté son interlocutrice. D'ailleurs, il développa, il apporta quelques arguments à l'appui de l'opinion de Madame Castellani, cet argument-ci, entre autres, que Dieu — il ne disait pas : le *mot* Dieu — est depuis si longtemps enraciné dans la conscience de l'humanité que, par cela seul, il a déjà une réalité, il a une existence.

Lorsque Madame Castellani fut remontée dans sa chambre, nous restâmes seuls au salon quelques moments :

— « Je vous écoutais parler tout à l'heure, lui dis-je, avec un intérêt passionné. Mais pensez-vous véritablement — je développai ma thèse à mon



tour — pensez-vous que l'existence de Dieu soit prouvée du seul fait que depuis plus ou moins longtemps, il *existe* dans la conscience d'une portion plus ou moins éclairée de l'humanité? »

— « Mais certainement non ! », assura-t-il du gros timbre de sa voix, avec la plus entière conviction, la même qui sonnait tout à l'heure dans sa réponse à Madame Castellani.

— « Cependant, vous avez bien laissé notre excellente amie croire le contraire ».

— « C'est qu'il y a beaucoup de vrai dans ce qu'elle dit ».

Il est certain que si, dans ma promenade d'avant-dîner au cimetière de Louennec, j'avais pu me poser quelques points d'interrogation métaphysiques, la conversation que nous venions d'avoir n'était pas de nature à les supprimer. Pour moi néanmoins, rien mieux que cette conversation, ne caractérise le prétendu dilettantisme de Renan.

De dilettantisme, il n'en avait aucun. Je garde toujours le point de vue que j'exprimai dans mon petit discours de Tréguier, en 1903, et que je reproduis à cause de cela dans ce volume. C'est par un scrupule extrême, par une minutieuse honnêteté qu'il examinait chaque croyance, chaque religion, pour reconnaître ce que cette croyance, ce que cette religion pouvaient avoir de défendable, non seulement à ses yeux, mais aux yeux de tous. On lui a reproché de nous avoir apporté



surtout des aperçus, des sensations, des approximations plutôt qu'un *système*. Mais c'est que son système était précisément de n'en point avoir, à cause de ces scrupules intellectuels que nous avons relevés chez lui. Maintenant, s'il a parfois poussé les scrupules jusqu'à jongler un peu avec la morale, c'est qu'il était sûr de la sienne. Et pourtant cet homme si sûr de lui, à la voix si tranchante, si autoritaire dans les minutes importantes, douta de lui-même au point de se demander s'il avait sagement agi en préférant les sciences historiques à celles de la nature. Il alla plus loin, à ma connaissance; il douta de son œuvre, ne sachant pas si elle avait servi et si elle avait été comprise. C'est dans ce sens qu'il me parlait dans la petite chambre du Collège de France, quelques jours avant d'y expirer, comme je l'ai précisé dans le récit de sa mort. Son scepticisme se retournait ainsi contre lui-même.

Cette polyopie philosophique de Renan faisait partie de sa nature. Aussi ne disparut-elle, ne se réduisit-elle, si je puis dire, à la *monopie*, à une idée simple et claire, que peu de jours avant sa mort. De cela, moi qui l'ai vu à ces moments, j'ai la conviction intime, dût-on m'opposer, ce qui est facile, des passages de ses œuvres où la négation peut apparaître comme complète. Il fut toujours un philosophe extrêmement lent à se décider. La mort qu'il sentait venir lui marquait comme une



limite. Il fallut alors qu'il prît un parti. Qui meurt a son droit de tout dire, s'écrie Villon. Renan jugea honnêtement, à son heure suprême, que la mort lui donnait le droit de tout penser. Il fut alors jusqu'au bout et le détachement s'affirma définitif. Quiconque l'entendit accentuer, scander ce *Rien! rien! rien!* caractéristique que j'ai rapporté dans *Sœur Anselmine*, ne saurait garder le moindre doute à cet égard.

Et ce fut là un phénomène nettement extraordinaire. D'habitude, au seuil de l'éternité, on se ravise, on revient en arrière. Lui, il sentit se résoudre tous ses doutes et il s'endormit dans la paix d'une incroyance totale.

Je parle en tout ceci des hésitations intellectuelles de Renan. Il ne faut pas les confondre avec certaines habiletés que, plus d'une fois, lui imposèrent les circonstances. Madame Ernest Renan me raconta que, lorsque la *Vie de Jésus* parut, on fit contre l'auteur usage de toutes les armes. On confia l'examen minutieux du livre au Procureur Impérial, afin de le lui faire interdire comme attentatoire à la religion et, par suite, aux bonnes mœurs. Le Procureur le lut, la plume à la main, et revint dire à l'Empereur : — « Sire, il n'y a rien à reprendre, pas un mot, pas une virgule ».

En effet, si vous lisez les chapitres consacrés à *l'Enfance*, à *l'Education de Jésus*, aux *Miracles*,



vous constaterez le tour de force : les opinions les plus subversives — en ce qui touche les miracles surtout — il les appuie sur des citations des Évangiles, au bas des pages !

Il faut que le Procureur Impérial ait bien vu, il faut que Renan ait eu le souci de ménager les âmes pieuses, puisqu'en 1903, aux Fêtes de Tréguier du dimanche 13 septembre, M. Henry Brisson, l'ancien Président de la Chambre des Députés, me dit sa déception et celle de ses amis à la parution de la *Vie de Jésus*, qui les désola comme un livre clérical.

Si Renan tergiversait ainsi parfois avec ses idées, s'il ne les attaquait pas avec franchise et de front, c'était tout autre chose au point de vue moral. Là sa conscience cessait toute mobilité. Sa crise religieuse nous le prouve — si tant est que, chez lui, on puisse parler de crise, de crise à la façon de celle de Jouffroy, qu'il enviait un peu, je crois, à cause de sa fameuse nuit ; je tiens de Madame Ernest Renan que, dans le discours de distribution des prix à Louis-le-Grand, il voulut faire comme une réplique au cas du philosophe psychologue.

Lui, Renan, il n'eut de tourments qu'en ce qui touchait sa mère et le coup qu'elle recevrait de ce renoncement à la prêtrise. En ce qui est de lui, la perte de la foi — d'une certaine foi du moins, la foi dans la divinité de Jésus-Christ, l'absence



comme il dit lui-même de la *foi absolue* nécessaire à la carrière ecclésiastique (1), fut le résultat de la réflexion. Il est de braves gens, religieux de nature, idéalistes, ardents, généreux, qui rencontrent entre la foi et leur désir de croire d'insurmontables impossibilités intellectuelles. Ces impossibilités existaient aussi pour Renan, mais c'étaient principalement des impossibilités philologiques, des impossibilités exégétiques. Les impossibilités intellectuelles s'interposent entre nos aspirations et le moindre spiritualisme, au point d'en supprimer en nous-mêmes la velléité. Renan n'atteignit pas ce degré de sitôt. Mais, dès qu'il vit, dès qu'il sentit qu'il ne pouvait plus faire de lui un prêtre, il quitta Saint-Sulpice, résolûment. A l'occasion des récentes fêtes de Tréguier, le 2 septembre 1923, M. Raymond Poincaré a dit avec émotion dans son discours, tout ce qu'il y avait en un pareil geste de respectable. En effet : avoir quitté les Ordres, du moment qu'il ne croyait plus, c'était, disons-le nettement, rendre encore hommage à la religion.

Tout aussi respectable, tout aussi courageuse fut son attitude au moment de la Commune. Madame Ernest Renan me raconta plus d'une fois qu'il ne pouvait s'arracher à Paris. Il attendit

(1) Voir *Ma sœur Henriette*, p. 30, éd. de 1895.



jusqu'à la dernière minute pour gagner Sèvres avec les siens, ce qu'il fit en courant beaucoup de risques; car, si je me souviens bien, ils durent faire le voyage, non point en chemin de fer, mais dans une sorte de charrette, en tous cas par des moyens de fortune. Mes souvenirs ici ne sont pas très exacts.

Madame Ernest Renan me dit souvent aussi qu'en se présentant à la députation, en 1869, Renan avait rêvé de jouer à la Chambre — alors nommée le *Corps législatif* — des rôles héroïques. Il était plus qu'on ne croit homme à coups de tête. Cela dépendait de la circonstance; car, même dans la vie privée, il se montrait quelquefois bien lent à se décider. Il est vrai qu'une fois décidé, *c'était un océan devenu terre ferme*, comme dit Musset qu'il n'aimait pas. Je dois noter cependant qu'il avait la résolution prompte, sitôt qu'il s'agissait d'un devoir personnel à remplir. Il était, sur ce chapitre, aussi exigeant vis-à-vis de ses proches que vis-à-vis de lui-même. Si l'un d'eux était venu à broncher d'un pas, il eût été d'une extrême sévérité, d'une sévérité monacale. Il eût même été capable, j'en répons, d'en venir à des voies de fait. Il demandait aux siens une grande obéissance à l'impératif catégorique et de la propreté. M. H. Massis, dans un livre dont nous aurons à nous entretenir tout à l'heure, a pris texte de quelques lettres d'Henriette à M.



Berthelot, pour nous peindre un Renan égoïste et tyrannique. Cet égoïsme et cette tyrannie s'exerçaient en Syrie où, dans tous les sens du mot, Renan avait une mission à remplir. C'est la donnée, c'est la loi de certains génies que d'absorber leurs alentours, de faire autour d'eux le vide. Madame Ernest Renan m'a fidèlement rapporté ces paroles que, de ses propres oreilles, elle entendit prononcer à Victor Hugo devant son petit-fils : « Je suis le chêne à l'ombre duquel rien ne croît et rien ne doit croître ». Renan ne parlait pas ainsi — ce n'était pas sa manière — ce qui ne l'empêchait pas d'être un chêne. Et que pensera-t-on, quand on saura que, dans la vie ordinaire, ce *despotisme* avait pour objet principal les soirées et les dîners en ville? Ce n'est pas qu'il n'y goûtait quelque amusement, mais ce n'est point cet appât qui l'y faisait courir. Il se serait toujours mieux trouvé *in angello cum libello*, comme aux temps de Saint-Sulpice. En réalité, Renan ne pouvait admettre qu'on se dérobat à ses devoirs vis-à-vis de ses semblables. Ses contemporains l'invitaient chez eux; il se devait d'y aller et on devait le suivre, coûte que coûte, malade ou non, comme il avait voulu parfois que le suivît Henriette et, toujours, sa femme.

Comment se fait-il néanmoins qu'un homme aussi rigide, aussi résolu dans les petites choses, ait laissé voir tant de mollesse, tant de faiblesse,



tant de fuites dans sa métaphysique et dans sa philosophie générale?

Cela tient à deux causes insuffisamment aperçues, selon nous, jusqu'à ce jour.

L'Empire avait démoralisé Renan. La guerre l'acheva. Il est certain qu'il y eut des moments, entre la Guerre et la Commune, où il a dû sentir sa tête s'en aller. Mais les dix années qui suivirent furent pires encore. Ce fut l'abomination de la désolation; une littérature frénétique chez les intellectuels, à commencer par Dumas fils et les deux Goncourt, l'anarchie politique dans tous les camps, et surtout, oh! surtout, chez tout le monde, ce découragement foncier, ce découragement hideux, détestable, exécration, antipatriotique, antinational, antifrançais au dernier chef, qui se répercuta jusqu'au 11 novembre 1918, le jour funeste de l'armistice, si bien que victorieux, nous nous sentions toujours de la défaite dans l'âme, et que toujours nous hantait, nous obsédait, s'installait en nous la sombre défaite de 70! Et cette sensation épuisante, énervante, irraisonnée, sottise, s'est collée à notre peau, depuis, comme une lèpre. Notre victoire fut, on peut le dire, aussitôt vaincue dès les négociations de la paix. A partir de ce moment, toute notre attitude, dans tous nos contacts avec l'extérieur, s'inspira de la pire des folies, que j'appelle la prudence. C'était encore l'empreinte de 70 sur notre cerveau. On



n'a pas confiance en soi et l'on se méfie d'ennemis dont la seule force vient de la peur que nous en avons, comme cela se manifesta tout récemment encore, dans la monstrueuse alliance avec le Turc Kémal. Je pourrais ainsi passer en revue nos différents contacts avec l'étranger, notre peur de sauver la France en soutenant la Rhénanie contre la Prusse, en faisant même tout pour décourager les Rhénans; notre capitulation devant Angora; notre complicité au crime de Corfou. J'arriverais ainsi à cette conclusion raisonnée — que, si aujourd'hui encore, nous sommes labourés dans les parties vives de nos énergies vitales, par le microbe de 70, nous devons comprendre, à plus forte raison, le désarroi intellectuel causé par ce microbe, alors dans toute sa virulence, dans un organisme aussi délicat, je veux dire aussi sensible que celui de Renan. Il était pris entre deux parois glissantes, entre deux écroulements d'idéal. A quoi croire sous l'Empire? A quoi croire après 70? On croit à tout et l'on ne croit à rien. On se laisse aller à la dérive, au fil de l'eau, comme les camarades. Ironie, confiance, doute, certitude, optimisme, pessimisme, tout est bon *suivant les heures*. Tout se justifie. Aux époques de désorganisation morale, il y a deux partis entre lesquels il faut choisir : ou résister au courant, planter son roc au milieu, se faire système, ce qui signifie, au sens étymologique de ce mot splendide, que



toutes les molécules de notre mécanisme individuel se tiennent, cohérent, se changent en un bloc. Ce fut le cas de Taine à qui, dès ses années de Normale, ce sobriquet de *Système* fut donné. Sa philosophie, bonne ou mauvaise, nous offrit, en tous cas, un système sans fissure.

L'autre manière fut de suivre le courant avec l'idée peu prouvable, que, suivant l'auteur des *Dialogues*, on sert ainsi les fins de l'Eternel — ou de l'Univers, comme vous voudrez. Ce ne sont toujours là que des mots.

Il est infiniment plus amusant de naviguer de la sorte et même d'être entraîné vers les horizons tentateurs. Cette tristesse de bonne humeur, que nous constatons plus haut chez le paysan breton et qui était aussi celle de Renan, s'accommodait mieux de cette solution.

On voit, de toutes manières, que, Taine ou Renan, on est toujours de son siècle.

On n'est pas toujours de sa planète. On ne voit pas quels en sont les enseignements.

Et c'est la seconde raison pour laquelle Renan flotte toujours entre la religion et l'irreligion.

Nous avons coutume de philosopher dans l'espace. Nous nous sommes décrétés centre de l'Univers. Nous sommes loin de soupçonner en nous de simples produits de notre planète. Et notre planète, si nous la comparons aux autres planètes et aux étoiles du ciel, est exactement vis-à-vis



d'elles dans le rapport où sont entre elles nos zones terrestres. Entre les mondes célestes comme entre nos latitudes, existent des différences constitutives, des différences climatériques. Si chaque climat a sa loi, une loi spéciale régit aussi bien chacune de ces lointaines sphères. Cette loi peut s'y manifester de la façon la plus inattendue; elle peut, sur tel terrain, s'opposer à l'existence d'être vivants; sur tel autre, elle peut contrarier, tantôt la croissance, tantôt, à l'inverse, la décroissance ou la mort; car, il est aisé d'imaginer des milieux cosmiques où les habitants, s'ils meurent, ne meurent pas comme nous, meurent autrement, se transforment en matières toujours vivantes et sentantes.

Une fois ceci bien posé, une fois que nous reconnaissons l'influence d'une planète sur ses enfants, je vais me placer au point de vue du matérialiste.

Le matérialiste raisonne d'une façon impeccable — jusqu'au moment où son argumentation fait la culbute.

Votre religion, nous dit-il, nous en connaissons l'origine. C'est la peur. L'homme est faible. L'orage, la foudre et le tonnerre ont créé les dieux.

Entièrement d'accord avec vous, mon cher Maître. Commencez alors par supprimer le tonnerre, le foudre et l'orage. Cela fait, nous reprendrons cette conversation.



La religion est une nécessité planétaire. Comment n'a-t-on pas compris une vérité aussi simple? L'enfant qui passe dans la rue la saisirait facilement (1).

Que l'on ne me parle surtout pas du progrès. Le progrès n'y fait rien. Nous sommes ici en présence des instincts irréductibles de notre humanité. Nous serons toujours faibles. Dieu ne se fait pas; Dieu ne se défait pas. Dieu est la pulsation même de notre planète.

On me citera des athées. On ne soutiendra pourtant pas que les athées eux-mêmes n'ont pas une religion à eux, qui est celle de l'athéisme — tant il est vrai que notre besoin de religion se change en culte d'un idéal quelconque, mais d'un idéal dangereux, et dont le culte, par conséquent, ne saurait durer; car, aujourd'hui, cette foi non religieuse mène à la soif du meurtre, comme chez les Bolcheviks, du meurtre pour le plus grand bien de l'humanité (2).

(1) Entendez ce joli cri de Renan : « Je crois plus que jamais que la religion n'est pas une duperie subjective de notre nature, qu'elle répond à une réalité *extérieure*, et que celui qui aura suivi les inspirations aura été le bien inspiré ». *Antéchrist*, p. XLIX, et plus loin : « l'homme a besoin de l'Eglise », p. L.

(2) M. Paul Bertholet qui vient de visiter la Russie bolchevique nous apprend, dans l'*Echo de Paris* du



Renan, chez qui l'emploi de l'adjectif *divin* confine souvent au calembourg, avait à un haut degré le sentiment mystique. Barrès a même dit, à la célébration du centenaire de la Sorbonne, que la *Vie de Jésus* vint nous secouer de notre torpeur, ranimer en nous le goût de la religion. Renan, toutefois, bien que son vaste esprit fût ouvert aux idées générales, enclin aux aperçus cosmiques, Renan n'avait pas réfléchi que notre planète même clame après la foi, ne fût-ce que par sa constitution terrestre.

Jugeons maintenant d'après les résultats, d'après les faits. Comme, en dernière analyse, la France est encore ce que notre planète a jusqu'ici produit de mieux en matière de culture, comme la France fut formée par le catholicisme, comme le catholicisme est une force nationale, je crois que le plus sage, le plus indiqué logiquement et his-

23 septembre 1923, ce fait étonnamment caractéristique. « Tout près — (du Kremlin) — sur le quai de la Moskowa, une petite église appelle les fidèles à l'office du soir. Mon guide m'y conduit, et j'ai la surprise — car il s'est dit communiste et porte les insignes du parti — de le voir s'agenouiller et faire force signes de croix en baisant pieusement les icônes ». — Ces *minus habentes* de Bolcheviks n'ont pas compris la loi planétaire. Ils n'ont pas compris leur propre doctrine et qu'en créant la terreur, ils recréaient, d'après leur théorie même, la religion.



toriquement, est de nous en tenir à la religion catholique, qui s'impose par les nécessités du passé et par les nécessités de notre planète.

Ces considérations nous amènent à conclure en ce qui touche Renan lui-même.

Que nous laisse-t-il?

Il nous laisse un nom qui est parmi les cinq ou six très grands noms littéraires du XIX^e siècle : Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Stendhal, Renan.

Il est un des prosateurs les plus accomplis de ce pays-ci et on saisira la grosseur de cet éloge, si l'on se reporte, dans l'Appendice, à notre page sur la prose.

Scientifiquement, nous lui devons quelques beaux mémoires et le *Corpus* des inscriptions sémitiques, dont il ne fut pas, au surplus, le seul collaborateur.

Insistons ici de la façon la plus nette. Qu'on veuille ne chercher surtout aucune préoccupation tendancieuse ni confessionnelle dans la franchise de notre affirmation. Au surplus, les faits sont là : Renan ne laisse pas derrière lui une œuvre de savant. Ce n'est pas son mémoire sur les noms théophores, ce n'est pas la découverte d'un Manuscrit d'Avranches, ce n'est pas le *Système comparé des Langues sémitiques* — ce livre d'érudition, sans doctrine, — qui constituent des titres scientifiques sérieux. Renan laisse derrière lui une



œuvre immense d'écrivain. Sur ce chapitre aucune contestation n'est possible.

Et moralement? Et philosophiquement?

Philosophiquement et moralement, il aboutit à une doctrine toujours utile, parce qu'elle n'est jamais pratiquée par personne, la doctrine de la tolérance.

Seulement, cette doctrine, la seule qui ait revêtu chez lui un caractère de fermeté inaltérable, cette doctrine, il la puise dans toutes ses ouvertures sur le monde, dans toutes ses incertitudes.

Et ici nous touchons au point essentiel.

Que ce que nous avons appelé sa polyopie lui vienne d'une honnêteté intellectuelle poussée jusqu'au scrupule, qu'elle lui vienne des époques particulièrement troubles qu'il a traversées; qu'elle lui vienne d'une force d'indécision foncière; que cette polyopie n'ait même pas existé au point de vue du devoir personnel; qu'il ait, au contraire, enraciné le sentiment du devoir chez ceux qui l'ont approché, cela nous importe peu ici. Nous étudions les effets de son action spirituelle sur ceux qui ne l'ont pas approché, sur les masses.

Elle est déplorable, parce qu'elle mène par toutes ses voies à la négation, à la mort.

Il ne faut pas confondre le scepticisme de Renan avec celui de Voltaire, scepticisme unilatéral, manquant de profondeur et d'horizons,



émanation d'un esprit qui fut des plus superficiels. Le scepticisme de Renan est informé. Le scepticisme de Renan est documenté sur toutes les choses religieuses, parce qu'entre Voltaire et lui, Chateaubriand a passé, parce que Renan est le fils croisé de Chateaubriand et de Voltaire. Renan a des sentiments religieux et la négation philosophique. Il ne peut les concilier, il court de l'un à l'autre et voilà ce que, en dernière analyse, il nous lègue, moralement et philosophiquement :

Un flottement qui tarit à leur source la pensée et la vie, un flottement exécrationnel.

XII

Il nous reste à passer en revue les derniers ouvrages consacrés à Renan.

Dans le corps même du volume, j'analyse le curieux roman d'André Thérive : *Le Voyage de M. Renan*; je parle aussi du livre de Ségur-Episcopopoulo (Nicolas). Ce livre porte le titre indécent de : *M. Renan devant l'amour*, en attendant, sans doute, comme le lui signifiait un homme d'esprit, un nouveau livre du même auteur, intitulé : *M. Renan devant le vin et le tabac*.

Voici maintenant les récentes publications qui sont au nombre de trois, à ma connaissance. Je les prends une à une.



I. Jean Pommier, *ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres, maître de conférences à l'Université d'Amsterdam. Renan d'après des documents inédits, ouvrage orné de gravures*, 1 vol. grand in-12°, XIX-367, Perrin, 1923 (déjà cité plus haut).

C'est un ouvrage considérable, ne fût-ce que par le nombre des pages. J'avoue cependant ne pas bien voir où sont les documents inédits annoncés sur la couverture. M. Jean Pommier n'en donne pas la liste, n'y fait allusion que deux fois. En général même, les indications bibliographiques sont plutôt blanches. Ainsi, par exemple, il nous signale un biographe de Renan, nommé F. E. Mott, sans que nous apprenions ni le titre de ce livre, ni le lieu, ni la date de la publication. Il nous dit, incidemment (p. X), que c'est un « ouvrage américain ». Semblables imprécisions à la page 4. Il cite des passages de Renan, sans que nous puissions voir d'où ils sont tirés; tout le monde n'est pas obligé de savoir que la lettre à M. Berthelot (voir p. 160) fut recueillie dans les *Dialogues philosophiques*. De même, page 77, n. 1, quand M. Jean Pommier écrit « se rappeler la page de 1881 », c'est à la *Prière sur l'Acropole* qu'il fait allusion! P. 52 il renvoie à la p. 310 des *Souvenirs*, sans spécifier s'il s'agit de la petite ou de la grande édition. Ce sont des vétilles, si l'on veut, mais peu plaisantes et dé-



nonciatrices d'imprécision chez un professionnel de l'enseignement.

Si j'épluche, c'est peut-être par un antique attachement aux vieilles habitudes de notre *Revue critique*. C'est aussi parce qu'un ouvrage sur Renan, se présentant avec un éclat pareil, mérite un examen sérieux, quelquefois sévère. M. Jean Pommier nous apprend bien qu'il a entre les mains « les papiers de Renan » (p. 352, n. 2); p. IX, il écrit : « nous avons pu utiliser les manuscrit du Fonds Renan de la Bibliothèque Nationale, et plusieurs documents que l'extrême bonne grâce de Madame Renan nous a procurés ». Mais nulle part, ou je me trompe fort, il ne nous dit expressément s'être servi de tel ou tel de ces papiers, comme il le mentionne pour un document que nous discuterons plus loin.

Je crois, en effet, que le pluriel du titre se réduirait plus véridiquement à un singulier et qu'il s'agit d'un seul document inédit, celui qui est spécifié p. 346, note 1. Il est vrai qu'il est de taille. Voici, en effet, dans quels termes il nous est annoncé :

— « Pour cette fin (la fin de la vie de Renan), j'ai suivi de près un journal de Madame Cornélie Renan que Madame N. Renan a bien voulu me confier. Les citations rapportées ici en sont extraites ». Elles sont, j'ajoute, entre guillemets.



Là, au moins, nous voyons nettement les sources de l'auteur.

Je reviendrai tout à l'heure sur ce document, puisque certains des extraits, à la façon dont M. Jean Pommier en fait usage, me mettent en cause directement, quoique sans franchise.

Je tiens, avant d'aborder l'examen de ce point spécial, à observer que, sur le chapitre du détail intime de la vie de M. Renan, M. Jean Pommier ne s'est pas toujours bien renseigné, je veux dire qu'il n'a point tiré de la documentation qui lui était offerte, le parti convenable. Cela se voit à des omissions légères, mais qui trahissent le fond de la méthode. Des riens lui ont échappé qui ont parfois grande importance. Ainsi, lorsque Renan, en décembre 1891, revint de Marseille, M. Jean Pommier nous dit qu'« il eut froid pendant le voyage ». Il eu froid pendant le voyage, parce que la portière, du côté où il était assis ayant été mal fermée au départ, s'ouvrit violemment pendant la marche, rejetée en arrière par le vent que déplaçait le train et resta ouverte un bon moment, pour cette double raison que les arrêts étaient rares et que Renan, seul avec sa femme dans un coupé — il n'y avait pas alors des wagons à couloirs — ne voulut à aucun prix user de la sonnette d'alarme, afin de ne pas déranger le personnel ! Ce fut là pour moi la cause déterminante du zona sinistre qui se fit comme le centre de la maladie



qui l'emporta — et ce fut aussi un des plus beaux traits du caractère de Renan. Il était un saint — à sa manière.

Avant de passer à des faits d'ordre plus sérieux encore, notons quelques imprécisions qui eussent été faciles à éviter.

M. Jean Pommier, pour nous montrer sans doute à quel point il est averti des moindres choses, nous donne l'adresse exacte de la maison de campagne que nous habitâmes à Marne-la-Coquette, dans l'été de 1883. L'été suivant se passa à Bellevue, 15-17, rue des Potagers, où naquit l'actuelle Madame G. Revault d'Allonnes. M. Jean Pommier eût pu indiquer cette adresse à la suite de celle de l'autre villégiature (p. 304, note 1).

Le Morand, dont il est question p. 305, s'appelait Joson. Il était greffier à Lannion, pour n'avoir pas pu se faire marin, ce à quoi s'opposait son père. Il prenait sa revanche en abattant des kilomètres sur le sentier des douaniers, avec la casquette à visière et le *bouc* — ou barbiche longue et nourrie du capitaine de cabotage. Renan l'adorait. Ils se tutoyaient, étant cousins germains. Il était un de ces types comme les *Souvenirs* surent nous en ressusciter. C'est Joson qui nous signala Rosmapamon. Nous fûmes visiter ensemble tous les trois ce lieu devenu depuis célèbre. Particularité qui n'a pas de quoi surpren-



dre dans le pays, on nous fit entrer par le derrière de la maison, par la cuisine, afin de nous donner une idée plus avantageuse de l'immeuble, le devant étant sur la mer. Dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes* (15 septembre 1923, p. 92 et suiv.), A. Chevrillon nous dit fort bien que, là-bas, les *gentilhommières* aiment mieux tourner le dos à la côte. Je crois que c'est tout simplement à cause du froid. Renan voyait dans cet usage un tour d'esprit louable de l'indigène, se moquant du Parisien qui vient là pour contempler le large et s'extasier. Lui-même choisit dans la maison la pièce qui regardait la forêt. Enfin, trait exquis du caractère de Renan, cette villa qui vaut aujourd'hui Dieu sait quel prix, on la lui offrait pour vingt mille francs. Il ne se résolut pas à l'acheter, ne voulant décidément pas devenir propriétaire foncier.

Plus tard, le dernier été qu'il passa là, il n'eut pas à sa table, le 14 septembre, les *Cherbuliez* (p. 356), mais le Cherbuliez, attendu que Madame Cherbuliez était depuis longtemps décédée. Je ne suis même pas sûr que les *Lippmann* fussent de la partie. Celui qui, cet été là, soigna Renan, ce fut (p. 362) le *Docteur* Le Dantec, médecin retraité de la marine et père de Félix (1).

(1) P. 279, le café proche de la gare Montparnasse où se donnèrent quelques dîners celtiques, c'est le Restaurant Lavenue.



XIII

Nous arrivons maintenant à certains faits qui vont nous conduire à des considérations intéressantes, en ce sens qu'elles nous permettront de toucher Renan de plus près, Renan et ses proches.

M. Jean Pommier écrit, p. 136, en parlant du séjour en Syrie de Renan, de Madame Renan et d'Henriette, ces lignes : « La vie qu'ils menaient tous les trois (il veut dire sans doute : à trois) rendait le froissement inévitable entre les deux affections de l'épouse et de la sœur, qui rivalisèrent de soins, pour nouer à Renan sa cravate ou broser ses habits ».

Non. Ou, du moins, M. Jean Pommier ne me paraît pas ici avoir saisi une nuance aussi fine qu'essentielle. Pour moi, il n'y eut jamais *froissement* entre les deux femmes ou, si le mot a été prononcé, il demande à être interprété délicatement. Il y eut une rivalité que j'appellerais volontiers joyeuse.

Madame Ernest Renan, une des femmes, assurément, les plus remarquables, les plus compréhensives d'esprit, les plus ouvertes en bonté que l'on puisse imaginer, avait, surtout dans les années de sa jeunesse, le don de la gaieté, la gaieté



bleue, si l'on peut dire, en songeant à ses yeux qu'elle avait de cette couleur. Renan tout le premier, dans *Ma sœur Henriette*, nous parle de cette gaîté pleine de naturel et de grâce. Cette gaîté, un peu maligne parfois, un peu taquine, je la lui vis à elle-même, le jour où elle m'expliqua qu'elle avait elle aussi voulu avoir sa dédicace et c'est ainsi que nous eûmes celle de *Saint-Paul à Cornélie Scheffer* ; car, Renan ne pouvait guère mettre, me disait-elle : « *A ma femme* », ni « *A Madame Renan* ». Avec la même gaîté, elle convint que la seconde dédicace ne valait pas la première, les circonstances étant totalement différentes. Ce jour-là, je compris ce que furent les rapports quotidiens entre ces deux créatures supérieures, et d'une supériorité propre à chacune d'elle. Au surplus, elles n'avaient pas attendu la Syrie pour se voir tous les jours, comme à un certain moment paraît le croire M. Jean Pommier. Dès le mariage, elles occupèrent le même appartement. Et ici nous avons encore le témoignage de *Ma sœur Henriette*. Nous savons quel fut le tact déployé par l'épouse. Dès que les choses menaçaient de se gâter — entre le frère et la sœur, non entre la sœur et la belle-sœur — Madame Ernest Renan trouvait à interposer la douce franchise de ses rires. Elle mêlait souvent quelques plaisanteries aux orages — car, il y en eut, et elle, si vive de sa nature, parfois même emportée — oh ! à la



mesure de toutes les femmes — savait rester calme.

Nous allons retrouver maintenant Madame Ernest Renan à propos d'une autre page de M. Jean Pommier.

On sait, il est, en tous cas, facile de savoir que j'ai fait le récit de la mort de Renan dans *Sœur Anselmine*. On retrouvera le morceau dans le présent volume.

Il ne s'agit ici que d'une phrase de ce récit.

Renan m'avait dit tout à coup :

— « Tirez... tirez... Le soleil sur l'Acropole!... Faites ça, mon cher Jean ».

Cette phrase, je la garantis de toute ma précision de philologue. Comment aurais-je pu la rapporter sans en être complètement sûr ? Au surplus, il est des personnes qui ont assisté à la mort de Renan et qui sont encore vivantes. Où elles ont entendu ces mots ou je les leur ai sûrement répétés le jour même ou le lendemain. Elles peuvent donc attester l'exactitude scrupuleuse de mes souvenirs.

Le sens de ces paroles est des plus clairs.

Renan, dans sa minuscule chambre à coucher, est assis dans un fauteuil, devant la fenêtre à rideaux blancs, qui donne sur la petite cour intérieure du Collège. Il a les yeux légèrement obnubilés. Il veut qu'on tire les rideaux qui l'empêchent de voir *le soleil sur l'Acropole*. Il est tout



à fait naturel qu'une association d'idées purement ethnique, si l'on veut, sans parler de l'idée affectueuse, le fasse s'adresser à moi pour lui faciliter cette vision désirée.

La scène, toutefois, est rapportée tout autrement (p. 360), d'après les notes de Madame Ernest Renan, mentionnées plus haut :

« Il eut une nouvelle syncope; quand il en sortit, sa vision intérieure était pleine d'images confuses : « Otez ce soleil de dessus l'Acropole », disait-il. S'apercevant que les siens le comprenaient moins bien : « Je sais bien ce que je dis, la phrase seule est lourde chez moi ».

On le voit, les deux versions ne concordent pas tout à fait.

On pourrait soutenir, si on voulait, que Madame Ernest Renan, ayant bien des sujets d'émotion à cette heure — « Pourquoi, lui demandait Renan, avez-vous l'air triste et détraquée ? » (v. Jean Pommier, p. 360) — n'avait pas exactement recueilli les paroles de son mari.

Ce n'est point du tout mon impression. Madame Ernest Renan avait, aux heures les plus dures, sa pleine lucidité, son habituelle précision d'esprit. D'ailleurs, il y a des marques d'authenticité indéniable dans les termes mêmes rapportés par Madame Ernest Renan, par exemple cet étrange *de dessus*; mêmes marques d'authenticité, également



indéniables dans tous les mots de ma version, y compris l'appellation finale : *mon cher Jean*, tous mots qui ne s'inventent pas.

A quelle conclusion peut-on alors aboutir ?

A cette conclusion simple et d'importance, que les deux phrases sont vraies, que les deux ont été dites, que, donc, Renan, à ses minutes suprêmes, avait la hantise de cette Acropole qui, à ses yeux, représentait la raison et la beauté. Cela concorde de tous points avec la sérénité philosophique de sa fin, sérénité bien mise en lumière dans *Sœur Anselmine* et dont tous les siens furent, d'ailleurs, les témoins.

Quand on n'est pas arrêté par des motifs personnels, quand on est un travailleur sérieux, quand on pratique la critique historique, comme nous essayons de la pratiquer en ce moment, quand, surtout, on a la chance de pouvoir consulter vivant l'auteur d'une des deux versions, on arrive sans peine à des résultats raisonnables.

Quand on ne discute pas, quand on publie une des deux versions en feignant d'ignorer l'autre, ce qui est grave, on ne fait pas de l'histoire, on fait une mort de Renan sans caractère et sans couleur, d'une main médiocre et d'un esprit sans portée ; enfin, on oppose à d'honnêtes gens un démenti dépourvu de franchise et passablement discourtois.

M. J. Pommier préfère sans doute des témoi-



gnages à la Goncourt, dont il cite souvent le célèbre *Journal*; c'est que, me semble-t-il, M. Jean Pommier ignore le démenti formel de Renan lui-même à E. de Goncourt. Ce démenti se lit aujourd'hui dans G. Strauss, *La politique de Renan* (ouvrage précédemment cité), p. 327. C'est une lettre d'Ernest Renan à Joseph Morand, fils de Joson, avocat et maire républicain de Lannion. Cette lettre fit, à l'époque, un bruit considérable (peut-être M. Jean Pommier n'était-il pas encore né). Voici un extrait de cette lettre : « Tous les récits de M. de Goncourt sur des dîners dont il n'avait aucun droit de se faire l'historiographe, sont de complètes transformations de la vérité. *Il n'a pas compris* (c'est moi qui souligne) *et il nous attribue ce que son esprit, fermé à toute idée générale* (la formule est exquise), *lui a fait croire entendre*. En ce qui me concerne, je proteste de toutes mes forces contre ce triste reportage ».

M. Jean Pommier nous répondra sans doute qu'il a contrôlé le témoignage d'Edmond de Goncourt par Renan lui-même, comme il fait p. 198, où il cite un mot de Renan rapporté par Goncourt. Renan, d'après ce dernier, compare Dieu à une *huître*; or, observe M. Jean Pommier, dans l'*Examen de conscience philosophique*, Renan écrit : l'*huître à perles* me paraît la meilleure image de l'univers ».

Les mots que nous soulignons dans la lettre



lannionaise de Renan, s'appliquent, dirait-on à ce passage. Goncourt *n'a pas compris. Il attribue à Renan ce qu'il a cru entendre*. Renan n'a pas comparé Dieu à une *huître* tout court, précisément parce que plus tard il compare l'univers à une huître perlière.

Cette image, M. Renan y revient souvent ; il aimait à la caresser. Voyez les *Souvenirs*, 8°, p. 205 : « M. Gottofrey, jeune prêtre de 26 à 28 ans... portait en lui un fonds infini d'amour... il se prenait de rage en se voyant si charmant ; il était comme une *cellule de nacre* où un petit génie pervers serait toujours occupé à broyer sa perle intérieure ». Et, p. 243 : « Sa piété (de M. Le Hir) était vraiment comme les mères — perles de François de Sales — « qui vivent emmy la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine ». Cette fois-ci nous tenons l'origine de l'*huître* de Renan. Elle lui venait de St-François de Sales ; Goncourt n'y pouvait rien — ni M. Jean Pommier.

C'est donc bien le principal qui a été omis par Goncourt ou qu'il *n'a pas vu*. De cette inexactitude de vision de Goncourt, j'apporte ici une nouvelle preuve, d'autant plus démonstrative qu'il s'agit aussi cette fois-ci d'un important détail de couleur. On sait que Goncourt s'est trompé un jour sur le drapeau tricolore dont il a interverti les couleurs. Tout Paris avait parlé jadis de cette erreur. La faute que je vais signaler est moins



grave, quant à l'objet; elle reste la même, quant au principe.

P. 207, M. Jean Pommier cite une phrase de Goncourt allant rendre visite à Renan, rue Vaneau, et signalant « les rayons de bois blanc » d'une bibliothèque qui se trouvait dans l'appartement. Des bibliothèques de *bois blanc*, ce qui s'appelle du *bois blanc* à Paris, je n'en ai jamais vu chez Renan. J'ai vu des bibliothèques de bois laqué blanc, de bois vernissé, ce qui saute tout de suite aux yeux. Goncourt dans les deux cas, a vu à côté, a vu incomplet, a vu faux.

Quand on replace la phrase de l'*huître* dans le contexte, on se demande même si Goncourt n'a pas à dessein déformé le mot, qui lui semblait plus drôle sous cette forme apocopée; en tout cas, il y a dans le passage beaucoup de mise en scène, beaucoup de *présentation*.

Que M. Jean Pommier, au surplus, s'en rapporte à Goncourt et ne s'en rapporte pas à moi, la question est secondaire. J'aimerais, pour ma part, que son livre fût écrit en français. Ses constructions, cependant, affectent volontiers une tournure germanique. P. 43, je tombe sur une phrase où le sujet est séparé du verbe par dix lignes, parmi lesquelles il se rencontre même un point final. Ce n'est point rareté chez lui. Ces syntaxes kilométriques se laissent constater aux p. 1, 49, 79, 112, 126, 150, 206, 221, 224, 233, 234, 244,



258, 266, 308, 328, 342 — dans tout le volume, quoi !

Il s'y peut pêcher aussi de ces fautes de français que l'on qualifie de caractérisées. Il en est de hideuses, qui sentent le commun, mais dont nous ne le rendons pas responsable ; tout le monde les fait, en écrivant ou en disant *de Maistre* (XVII, 165, 338) ou *de Lesseps* (p. 174, n° 1, p. 307) — comme si le sujet de la proposition pouvait se mettre au génitif ! C'est ou Lesseps ou M. de Lesseps qui sont dans la loi du bon sens. Madame de Lafayette, au XVII^e siècle, allait jusqu'à dire : *Artagnan*.

M. Jean Pommier a — sans vouloir faire de tort à personne — le monopole d'autres petits solécismes, tels que « très froid », (p. 178), « de manière à ce qu'il pût » (p. 358). Il emploie *livre* au lieu de *volume* (p. 259, 325, 326, etc.) ; car, enfin, les *Origines* ne sont pas en sept *livres*, mais bien en sept *volumes*. P. 35, il ne sait pas dans quel état se trouvait *l'intérieur* de Renan (*das Innere*), quand il refusa la tonsure.

Je suis plus dérouté par des syntaxes pléthoriques telles que celle-ci (p. 10) : « *en* sixième, bien que sa conduite *y* soit bonne, il *y* paraît un peu léger ». Ou encore (p. 102) : « ce long voyage, il en était à la dernière étape », ou, au contraire, des syntaxes indigentes (p. 110) : « elle le savait bien, dès qu'il s'agirait de travaux sérieux, Renan



aurait recours à elle », ou ceci (p. 41) qui est amusant : « *se disculper et ses collègues* ».

Je passe sur bien d'autres négligences qui, peut-être, sont de pures grâces de style. J'ai peine cependant à suivre l'auteur dans l'envol de ses garndiloquences. « Oui, s'écrie-t-il p. 95, c'est le privilège du génie de dresser sa cime dans l'azur, par dessus les orages ». Ailleurs (p. 62), il décrète qu'on aurait dû « se méfier de l'eau courroucée qui prend un cours souterrain, car elle y concentre son amertume ». On ignorait jusqu'ici que le courroux de l'eau (laquelle? l'eau de terre ou l'eau de mer?) eût la spécialité d'être amer. Enfin, je laisse au lecteur le plaisir de savourer quelques troublantes métaphores (p. 2) : « Le moment semble venu d'étudier scientifiquement cette pensée que d aucuns présentent plus énigmatique (moi, j'aurais mis là un *comme* : présentent comme plus énigmatique) qu'elle ne fut réellement, pour donner à leur subtilité le mérite de *percer* les nuages, que d'autres *déforment* pour les besoins de leur polémique, que certains même voudraient *enrouler dans le linceul* de l'ignorance et de l'oubli ».

Je crains fort que, de son côté, l'auteur n'ait point *percé* suffisamment, je crains même qu'il n'ait *enseveli* dans le linceul de l'ignorance, quelques mystères de la langue grecque, puisque plusieurs fois il écrit *Pathmos* avec un *th* (p. 83 et 84); il est à tel point ravi, heureux de cette ortho-



graphe, qu'il ne craint pas d'en orner un extrait de Renan (p. 184). Où donc et sur quel texte et avec quels yeux, a-t-il copié sa citation? Ce *Pathmos* me paraît d'autant plus troublant que la combinaison *thm* est plutôt rare en grec de tous les âges. Je me demande aussi, à un autre endroit — car, avec M. Jean Pommier on devient inquiet — si *euthanasie* n'est point là pour *athanasie*. Le passage n'a de sens ni avec le premier terme ni avec le second.

Je ne relève pas ces coquilles pour le plaisir — auquel j'aurais quelque droit — de prouver à l'honorable maître de conférences à l'Université d'Amsterdam, qu'il peut encore recevoir à Paris quelques petites leçons de tenue littéraire et scientifique. Je suis prêt à reconnaître que son *livre* est utile, méritoire, travaillé, qu'il est un guide biographique précieux, sans nous donner toutefois aucun aperçu d'ensemble sur Renan, en qui M. Jean Pommier n'a su nous faire voir, n'a peut-être vu lui-même ni l'écrivain, ni l'artiste, ni le savant, ni l'exégète, ni le philosophe, ni le penseur. Il me semble aussi qu'il n'hésite pas assez à se mettre en scène, pour nous permettre de nous délecter de ses propres attitudes intellectuelles devant telle ou telle opinion renanienne (voir p. 50, 316, 318, 320, etc).

Toujours est-il que M. Jean Pommier, hautement pénétré de son importance, ne fait pas à tout



le monde l'honneur d'une mention. Dans une de ses leçons (p. 315, n. 1), il parle de Léon Daudet avec cette aimable parenthèse « (je m'excuse de prononcer ce nom dans cette enceinte) ». Passe encore, quand il s'agit de personnes étrangères à la famille. Mais que dire de cette phrase succulente, cueillie p. 308 : « Ary, en 1883, avait vingt-six ans, Noémi (*Roi de Bohême, eh bien! vous êtes familier!*) Noémi vingt-et-un et s'était mariée ». — On ne sut jamais avec qui, me suis-je amusé à mettre en marge, au crayon. Toujours le même procédé d'historien impartial et galant homme. Pour qui, donc, voudrait se fier au récit de M. Jean Pommier, ou Renan n'a pas eu de gendre ou ce gendre n'est pas nommable, ce qui est encore peu flatteur pour Renan. Afin de montrer toutefois que M. Jean Pommier n'en ignore nullement, à la page 308, qui précède immédiatement, il nomme mon fils Ernest par son nom de famille, jouant ainsi des morts contre les vivants.

Le malheur de certaines impertinences est que, avant de se les permettre, leurs auteurs devraient veiller à ne point ensevelir des nuages dans le linceul de l'ignorance et à ne point faire de barbarismes comme celui de *Pathnos*.

Le résultat de ces parti-pris est déconcertant.

Ainsi Renan n'aura pas, à son heure dernière, poursuivi l'Acropole d'une vision passionnée; Renan n'aura pas, par un mot décisif — *Rien!*



rien! rien! — affirmé son détachement suprême; Renan n'aura pas, dans un effort ultime d'exégèse, ressuscité Moïse auquel, pour le mieux comprendre, il se comparait — au point de s'écrier à un moment : « Je suis Moïse! »; Renan aura été moins lui-même à sa mort, parce que M. Jean Pommier a des partis pris!... Dieu! que tout cela est pitoyablement imbécile!

XIV

Henri Massis. *Jugements. Renan, France, Barres.* (1 vol. in-12°, 291 p., chez Plon, 1923).

Je dois parler maintenant du livre d'Henri Massis et cela m'est difficile. Je connais Massis depuis ses débuts, quand il n'avait encore que seize ans. Ma grande sympathie pour lui ne s'est jamais démentie depuis. Il fut le compagnon, le grand ami d'Ernest, dont il se fit le biographe. Il n'en est pas moins vrai que ce nouveau volume me trouble beaucoup. Ce n'est pas que Massis n'y ait mis infiniment de talent. Il a même un portrait d'Henriette qu'il a su tracer d'un pinceau plutôt juste. Aussi, le croira-t-il? Ce qui m'inquiète, ce qui m'arrête le plus dans ces *Jugements*, qui me paraissent être une série de *Jugements der-*



niers, ce n'est pas la partie consacrée à Renan. Renan, c'est l'ennemi. Il n'est donc point étrange que contre Renan porte un effort vigoureux. Il me semble néanmoins que dénier ainsi presque tout mérite à l'adversaire, n'est point d'une tactique très sage, surtout quand l'adversaire est de cette envergure. On sert toujours mieux ses idées, en servant la vérité, en admettant, tout au moins, les vérités évidentes.

Ce qui me chagrine, dans ce beau livre, c'est une certaine intransigeance, peut-être celle du néophyte. « Laissez venir à moi les petits enfants », disait Jésus. Massis les écarterait plutôt tout aussi bien que les grandes personnes. Nul n'est blanc aux yeux de Massis. Nul n'est assez catholique à ses yeux. Maurice Barrès est franchement vitupéré. Maurice Barrès ! un ami, un soutien convaincu de l'Eglise ! Un si beau patriote ! Mais il est en bonne compagnie. Descartes n'est pas déclaré bon. Pascal, finalement, est mauvais. Voilà le *jugement* qui me rend perplexe. Vais-je dire mon opinion tout net ? Il ne faudrait pas plusieurs écrits de ce genre pour faire des gens les plus attachés aux saines doctrines, des communistes, aujourd'hui, demain, des communards.

Mon Dieu, je sais bien. Nombre d'idées exprimées par Massis étaient celles de mon Ernest. Oui, mais à côté de raisonnements très serrés, il y avait chez lui des épanchements d'âme et des profusions



de chaleur que je ne rencontre pas ici à chaque page. Ah! s'il était là! Il trouverait tout de suite la mesure et le juste point. Sa foi profonde et sans dol lui mettait la vérité entre les doigts.

XV

III. *Renan et nous*, par Pierre Lasserre. Les *Cahiers verts*, in-12°, 245 p., chez Bernard Grasset.

Je serai bref sur ce livre.

Il fait du bien. Il fait du bien par sa « décence intellectuelle », par sa haute honnêteté, par sa haute conscience, par la fermeté de ses convictions qui ne l'empêchent nullement de faire le tour des convictions contraires. Et que de recherches! Et que de méthode! Et que de style! Laissons Renan de côté. Laissons de côté le problème religieux. Cet ouvrage est un des ouvrages les plus admirables de la critique de tous les temps et surtout de celle de nos jours.

Vendredi, 14 septembre 1923.





I

COMMENT TRAVAILLAIT M RENAN

Quand Renan mourut, le 2 octobre 1892, sans parler du grand deuil, les siens éprouvèrent le plus cruel embarras; il n'avait pas eu le temps de faire la dernière revision du quatrième et du cinquième volumes de l'*Histoire du Peuple d'Israël*, tous deux imprimés sur placards. Une double tâche nous incombait : la correction au point de vue spécial de la documentation, des références qu'il fallait vérifier au bas des pages — et la correction typographique.

Philippe Berger avait bien voulu se charger de la première partie, et il est certain qu'à cette besogne ardue il apporta tout le soin dont est susceptible un philologue éprouvé et un ami dévoué. Il faut avoir mis la main à la pâte, pour savoir



tout ce qu'un travail pareil comporte d'érudition et de minutie. M. Berger s'en est merveilleusement acquitté.

Mais la revision ne pouvait se borner à ce travail.

Il y en avait un autre encore plus délicat, plus angoissant, dont la famille même était chargée. Renan avait toujours l'habitude de faire revoir la mise en pages par M. Vallier, de la maison Calmann-Levy, et par quelqu'un de nous. Cette fois-ci, il prévoyait bien que le temps lui manquerait pour revoir cette révision elle-même, et je ne rapporterai pas ici les termes dans lesquels il m'en l'avait confiée, dix jours avant sa mort, si je ne croyais quelques-uns de ces termes mêmes, caractéristiques de sa façon de travailler et de son extrême simplicité.

Deux points semblaient le préoccuper entre tous. Il voulait que la revision portât sur les paragraphes *gauchement attaqués* et sur certaines *répétitions*. On se demande ce que peut bien être un paragraphe gauchement attaqué, quand c'est Ernest Renan qui l'attaque. Il faut savoir avant tout que l'écrivain, chez lui, était, je ne dirai même pas d'une modestie exceptionnelle, mais d'une candeur absolue; car, la modestie ne va pas toujours sans quelque sentiment d'elle-même, tandis que chez lui elle ne se soupçonnait pas. Son premier soin, quand on lui présentait une obser-



vation, était de réfléchir sur le fond même de la critique, tout comme s'il se l'était faite lui-même. Bien entendu, il n'admettait pas toujours votre observation; mais toujours il en tenait compte.

Dans les premiers temps, j'avais pris un jour mon courage à deux mains, pour lui exprimer un doute des plus légers au sujet d'un mot qui m'arrêtait dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Je fus surpris de l'attention profonde qu'il m'accorda. Il discuta avec moi et ne tarda pas d'ailleurs à me convaincre. Mais, à partir de ce moment, il trouva que je *lisais bien* et voyait volontiers ses épreuves entre mes mains. Hélas! J'ai connu bien des écrivains, grands et petits. Je ne me suis jamais risqué, je l'avoue, à les lire avec cette liberté de critique. Dès qu'il s'agit de tout autre que d'Ernest Renan, on est toujours sûr de mal lire.

Que pouvaient être maintenant les paragraphes *gauchement attaqués*?

Ce sont tout simplement certains paragraphes qui commencent par : *Ce qui est certain* — ou tout autre mot — *C'est que...* Il tenait beaucoup à ce que ses paragraphes fussent *bien amorcés*. Je lui en avais signalé quelques-uns de temps en temps, qui n'étaient pas tout à fait dans sa manière, et il était vraiment très content toutes les fois qu'on prouvait avoir compris ses habitudes de style, afin de le critiquer ainsi en quelque sorte par lui-même.



Il y avait chez lui certaines particularités de style qu'on ne soupçonne guère. J'en fus moi-même absolument frappé au premier abord. Quand on lit ces pages magistrales et faciles, on est naturellement porté à se dire qu'elles ont coulé de source, d'un flot continu. Jamais pourtant je n'a vu personne corriger ses épreuves avec plus de minutie; il faisait attention à la moindre virgule, il se plaisait à suivre des règles grammaticales d'une difficulté inouïe. Il se montrait là, comme en toute chose, d'une conscience méticuleuse, avec les apparences du plus parfait abandon; car, travaillant de façon ininterrompue, il ne se hâtait jamais, il ne lâchait sa page que quand il l'avait nettoyée de ce qu'il appelait des *scories*, mot qu'il affectionnait, car il parlait volontiers *gerc et latin* et français.

M. Renan tenait beaucoup à certaines règles de grammaire qui lui paraissaient de nécessité logique. Ainsi, il ne voulait pas d'une phrase comme celle-ci : « *On* croit aujourd'hui que dans ces temps-là, *on* faisait telle ou telle chose ». Le *on* qui croit aujourd'hui et le *on* qui faisait telle chose naguère, se rapportent à des sujets différents. Donc, la phrase est mauvaise. Il faut la changer, sinon il y aurait confusion dans l'esprit du lecteur, et toute confusion doit être évitée. Il n'est pas un écrivain qui ne sente à quel point de pareilles règles sont d'application difficile, quel-



qu'insignifiantes qu'elles nous paraissent, quand nous les énonçons.

M. Renan n'était pas moins strict sur les pronoms possessifs. Le pronom possessif devait toujours se rapporter au sujet. Et cela même ne suffisait pas. Il m'a appris, un jour, à ma grande surprise, que le pronom possessif *n'était pas bon*, lorsqu'il se rapportait à un nom d'objet qui n'était pas sujet de la proposition, mais simplement régime. Ainsi, pour lui, c'était une gaucherie que d'écrire : « La position d'un *problème* n'implique pas *sa solution* ». Je ne dis pas que Renan n'ait pas, plus d'une fois, contrevenu à ces règles ! Je n'ai pas tous ses livres dans ma mémoire. Je dis seulement — et c'est déjà quelque chose — qu'il les formulait nettement, qu'il était très attentif à les observer, celles-là et quelques autres ; celle-ci, par exemple, qui est diabolique. Nous ne sortons toujours pas des pronoms. Le pronom possessif, strictement, n'a le droit de se rapporter qu'au sujet, surtout lorsque ce sujet est un nom de personne, mais aussi lorsqu'il ne l'est pas. Ainsi, vous ne devez pas écrire : « Quand *on* vit partir le prince, *son* pas s'accéléra... » C'est, en réalité, le pas de *on* qui dans cette construction, s'accélère. En effet, remplacez ce *on* par le substantif qu'il représente étymologiquement : « Quand *l'homme* vit partir le prince, son pas s'accéléra » ; ce pas peut aussi bien être



celui de l'homme et l'amphibologie se produit aussitôt. Ces règles lui venaient, en partie, de M. de Sacy. Il me les avait expliquées, et, dès que je lui en reparlais, à propos de ses propres épreuves, il était très content, il souriait avec sa sérieuse bonhomie.

Était-il aussi scrupuleux sur le chapitre éternel des *répétitions*?

Il faut bien s'entendre sur le sens qu'il attachait à ce dernier mot. Pascal dit quelque part qu'il y a des endroits « où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume », et que, par conséquent, il ne faut pas se priver de répéter Paris, du moment que la répétition est nécessaire. Il y avait, chez Ernest Renan, une vue plus profonde encore du style. Ce n'était pas, d'après lui, la répétition dans le mot qu'il fallait éviter, c'était la répétition dans l'idée. Ainsi, mettre *cependant* au lieu de *pourtant*, quand *pourtant* se trouve déjà employé plus haut, remplacer *fonder* par *établir*, *monument* par *édifice*, *délicieux* par *exquis*, chercher, en d'autres termes, comme nous sommes tous tentés de le faire, dans le *Dictionnaire des synonymes*, c'était, d'après lui, toujours se répéter. Il disait que le lecteur finissait par s'apercevoir de ces petites supercheries, et c'est en voulant quelquefois supprimer une répétition, qu'on la rend précisément choquante.



Il avait même un certain dédain pour cette chasse aux répétitions. Un jour, il me dictait une lettre. Je lui dis, en plaisantant, qu'il venait de me dicter deux fois le même mot dans une page. Là-dessus, il reprit sa phrase et appuya comme a dessein sur le mot répété. Je compris qu'il ne fallait pas insister. Je l'avais mis presque en colère.

En réalité, les répétitions n'existent pas quand le mot employé est le mot juste. Et il peut l'être deux fois. Qu'on relise, à ce point de vue, plusieurs pages de Renan. Il suffira de jeter les yeux sur le supplément que le *Figaro* lui avait consacré au mois d'octobre 1892. On verra des répétitions dans la plupart de ces extraits. Il y en a jusque dans la *Prière sur l'Acropole*. Il y en a dans la célèbre dédicace à Henriette, une dédicace cependant qui ne compte pas plus de 24 lignes : « Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer ».

Ces répétitions désapprouvées par les puristes, nous livrent peut-être le secret de ce style extrêmement aisé et qui jamais n'arrête; car, à force d'éviter les répétitions, on tend sa prose à la rompre, ce qui ne veut pas dire qu'il faut se faire un jeu de les rechercher comme faisait Péguy.

On se demande sans doute ce que M. Renan entendait par répétitions.

Ce sont des répétitions d'ordre vraiment parti-



culier. Il faut savoir à quel point toute prétention, si je peux dire, toute pose, toute attitude déclamatoire était antipathique à cet esprit honnête. Ainsi, il avait horreur même des deux points, au lieu du point et virgule. Les deux points, quand ils ne précèdent pas une citation, ont toujours l'air d'annoncer au lecteur quelque chose d'extraordinaire qui va venir. Il nous recommandait bien de ne nous servir des deux points que quand il s'agissait d'introduire le discours de quelqu'un. Le point d'exclamation n'avait pour lui droit de cité que dans les propositions grammaticalement exclamatives, telles que : « Puissé-je ! » ou : « Quel miracle ! » On ne devait, disait-il, ni chercher l'effet ni l'amoindrir, quand la seule logique l'imposait, quand il fallait faire ressortir une pensée. Si, par hasard, dans un livre ou dans un chapitre, il avait employé une expression exceptionnelle ou d'un certain relief, une expression qui devait être particulièrement significative, ce que nous appelons, nous, une *trouvaille*, il n'entendait pas que cette *trouvaille* première reparût deux fois. Et Dieu sait que quand nous tenons un mot heureux, nous ne nous lassons pas de nous en servir, comme le prouve notre folie du *leit-motiv*. Dans la *Faute de l'abbé Mouret*, d'Emile Zola, ce qui frappait Renan, c'était, qui s'en doute ? le genre de répétitions que je viens de signaler. « Il y a là de jolies choses, déclarait-il en secouant la tête,



d'un air très convaincu, mais elles reviennent trop souvent. »

Les répétitions qu'il craignait le plus, c'étaient surtout celles où le même mot, pourvu qu'il fût important, reparaissait deux fois avec une signification différente, puisqu'alors la confusion pouvait s'introduire dans les esprits.

Voici de cette préoccupation de Renan un exemple caractéristique. Au tome I de l'*Histoire du Peuple d'Israël*, il est expliqué dans la préface que les « *porphètes israélites* sont des publicistes fougueux ». Cela se trouve à la page III, avec un sens nettement déterminé. Or, à la page XXIX, M. Renan dit qu'il a « dans la bonté divine une confiance absolue » et qu'il augure bien de l'avenir. Il ajoute : « Je réclame pour le présent volume... un peu de l'indulgence qu'on a coutume d'accorder aux *prophètes* et dont les *prophètes* ont besoin ».

Il est évident que, dans ce second passage, le mot *prophète* n'a pas le sens de *prophète* d'Israël. Il signifie ici celui qui lit dans l'avenir, comme cela s'emploie d'ordinaire aujourd'hui. Renan eut un sourire de satisfaction, lorsque je lui fis remarquer le mot *prophète* aux deux endroits, avec ces acceptions toutes différentes. Je croyais qu'il n'y aurait aucun moyen de changer ; je triomphais déjà méchamment de l'avoir mis dans l'embarras. Je fus bien déçu. Je le vois encore, la

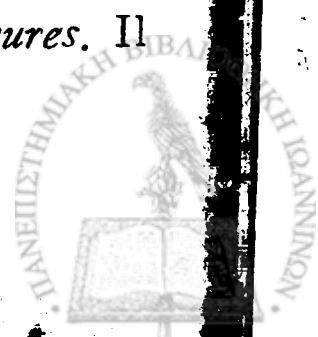


plume levée, réfléchissant avec cette lenteur qui jamais ne se décourageait. Cette lenteur dans le travail, c'était sa force. Il n'accélérait jamais. A Ischia, il écrivit l'*Eau de Jouvence*, en inclinant, plus d'une fois, la tête sur sa poitrine, pour un petit somme. On le plaisantait autour de lui; on se demandait où il avait pris le temps d'écrire tout un drame. De même, à Rosmapamon — car c'était là — il ne se priva pas du temps nécessaire à la réflexion. Il rêva quelques bonnes minutes, non sans sourire. Puis, doucement, il mit à la place de « prophète » de la page XXIX, le mot « voyant », qui se lit aujourd'hui dans l'édition. C'était juste le mot qu'il fallait.

Quand, donc, il y avait une répétition à enlever, il ne cherchait pas de synonymes, il revenait voir au fond des choses. En un sens, le *style* pour lui n'existait pas. L'essentiel était l'idée.

Je possédais sur le bout des doigts toutes ses habitudes d'écrire. On devine, à cause de cela même, quel fut notre tremblement à tous, dès qu'il s'agit d'introduire la moindre modification dans un texte presque entièrement établi. On sent bien pourtant que sur les placards restaient quelques *répétitions* que lui-même n'eût pas tolérées, quelques *bavures*, comme il aimait à les appeler.

J'ai rapporté, dans *Sœur Anselmine*, avec quelle glorieuse confiance et dans quels termes il m'avait donné mission de supprimer les dites *bavures*. Il



fallait, dans les cas épineux, remplacer l'expression suspecte par quelque expression qui fût dans l'esprit de Renan. Personne ne s'est aperçu et ne s'apercevra de ces retouches légères, tant celles qui me sont dues à moi-même étaient dans sa manière à lui. La dernière décision revenait, d'ailleurs, à Mme Renan, dépositaire de la pensée de son mari. Pour moi, je me le suis toujours représenté à sa table corrigeant ses épreuves, quand j'avais à corriger les siennes. J'évoquais sa parole, sa façon de prononcer, je l'écoutais et, dans les quelques retouches que je crus devoir introduire, d'après sa propre volonté de mourant, le timbre de sa voix m'a guidé toujours (1).

Pour nous résumer — et cela ressort de l'ensemble de ce volume — d'une part, Renan ne possédait pas ce qui s'appelle un tempérament de savant. Il avait trop d'intelligence pour ne pas épouser, au besoin, la manière scientifique, et nous avons marqué d'un trait net dans notre Introduction, les travaux auxquels il réservait cette manière. Ce sont de petits travaux. Dans les grands

(1) J'ignore où se trouvent actuellement les épreuves corrigées de ces deux volumes : dans les archives de la maison Calmann-Lévy ou à la Nationale. Il serait aisé de repérer, d'après les écritures, la part de chacun de nous et de voir dans quelle mesure minime les corrections rétablissaient le texte de Renan.



ouvrages, comme les *Origines du Christianisme* et l'*Histoire du Peuple d'Israël*, il se montre surtout poète, surtout écrivain. Ce fut même un écrivain immense. Et c'est ce que ce livre tend à mettre en relief. Là est notre second point de vue. Nous ne rehaussons pas les qualités de l'écrivain, pour rabaisser les qualités du savant. Nous disons qu'il fut savant moindre qu'écrivain, parce que cela est pour nous la vérité. Ses dons scientifiques n'aboutirent jamais à des ouvrages aussi heureux que ceux de ses dons littéraires. C'est un homme de lettres de génie.

Tel est le point sur lequel je voudrais insister. Il nous manque une étude, purement grammaticale, je dirais même pédante, sur la prose de Renan. La mince étude qui précède est la seule qui a été tentée dans ce sens. Il s'agirait de décomposer cette prose, n'analyser la structure des propositions, de distinguer les subordonnées des principales, les relatives des absolues, de marquer le jeu des pronoms personnels, des *qui* et des *que*. Les résultats seraient stupéfiants. Ils dépasseraient l'écrivain lui-même pour s'étendre sur l'ensemble de la prose française. On comprendrait alors ce que c'est que la prose, non seulement dans ce pays, mais la part invraisemblablement grande qu'elle représente pour l'humanité dans notre culture générale.

Je ne puis développer ici, je puis indiquer seu-



lement. Il y a deux ans environ, j'ai fait une constatation qui m'a plongé dans une surprise peu commune. La prose est l'apanage de notre vieille Europe. L'Asie et l'Afrique ne la connaissent pas. Chose plus extraordinaire encore : là où la prose existe, existe aussi la municipalité ! Les Orientaux, en majeure partie, les Asiatiques et les Africains se sont arrêtés à la poésie. La poésie nous paraît à nous autres qui la pratiquons avec la prose, l'expression la plus élevée, la plus sublime de la pensée. Il n'en est rien. En un sens, elle est un envol. Elle n'est pas le ferme terrain de la prose. *Pede firmo signat humum.*

C'est de ce biais qu'il faut juger Renan, si on se pique de bien juger. Je me permets de rejeter dans l'*Appendice* un mien papier qui parut dans la *Muse Française*. Il serait à regretter que la question ne fût pas reprise par des orientalistes plus spécialisés que moi. Renan est un des créateurs de la prose dans ce pays-ci, peut-être même supérieur à tous nos autres prosateurs. Il faut noter, pour le bien comprendre, qu'il était incapable de faire un seul vers, à moins que ce ne fût par application — comme dans sa traduction de *Tobie*, ou, sans le faire exprès, comme dans la fin célèbre dans la *Prière sur l'Acropole*. Il m'avouait un jour lui-même à quel point il lui était pénible de versifier. Il se rattrapait avec la prose.

Et si vraiment la prose, comme nous le préten-



dons, est le ciment de la cité, si elle est le fondement de la logique dans une nation, on voit que Renan est un des maîtres de la littérature française, un des pères littéraires de la France, destinée d'autant plus singulière qu'il manqua lui-même de logique, si souvent.



DISCOURS PRONONCÉ AU NOM DE LA FAMILLE
à l'inauguration du monument
de Tréguier, le dimanche 13 septembre 1903 (1).

« Messieurs,
« Monsieur le Ministre,

« L'homme bon à la mémoire duquel vous rendez un hommage dont je viens vous remercier au

(1) Ce discours parut, avec tous les autres — ceux de MM. Paul Guieysse, député de Lorient ; Guillerm, maire de la ville ; Chaumié, ministre de l'Instruction publique ; M. Berthelot et Anatole France — dans les journaux de l'époque, *Le Temps* du 14, *Le Lannionnais* du 20, p. 3 ; celui-ci reproduit aussi une courte allocution que j'adressai au Ministre de l'Instruction Publique, M. Chaumié, alors hôte de Rosmapamon, au déjeuner que nous lui offrîmes, *sub dio*. Les discours de l'inauguration peuvent se lire aujourd'hui dans les *Cahiers de la Quinzaine*, de Charles Péguy, novembre 1903, p. 59 et suiv., ainsi que dans les *Fêtes de Renan à Tréguier*, Paris, le 25 novembre 1903, chez Joanin.

nom de la famille, aurait été ému dans les profondeurs de son cœur fidèle, de voir sa Bretagne aimée, accourir à ces fêtes, auxquelles la France Républicaine, auxquelles le Gouvernement de la France donnent aujourd'hui un éclat glorieux. Tréguier, dont l'ardeur a si bien défendu cette haute mémoire, les « Bleus » qui la font triompher avec poésie et courage, tant de communes bretonnes et, pour ne point les oublier, Louannec, où repose la petite Noémi des *Souvenirs d'Enfance*; Perros-Guirec où Renan, un mois avant de mourir, se promenait encore, trouvent une récompense supérieure dans l'amour même qu'a su leur inspirer une grande cause et une grande idée.

Sans doute, il est difficile de faire parler les morts. Quelques-uns ne s'en sont point privés toutefois; ils y avaient peut-être intérêt. Ces personnes avisées ont peu connu Ernest Renan, l'homme sérieux par excellence, pour avoir pu supposer, escompter même de sa part, dans cette circonstance touchante et significative, le sourire indifférent, ironique, presque hostile du scepticisme. Ceux qui ont vécu près de sa pensée peuvent dire que Renan ne souriait pas de cette façon. Son sourire philosophique est le témoin de l'honnêteté délicate de son génie; soucieux de justice envers toutes les opinions humaines, leurs contradictions, qu'il essayait de comprendre, le portaient à l'indulgence. Cette indulgence intellectuelle et toute



scientifique le soutint souvent; il se vit, sans surprise, sous l'Empire, destitué de sa chaire au Collège de France. Mais, précisément parce qu'il connaissait les outrages à la liberté, il se serait réjoui de l'éclatante cérémonie trécorroise. Il y aurait salué, à cause du caractère nouveau de ces fêtes, à cause de ce concours du peuple et des plus hautes autorités, c'est-à-dire de la République elle-même, un progrès immense accompli — n'est-ce point au progrès qu'il voua sa science et sa conscience? — et, détaché comme il l'était essentiellement de sa propre personne, il aurait senti l'hommage rendu, en ce jour, à l'esprit émancipateur, au sens intime de son œuvre.

Renan, poète et citoyen, ne dédaignait, sans rien demander jamais, aucune des récompenses de la Cité. La Cité s'honore en les décernant aux meilleurs de ses enfants et par là s'affirme; il savait que parfois ces récompenses sont la consécration d'une idée; il savait aussi que les consécractions de ce genre, ne s'obtiennent jamais sans une action inlassable de l'âme; il savait que la victoire ne va guère aux indifférents. Lui sceptique? Lui, dédaigneux de la lutte? Comment le croire, lorsque sa vie fut une lutte morale perpétuelle? Ne nous y trompons point : la forme aimable que prit chez lui la vérité n'excluait pas la capacité du sacrifice; elle recouvrait une volonté de granit. Non, Renan ne souriait pas d'un devoir; il lui



souriait, et si l'on avait pu lui prédire ces fêtes, il aurait considéré comme un devoir joyeux d'y associer tout son cœur. Le devoir, simplement accepté, rempli simplement, sans nul souci des préjugés et des insultes, tel fut le mobile de sa vie, le fond de sa vertu, intrensigeante. Le sentiment méditatif et gai du devoir nous donne peut-être aussi le secret de son style, ce style dont il s'étonnait qu'on vantât le charme, alors que lui il écrivait parce qu'il tâchait avant tout d'avoir quelque chose à dire.

Magnum opus facio, et non possum descendere, se plaisait-il à nous répéter. Cher père ! Il ne descendra pas de son piédestal. Rendons honneur au statuaire. Renan eût aimé à se voir sous la protection de la déesse dont il comprit si bien le culte, de cette déesse étrange qui devait nous conduire à l'examen critique de tous les dieux. Cela n'empêche point Pallas Athéna de porter au front une Chimère. La pensée dégagée des superstitions qui l'énervent, n'en atteint le rêve que plus sûrement. Qui mieux que Renan nous l'a prouvé ? La réalité, l'humaine et cosmique réalité donne à l'idéal son essor véritable. La poésie de Renan a dû ses caresses les plus douces à cette réalité divine par elle-même.

Messieurs, j'éprouve à vous remercier, à me trouver au milieu de vous, une émotion particulière, après tant de deuils et d'épreuves qui nous



ont frappés depuis la mort de notre père. C'est d'un cœur attendri, comme un fils pieux et aussi, me sera-t-il permis d'ajouter, comme un tout petit arrière-neveu de la Glaucopide, que je viens aujourd'hui, sur la terre bretonne, dans l'évocation de l'Idée hellène, glorifier avec vous le génie qui sut fondre et unir le Rêve et la Raison.

*
**

COMMENTAIRE

UN COUP DE PISTOLET

Les *deuils* et les *épreuves* dont il est question à la fin, sont une allusion à la mort de Mme Ernest Renan, survenue le 22 mai 1894 et à celle d'Ary Renan, du 14 août 1900.

Au sujet de la *Prière sur l'Acropole*, j'ai quelque peu changé d'avis, comme on le verra plus loin ! Je ne suis pas non plus aussi sûr qu'il ne fût pas conscient du charme de son style. Serait-il artiste sans cela ? J'ai tenu à reproduire ce discours intégralement. Je n'ai jamais prétendu rien cacher de mes anciennes opinions politiques et religieuses.

Voici maintenant un petit souvenir, à côté, de ces fêtes pendant lesquelles il plut, comme il sait



pleuvoir en Bretagne. Nous parlions, avec, au-dessus de nos têtes, un parapluie. La pluie cessa et je conduisis M. Combes à la maison de Renan; j'étais tout contre lui devant la porte, lorsque, à une distance de moins de deux mètres, un coup de pistolet fut tiré par une charmante main féminine; mais... la balle ne nous atteignit ni l'un ni l'autre.

Le *Lannionais* du 20 septembre 1923, p. 1, col. 5, explique que la comtesse de Kerpoisson — c'était elle! — avait voulu siffler et que les personnes qui se trouvaient là ont voulu saisir le sifflet; elle se défendit en sortant le revolver de sa poche. Ma version est autre. J'ai bien vu l'arme braquée sur M. Combes et sur moi-même. Je préfère cette version comme plus glorieuse. On n'a pas la chance tous les jours d'être visé par une femme charmante.

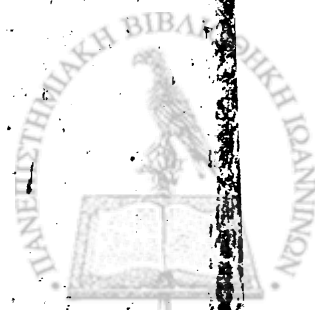


III

ERNEST RENAN ÉCRIVAIN ET SAVANT

Sans compter la gloire, un grand charme demeure dans la vie de ceux qui ont approché Renan dans l'intimité. Ceux-là seuls l'ont connu à fond. Il n'est point d'homme plus célèbre et qui échappe davantage, qui se dérobe plus subtilement, plus insidieusement, dirais-je, à la compréhension de ceux qui ont le plus son nom à la bouche.

Pour moi, c'est un plaisir pieux de m'entretenir dans sa mémoire, de parler de lui, de le découvrir ! Au cours d'un roman pour lequel la presse a été des plus indulgentes, et qui est surtout le récit d'une aventure sentimentale, dans *Sœur Anselmine*, je me suis, un moment, détourné du récit même pour m'arrêter à la mort de Renan, cette mort franchement, stoïquement incroyante, avec de belles visions de l'Acropole dans le fond tableau.



Cet homme qui, aux yeux de ses contemporains, passait pour être d'un caractère indécis, cet esprit qui tenait à faire leur part à toutes les opinions, à toutes les pensées, à toutes les vérités, cet homme s'est montré, à sa dernière heure, ce que, réellement, il avait toujours été, d'une fermeté morale aussi sereine que celle de Socrate, aussi souriante.

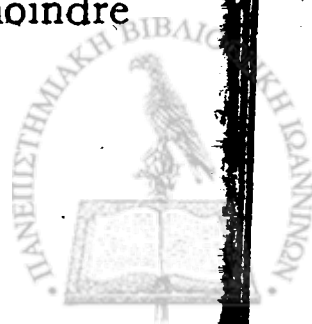
Son sourire, moins visible qu'on ne croit et qu'il savait dérober, qui se dérobait souvent à lui-même, nous a joué bien des tours. Je voudrais aujourd'hui, dans l'*Eclair*, qui a eu la gracieuseté de me demander cet article anniversaire (Renan est mort le 2 octobre 1892), je voudrais présenter Renan sous un jour qui me paraît nouveau.

• Il est un point — et même le plus important de son activité intellectuelle — sur lequel M. Renan s'est plu à nous induire en erreur. Il a toujours, ostensiblement, immolé la littérature à la science.

Sur sa sincérité, pas le moindre doute.

Comme on dit vulgairement, il ne pouvait pas sentir ce qu'on appelle le *talent*. Il avait, dès qu'il entendait ce mot, une moue de mépris souveraine. Quand il en parlait — pour le flétrir — l'accent de la conviction sortait du fond de ses entrailles.

Publiquement, dans son fameux *Avenir de la Science* — cette œuvre de jeunesse reprise au bout de quarante ans — il écarte vivement l'homme de lettres et donne le pas, sans broncher, au moindre petit philologue qui s'acharne après la moindre



particularité grammaticale. Qui sait? Au début de nos relations, je dus peut-être son estime à une humble et modeste édition des *Adelphes* de *Térence*, chez Hachette. Cela le rassurait que l'on se tint, de la sorte, calme et quiet, dans un coin de latinité scolaire.

Bref, ce même *Avenir de la Science*, dès 1848, nous atteste que le symbole de Renan n'est plus le symbole de la foi, mais le *symbole scientifique* (p. 147).

*
**

Au surplus, voici des faits qui ne mentent pas.

En 1881-1882 environ, une fois ses *Origines du Christianisme* achevées, il se met bravement — au lieu d'écrire dans les journaux ou de publier des livres amusants — à confectionner l'*Index général* de ces *Origines*, à noter minutieusement sur des fiches, préparées par la main pieuse de sa propre fille, les tomes, les pages, le chiffre des notes où pouvait se rencontrer tel renseignement utile au chercheur.

C'était bien là faire métier de philologue, ou je ne m'y connais pas. Et veuillez remarquer que, l'année où paraissait l'*Index*, paraissaient aussi les magnifiques *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Il maintenait donc les droits de la philologie en plein épanouissement littéraire.



De même, en pleine gloire, nous l'avons vu consacrer une année entière de son précieux temps à la correction rebutante, à la fastidieuse mise au point d'un mémoire sur les *Rabbins français du moyen-âge*, dû à une plume étrangère, celle de M. Neubauer, bibliothécaire à l'Université d'Oxford, parce que ce mémoire devait figurer dans une des publications de l'Institut, dont Renan était membre : l'*Histoire littéraire de la France*. Neubauer était un hébraïsant de mérite. Mais je sais le mal que Renan a eu pour remettre en français une rédaction qui contrevenait à toutes les règles de la grammaire et de la logique, toute confuse, toute désordonnée. Je connais ce genre de mémoires, grâce à quelques-uns de mes élèves étrangers et j'ai fortement admiré la patience de Renan. Son attachement scrupuleux aux travaux de la *Société asiatique* qu'il présidait, aux commissions dont il était membre, est demeuré proverbial.

Enfin, qui a oublié cette merveille d'ironie qu'est son Discours de réception à l'*Académie française*, cette Académie où l'on arrive à l'âge de l'Ecclésiaste, c'est-à-dire à l'âge où l'on s'aperçoit que tout est vanité?

*
**

Il faut entendre, sous ces mots, ce que M. Renan lui-même entendait : il n'y a qu'une académie



sérieuse, c'est l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres! (C'est un cas sur lequel je ne saurais me prononcer, n'étant d'aucune des deux.)

Nous verrons tout à l'heure ce qui en est de cette préférence de Renan. D'où lui venait-elle, cependant?

En tout premier lieu, ce culte de la philologie lui venait de ses maîtres de Saint-Sulpice, sérieux, graves, réfléchis, tels qu'il les a dépeints, peu portés aux badinages littéraires et qui distribuaient un enseignement spécial, tout de technicité, si l'on peut dire. Il y apprit fort bien l'hébreu. Du côté de nos auteurs classiques, il y eut toujours chez lui des trous sensibles.

L'exégèse et la philologie allemandes achevèrent de le conquérir. On sait combien profonde sur son esprit fut cette empreinte.

Renan, qui souriait beaucoup, mais qui, on peut le prétendre dans un certain sens, n'a jamais ri, que je n'ai jamais vu rire, avait dans sa nature un côté foncièrement honnête. Son jugement, si superficiel, sur Alfred de Musset, nous donne le fond de sa pensée : il estimait, en réalité, que les belles-lettres, c'étaient des amusettes plus ou moins réussies. *Saltavit et placuit*. La philologie lui offrait ainsi une base plus solide, une base, faisons-y attention, indispensable à sa vie telle qu'il l'avait construite; il s'attaquait, par l'exégèse, par l'explication rigoureuse des textes, à nos plus pas-



sionnants problèmes religieux. Il fallait donc que, tout soupçon de fantaisie écarté, il fût et restât avant tout un savant. Eh bien non ! Renan fut, avant tout, un écrivain, un artiste, un poète.

Un poète, un artiste, un écrivain extrêmement érudit et extrêmement intelligent, voilà tout l'homme. Ce n'est point un découvreur, à moins que vous ne me parliez de découvertes intellectuelles et morales où, alors, il est habile. Mais ce n'est point, justement, là qu'excelle le savant. Vous découvrez une inscription grecque ou sémitique, en fouillant la terre à des endroits précis que votre science et votre divination, votre instinct de fouilleur vous ont signalés comme féconds. Vous découvrez une planète, dont vos calculs vous ont démontré l'existence. Là, vous êtes un savant. Vous nous apportez un fait nouveau, peu importe, au surplus, que ce fait, vous l'éclairiez ou non à votre lumière personnelle, à l'angle particulier sous lequel vous percevez les choses.

Chez Renan, rien de semblable. Rien de ce qui caractérise le savant proprement dit (1).

Assurément, de sa mission en Phénicie il nous rapporte une intéressante cueillette épigraphique. Il possédait aussi un tour de main particulier, heureux et adroit, pour déchiffrer, pour commenter

(1) Cette question a été serrée de plus près dans les explications précises de la Préface, p. 10.



d'une façon originale des écritures compliquées de divers monuments phéniciens. Il écrivait des mémoires exquis sur quelques particularités de la grammaire, de l'archéologie ou de la paléographie sémitiques. Il excellait à commenter des inscriptions phéniciennes. Il faisait là sans conteste métier de savant. Mais quelle place minime ces travaux ne tiennent-ils pas dans son œuvre !

*
* *

Prenez, au contraire, le plus retentissant de ses ouvrages : *La Vie de Jésus*. Aucun fait n'y est découvert. La documentation, tout ce qu'il y a de plus classique, de plus aisé. Seule, *l'interprétation* est nouvelle. Renan se plante devant l'histoire, il s'en pénètre, il s'en féconde — et nous la recrée.

Exactement ce que nous marquions tout à l'heure : cette manière mène à des productions très artistes, très intelligentes et, nécessairement, très personnelles. L'impersonnalité caractérise, au contraire, la découverte, proprement scientifique, d'une inscription ou d'une planète encore inconnues.

Mais je me suis trop avancé pour ne pas aller jusqu'au bout.

Voici, sur la façon de travailler du maître, un détail essentiel,



Dans les années de ma jeunesse, j'avais été amené à élucider une question de pure chronologie dans certains textes, encore inexplorés, du moyen-âge byzantin, dont pas un n'était daté. Naturellement, j'avais puisé mes citations directement dans ces textes. Ce travail — fort obscur en lui-même — ne pouvait donc être que de première main.

Renan, avec beaucoup de bonté, beaucoup d'intérêt, s'informa de mon travail, que j'avais transporté à Rosmapamon. Il me demanda même, avec une sévérité toute de bienveillance, si j'avais *vérifié mes citations*. Je demeurai interdit. Je crus qu'il me faudrait recommencer mon dépouillement de A à Z. Je lui expliquai toutefois de quoi il retournait. Il n'insista plus. Je compris bien alors, sa méthode, qui est celle de beaucoup de grands érudits : on se renseigne dans les ouvrages principaux en la matière, dans les manuels, dans les grands répertoires, on y ramasse les principaux renvois, et puis, par scrupule, on vérifie des sources qu'on n'a pas soi-même découvertes, ou, tout au moins, consultées de première main.

*
**

Ce vaste cerveau, d'ailleurs, qui avait tant emmagasiné dans les années d'études, ne s'excitait plus sur les publications récentes de sa propre spé-



cialité. L'exégète demeurait l'homme d'un nombre restreint de livres exégétiques. J'eus, quinze ans après sa mort, une forte surprise dans cet ordre d'idées.

L'œil profond, la face énorme absorbée dans la recherche, comme plongée au fond des caractères carrés de l'alphabet hébraïque, je voyais toujours M. Renan manier le vénérable dictionnaire de Gesenius, qui est, en effet, remarquable, mais qui est de 1835.

Je me persuadais, à cette époque héroïque, qu'il n'en existait pas d'autre, et quand je me mis à faire de l'hébreu, je me croyais déjà quitte avec l'acquisition du Gesenius, lorsque je m'aperçus qu'il y avait eu beaucoup d'autres dictionnaires depuis, pas plus savants, mais plus frais de date et, par suite, mieux informés.

M. Renan ne s'en souciait pas beaucoup. Il avait peut-être raison. Il avait tiré si bon parti de son vieux Gesenius ! Devant un géant de cette trempe, c'est presque un manque de respect que de gazer. Renan est difficile à juger, parce qu'il est resté à cheval sur l'orientalisme et la littérature française, et que ses critiques, d'ordinaire, ne peuvent l'envisager qu'à un des deux points de vue, le point de vue scientifique ou le point de vue littéraire. Plaçons-nous hardiment aux deux.

Enregistrons-le donc sans ambages ; cette insuffisance d'information portait M. Renan à déclarer



que, dans le domaine biblique, il ne restait plus matière au moindre mémoire, tant ce domaine avait été dans tous les sens exploré — alors que les faits nous le montrent encore incessamment explo-
rable en nouveautés.

*
**

Je puis aller jusqu'à dire que la nouveauté, parfois, l'agaçait. L'*Ecole pratique des hautes Etudes d'histoire et de philologie* n'est pas, à coup sûr, un établissement parfait. Cette Ecole a néanmoins puissamment contribué, par sa méthode, à la formation de savants originaux — petits ou grands. Je ne jurerais pas que M. Renan les portât dans son cœur. Si je puis m'exprimer ainsi, ils le faisaient trop à la science, trop à l'*acribie*, et cela lui déplaisait.

— « La philologie, me disait-il parfois, se détruit d'elle-même. A force de minutie, de micrographie, elle finira par tomber en poussière. » ...Il n'avait pas tout à fait tort!

Mais alors, m'objectera-t-on, que signifiaient ces *Credo* de philologie, ces affirmations de foi scientifique?

Oh! rien de plus simple.

La conscience qu'il avait, dans le fond, d'être un littérateur, le poussait à se tromper soi-même. Zèle de néophyte. J'ai connu quelques savants,



pas bien gros, doucement idiots, découvreurs malgré tout, qui ne passaient pas leur temps à conculquer les lettres, auxquelles d'ailleurs ils entendaient peu. Il leur suffisait de savoir qu'ils faisaient de la science, naturellement.

Et le mépris du talent ?

Je n'ai point dit que M. Renan méprisât le sien. Ou plutôt, ce n'est pas du talent qu'il avait, c'est du génie. Des gens à courte vue — qui ne sont ni savants ni poètes — peuvent avoir cru, sur ce mot, qu'il méprisait la littérature. Il affectait de le faire par principe. Ce qu'il haïssait, c'était le petit talent, le talent qui n'est que ça. Et rien ne démontre plus péremptoirement qu'il se sentait écrivain. Il en fut un merveilleux, il demeure une des plus grandes gloires *littéraires* de la France.

COMMENTAIRE

LES LIVRES DE M. RENAN ET SA FAÇON DE S'EN SERVIR

Une observation est nécessaire à cette place.

On a souvent accusé Ernest Renan de légèreté,



d'informations insuffisantes, de documentations hâtives. Je crois que ces reproches sont beaucoup venus du côté allemand. Pour moi, les Allemands ont toujours été jaloux du talent tout français qu'avait Renan de présenter les choses. Ayant eu jadis l'occasion de causer avec Théodore Mommsen, j'eus, au contraire, l'impression bien nette qu'il appréciait ce talent à sa juste valeur — sans doute parce qu'il se piquait lui-même d'en avoir — et qu'il en avait. Donc, les Allemands — quelques Allemands du moins — qui affectaient de dédaigner dans Renan le savant, se rendaient compte de la force littéraire de cette plume. Je dois dire que T. Mommsen, qui s'entendait aux pages bien écrites, admirait Renan avec sincérité.

Il nous reste à prouver ici que Renan vivait beaucoup sur ses vieux livres, parce que les éditions nouvelles, à mon avis, lui paraissaient peu ajouter aux anciennes. Ce n'étaient évidemment à ses yeux que poussières de détail.

Le précieux Catalogue de la *Bibliothèque de M. Ernest Renan*, dressé par M. G. Bénédite, un volume in-8, chez Calmann-Levy, 1895, nous renseigne abondamment sur les véritables instruments de travail de M. Renan. On peut le consulter à la page 93, VII, *Langues hébraïque et chaldaïque, grammaires et dictionnaires*. En dehors du Strack, *Grammaire hébraïque*, de 1886 (p. 98, N. 1026), je ne vois rien, parmi ses livres, qui soit nouveau.



Une constatation bibliographique autrement importante que celle qui précède, me rend plus perplexe.

Dans le *Catalogue* de G. Bénédict, deuxième partie, *Origines du Christianisme, Chapitre premier, Sources du Christianisme, Littérature apocryphe de l'Ancien et du Nouveau Testaments, Messianisme, Apocalyptisme et livres sibylliques, Sectes gnostiques*, je vois bien les publications classiques de C. Tischendorf, les *Evangelia apocrypha*, les *Apocalypses apocryphae*, les *Acta apostolorum apocrypha* (n^{os} 1285-1287), ouvrages que doit posséder tout travailleur s'occupant soit de l'histoire du Christianisme, soit, simplement, de l'Histoire de l'Hellénisme.

Mais, à la division suivante : *Nouveau Testament. Editions du N. T. et de livres séparés du N. T., Travaux et Commentaires sur le Nouveau Testament* (p. 125 et suiv.), on constate l'absence de l'édition du Nouveau Testament de ce même Tischendorf, de celle qui est communément désignée sous le nom de *Octava critica major* (1884-1890). Mais ce qui étonne davantage, c'est que, dans ce chapitre important, essentiel, on ne découvre pas un seul texte complet de l'Evangile en grec, et l'on sait que le grec fut la langue dans laquelle nous furent conservés les quatre Evangiles, les *Actes des Apôtres*, et toutes les *Epîtres*. C'est même, sauf, probablement, les Evangiles

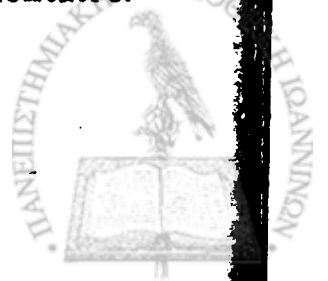


selon Saint-Mathieu et Saint-Marc (1), la langue primitive de ces écrits.

La question se pose alors de savoir où M. Renan vérifiait ses citations relatives au Nouveau Testament. Il avait le *Novum lexicon graeco-latinum in Novum Testamentum* de J. F. Schleusner (Catalogue, N. 1342) et je me souviens qu'il tenait beaucoup à cet ouvrage. Je me demande toutefois à quoi il pouvait lui servir sans le texte grec sous la main.

Je crois me souvenir aussi que, parmi les volumes de la collection Didot dont je parle plus loin (p. 304), figurait le Nouveau Testament gréco-latin (1861). Notre *Catalogue* ne le mentionne cependant pas. Je serais porté à croire que, comme beaucoup d'ecclésiastiques, qui ne sont pas spécialement des hellénistes, M. Renan citait son Évangile d'après la traduction latine. Il est vrai que de celle-ci non plus le *Catalogue* ne nous révèle aucune trace. J'en conclus que les choses se passaient autrement, et nous allons arriver ainsi à nous faire une idée exacte de la façon dont M. Renan travaillait. Il commençait par établir sa rédaction, avec toutes les références au bas des pages, telles qu'il les avait trouvées et transcrites dans les livres ou Répertoires qui lui servaient de base. Puis, il allait

(1) Voir Renan lui-même, *Vie de Jésus*, p. XVIII, note 2 (XIII^e éd.) et toute l'exégèse néo-testamentaire.



de bloc vérifier ces citations à la Nationale ou à l'Institut. Cela est d'autant plus vraisemblable que ses renvois au N. T., sont souvent accompagnés des mots mêmes du texte grec. Mais ce ne peut être vrai que pour les *Origines*. Dans ses dernières années, dans ses dix dernières années environ, M. Renan allait peu vérifier aux bibliothèques même à celle de l'Institut, les jours de séance. De sorte que ce dont il pouvait user le plus, c'était des livres lui appartenant. Pour le grec, peut-être faisait-il vérifier par Philippe Berger. Il usait bien de moi pour le grec. Mais je ne fus jamais chargé d'aucune de ces vérifications.

Ce qui est remarquable et, en un sens, caractéristique, c'est qu'il n'éprouvait pas le besoin d'avoir près de lui un exemplaire du texte original des Evangiles et qu'il se passait, dans sa bibliothèque, de l'édition de Tischendorf, ci-dessus mentionnée. L'absence d'un Nouveau Testament, dans le texte original, n'est pas moins frappante que l'absence d'un texte d'Homère, signalée plus loin (voir ci-dessous, p. 305). Dans ma *Sœur Henriette*, il nous apprend qu'avant de se mettre à rédiger sa première *Vie de Jésus*, il venait de relire l'*Evangile*. En grec ou en latin? En latin, suivant les probabilités. Cela ne laisse pas d'être troublant.



IV

LES FEMMES ET ERNEST RENAN

Peu de nos lecteurs connaissent, à coup sûr, ce joli portrait de Mme Ernest Renan, qui est du 23 mars 1865 :

« Mme Renan a vingt-sept ans; je sais toute l'histoire de son mariage et la passion de ce savant pour cette jeune femme. Il les a racontées dans un livre intime d'un grand cœur et d'une belle élévation sur sa sœur Henriette. Il me paraît naturel qu'un homme fin, délicat, de poésie et d'enthousiasme, comme M. Renan, se soit épris avec passion d'une telle personne. Elle a une séduction très forte, un attrait qui ne permet pas de lui refuser la plus douce sympathie. Sans rien de régulier ni de remarquable, ni par les lignes, ni par l'expression, elle intéresse par une grâce qui n'a rien de léger, par un sourire qui dit une âme délicate et touchée des choses bonnes, par une sorte de largeur qui n'est pas sans faire penser à



la tristesse, par une discrétion qui sied bien à une femme d'un esprit si cultivé et si sérieux, par le don de s'intéresser à ce qui est digne d'un esprit solide et réfléchi, et de n'en parler qu'avec réserve et mérite.

« M. Renan a dit des femmes des choses d'une observation très sympathique et très vraie, et entre autres, qu'il ne fallait être content de sa parole qu'au moment où une femme de mérite en comprenait les nuances et en louait la justesse. Tout ce qu'il a trouvé de plus délicat lui a sans doute été révélé par sa vie de chaque heure avec cette jeune fille d'Ary Scheffer, qu'il a épousée, il y a six ou sept ans, et qui, aujourd'hui, pleine d'amour et d'admiration pour un mari éminent comme le sien, lui donne la seule chose qu'on rêve plus que la gloire.

« J'ai toujours vu Mme Renan mise avec sévérité; une fois, en robe montante noire, ce qui va bien à son teint et sied à ses vingt-sept ans; aujourd'hui, en robe blanche, garnie de noir; une toilette que je n'oublierai pas et que je ferai reproduire un jour par un bon faiseur. Elle porte des bandeaux qui sont peu bouffants; ils étaient franchement plats. J'ai eu l'honneur de lui donner le bras ce soir, pour passer d'un salon dans un autre. »

Ces lignes charmantes où, suivant la mode antique, ne se trouve indiquée la couleur ni des yeux,



ni des cheveux, ces lignes sont d'Albert Dumont qui fut, en son temps; un gros personnage, directeur de l'Ecole d'Athènes, directeur de l'Enseignement supérieur, membre de l'Académie des Inscriptions, et épigraphiste d'une certaine valeur. Le passage est extrait d'un livre rarissime, resté ignoré de la famille elle-même — pour les raisons les plus amusantes, rapportées plus loin — et qui se trouve dans le Fonds Jean Psichari, avec ce simple titre : *Lettres 1865-1868*, sans nom d'auteur, sans date et sans lieu d'impression. Une lettre de mon grand ami Th. Homolle, jadis Administrateur de la Bibliothèque Nationale, encartée dans mon exemplaire, garantit l'authenticité de l'attribution.

Albert Dumont se trompe — avec tout le monde — quand il a l'air de faire de Cornélie Scheffer la fille d'Ary : elle était la fille d'Henry, peintre également et qui même eut pour élève Gustave Doré, auquel il dit un jour, génialement : « Mon garçon, laisse là le pinceau. Prends le crayon et tu verras ce que ça va donner ! »

La confusion entre les deux frères se produit, parce que Mme Renan avait été élevée dans la maison d'Ary, par l'admirable mère de ce dernier, Cornélia Scheffer. Ce fut dans cette maison — historique à plus d'un titre, sise rue Chaptal, n° 16 actuellement — que M. Renan fit la connaissance de la jeune fille. Albert Dumont touche juste,



quand il parle du jugement de Renan sur les femmes. Nous verrons plus loin à quel point, sans le soupçonner sans doute. Albert Dumont disait vrai.

Il est singulier, très singulier que, jusqu'ici, deux choses aient entièrement échappé à tous ceux qui se sont occupés de Renan, qu'elles aient presque échappé à lui-même.

Comme tout grand génie, Ernest Renan était un grand amoureux — ou, pour emprunter ce mot à Marcel Barrière dans son suggestif *Essai sur le Donjuanisme contemporain* (1), Renan était un grand *aiméur*. Voilà le premier point. Il semble que ce soit là une loi universelle et que l'on ne puisse pas créer avec l'esprit, sans créer avec le cœur. Et, justement, E. Renan semblait faire exception à la règle. C'est que, déplorablement, sous le vocable amour, nous nous représentons le déchaînement de toutes les passions charnelles ou, pour le moins, l'alanguissement de toutes nos énergies vitales dans un désir obsédant de possession. Il n'y a pas que cet amour là. Les autres sont aussi puissantes et même aussi exclusives. L'amour filial, l'amour fraternel, l'amour paternel, Renan les connut avec une intensité identique à celle qu'il dut à l'amour conjugal. Bien mieux, car cela n'est donné qu'aux grands amoureux, il sut

(1) Aux éditions du Monde Nouveau, Paris, 1922.



inspirer un amour immense à quatre personnes également supérieures, à sa mère, à sa sœur, à sa femme et à sa fille.

Les intimes, les familiers de la maison admiraient tout de suite ce qu'il y avait de grâce et de facilité dans le dévouement continuel que Mme Renan témoignait à son mari. Je crains que, par quelque nuance, les termes dont je me sers ne prêtent à des malentendus; Mme Renan n'avait pas le moindre motif de se forcer au dévouement. Au surplus, dans aucun cas, on ne saurait l'imaginer sous les traits de la victime qui se résigne. Sa nature simple et gaie répugnait à ce genre de simagrées. Rien de plus courtois et de plus affectueux, de plus caressant et d'une urbanité plus exquise, que leurs conversations. Ils se parlaient au pluriel. Un soir d'août, après dîner, sur la terrasse de Rosmapamon, alors que petits et grands nous riions autour d'eux qui étaient assis sur une banquette en bois, au moment où, de part et d'autre, les propos libres et joyeux allaient leur train, le bon Renan, d'un tour de phrase naturel, disait tout à coup à sa propre femme :

« Il me semblait que *Mme votre Mère...* »

Jamais, on peut le dire, sauf aux grosses minutes des affirmations impersonnelles touchant la morale ou la métaphysique, Renan, chez lui, n'élevait la voix. Voici ce qui se passait. Renan était essentiellement homme de devoir. Il se croyait



des obligations particulières, inviolables vis-à-vis de ce que l'on appelle le monde. Ne pas se rendre à une invitation une fois acceptée, à un dîner, à un thé, à une soirée, lui paraissait — d'ailleurs à juste titre — la plus impardonnable des grossièretés, même en cas d'empêchement sérieux. Mme Renan appartenait à un milieu plus héroïque, plus artiste : elle savait que l'on pouvait, à la rigueur, s'excuser. Elle en était plus d'une fois tentée, soit à cause d'un travail urgent, soit par suite de quelque forte migraine. Il fallait voir alors l'insistance douce et obstinée du philosophe, jusqu'à ce que, par les formules les plus polies et les plus tendres, il ait obtenu la sortie que lui prescrivait un impératif catégorique mondain inflexible. Il était tyrannique dans ces cas-là.

Je fus introduit chez les Renan par mon défunt maître Emile Egger. J'ai toujours pris goût à la conversation des vieilles dames et je fréquentais beaucoup chez Mme Dehèque, la belle-mère de M. Egger, très catholique, très pratiquante, très maligne et aussi d'esprit très large, une charmante vieille femme.

— « Pour ce qui est de Mme Renan, me fit-elle spontanément remarquer un jour, oh ! c'est la seule *raison* qui la gouverne, et il n'y a pas ça à dire sur son compte. »

Oui, la raison. Je n'ai jamais vu esprit féminin ni même masculin plus totalement étranger à



toute métaphysique, jamais vu non plus esprit plus nativement enclin à l'idéal, à l'héroïsme : elle s'exaltait pour toutes les belles, pour toutes les grandes causes, pour l'Italie irrédimée, comme pour l'Hellénisme esclave. Elle était remarquablement instruite, de façon que ses enthousiasmes se développaient sur le terrain solide des faits. Jeune femme, elle s'était crue obligée, tous les quinze jours, de lire d'un bout à l'autre le numéro paru de la *Revue des Deux Mondes*. Sa conversation, fine, supérieure, avertie, était du charme le plus grand et le plus aimable. Je ne vois pas un point chez elle par quoi elle ne touchât à la perfection.

Je n'ai pas l'audace de parler tour à tour des femmes accomplies dont le cher poète sut parler immortellement. La dédicace de *Saint-Paul* à Cornélie Scheffer est attendrissante. Je dois me contenter ici de relever, d'après Renan lui-même, les passages où se marque nettement le ton qui régnait entre les membres de cette heureuse famille. En ce qui touche Mme Renan mère, il suffira, je pense, de rappeler, dans les adorables *Lettres du Séminaire*, le latinisme exquis de cette *guttule*, de cette petite goutte de café, d'une efficacité hygiénique, paraît-il, sans seconde, puisqu'il supplie sa mère de ne point la négliger. Un cri plus tragique est celui qu'il pousse ailleurs : « J'aimerais mieux mourir que de lui causer une minute de peine. »

Toutes ces lettres sont, dans notre littérature,



le chef d'œuvre de l'amour filial, parce qu'elles en sont l'expression naturelle et suprême.

Il faut se garder de croire qu'aux yeux d'Ernest Renan sa mère fût jamais morte. Il continuait de vivre, de converser avec elle. J'en eus un jour une preuve inattendue et je suis content d'ajouter ici au portrait de Renan, quelques traits que je dois à ma propre expérience.

Quand nos deux familles entrèrent en relations, j'avais encore ma grand-mère Biazzi Mavro, octogénaire alerte, gaie et possédée de la manie, fort chrétienne d'ailleurs, des recommandations. Elle ne manqua point d'y succomber, en faveur d'un de ses protégés, auprès de M. Renan qui m'en parla. Je lui avouai mon peu de chaleur pour le personnage. Il se mit à rire :

— « Ah ! c'est tout à fait *maman* ! Elle recommandait comme ça, pour le plaisir d'être agréable au monde. »

Je pourrais attester, sans l'embarras qu'il y a toujours à révéler un détail intime, fût-il insignifiant, qu'il continuait avec Henriette un perpétuel entretien. Je puis, en tout cas, affirmer qu'il sentait la pensée, qu'il sentait le souvenir de la plus aimée entre les sœurs, agir, intervenir dans la vie familiale, à mesure que celle-ci déroulait ses événements grands ou petits, naissance, mariage ou décès. Il voyait mon mariage voulu par elle.



Je puis, enfin, dire ce que lui-même n'a pas dit et ne pouvait pas dire. Nous savons par *Ma sœur Henriette* l'action qu'elle exerça sur la forme d'abord « abrupte et négligée » du style d'un de nos plus merveilleux écrivains, sur les adoucissements qu'elle sut apporter à l'expression renanienne, plus volontiers violente qu'on ne pense. Il ignorait peut-être qu'il lui devait le chant de sa phrase. J'ai mis en exergue jadis, en tête d'un de mes ouvrages grecs, ces simples lignes, extraites d'un cahier où elle rédigeait des leçons de géographie destinées à de petites élèves et qui mériterait d'être publié :

« Au Sud, se trouve une ile montagneuse et boisée qui forme l'extrémité méridionale du vaste continent que Colomb a fait connaître à l'Europe. »

Celle qui, dans un passage aussi impersonnel, aussi indifférent, à propos de la Terre de Feu, berce les mots de ce rythme parfait, est née avec de la musique dans le sang. Si le sang du frère possédait cette même vertu, troublée ça et là par quelques bouillonnements, la voix de la sœur le calmait, le ramenait à l'harmonie.

On ne sait pas assez, on ne sait pas du tout que dans la poitrine de Renan, battait un cœur dont la tendresse était l'indispensable aliment, le besoin le plus impérieux.



— « Figure-toi, écrit-il lui-même, que depuis que j'ai dit adieu à notre bonne mère, je n'ai trouvé que dans tes lettres et dans les siennes cet échange d'affection véritable et désintéressée dont notre pauvre cœur a un besoin si impérieux. » (*Lettres intimes*, Paris, 1896, p. 159).

Telles furent les trois femmes qui vinrent tour à tour ou simultanément nourrir E. Renan du suc précieux de l'amour. Et c'est à cette place qu'il convient d'exalter la fille de celui qu'Anatole France a nommé, je crois, le cinquième évangéliste.

Noémi Renan, en effet, a toujours eu le don rare, la grâce divine de la piété filiale; cette grâce est chez elle comme une grâce d'état à qui rien ne manque. Elle reste la dépositaire pure et fidèle de la pensée paternelle, si bien que si, sur certains points, on doutait de ce que Renan aurait pu dire ou penser, c'est à elle qu'il faudrait s'adresser pour le savoir. Il la chérissait de toute son âme aimante. Elle lui rappelait celle qu'il avait vue mourir en Syrie. « Tout à fait la main d'Henriette », répétait-il souvent, quand elle venait lui dire bonjour. On n'imagine pas, entre père et fille, plus de douceur, plus de muette pénétration, plus de suave intimité. Eux aussi, comme Henriette avec son Ernest, ils se comprenaient sans avoir à prononcer une parole. L'heure du Centenaire qui sonne ne peut apporter à ce Vase d'élection que des



échos heureux de son père, s'applaudissant toujours d'une pareille enfant.

*
**

Me voici donc, par un mouvement naturel, arrivé à la seconde de ces deux surprises dont je me déclarai frappé au début. Je m'étonne encore que l'on ait pu séparer ainsi l'écrivain de son entourage, ne pas reconnaître sur son style même la longue impression de celles qu'il a si profondément aimées, dans l'atmosphère desquelles il a vécu perpétuellement.

M. Renan a le premier signalé cette influence.

« De ma réunion avec elle [avec Henriette] date un changement profond dans ma manière d'écrire. Je m'habituai à composer en comptant d'avance sur ses remarques, hasardant bien des traits pour voir quel effet ils produiraient sur elle et décidé à les sacrifier si elle me le demandait. Ce procédé d'esprit est devenu pour moi, depuis qu'elle n'est plus, le cruel sentiment de l'amputé, agissant sans cesse en vue du membre qu'il a perdu. Elle était un organe de ma vie intellectuelle (1) », etc., etc.

(1) *Ma sœur Henriette*, 1895, p. 36. J'aime à citer d'après cette édition exquisement illustrée par Ary Renan; c'est peut-être ce qu'il a fait de mieux.

Il s'agit ici plus spécialement du choix des termes, d'un « idéal de diction » propre à Henriette, de la tenue classique du « style simple et correct des bons auteurs », du revêtement de la pensée, de ses côtés, en quelque sorte, extérieurs.

Il faut aller plus loin.

L'extrême urbanité de toute la présentation philosophique, historique ou morale des ouvrages d'Ernest Renan, n'est pas due seulement, comme il l'affirme lui-même, à ses excellents maîtres de Saint-Sulpice, à leurs façons chrétiennement discrètes et modestes. Elle est due, en majeure partie, aux femmes qui ont fait le charme de sa vie. C'est pourquoi il n'est jamais brutal, jamais violent. Il est dominé par la crainte de leur déplaire, de les heurter ; il tient à les persuader doucement ; Renan était un homme d'un commerce tout à fait délicieux. Il l'est resté dans ses livres, grâce à cette piété particulière qu'il eut pour les quatre femmes de sa dilection.

M. Taine, dans sa correspondance, laisse échapper cette remarque : « M. Renan ne sait pas causer *aux* femmes » — et j'ai expliqué, jadis, dans une de mes chroniques littéraires, comment cette façon de parler lui était familière, comme elle l'avait été, avant lui, à Rousseau !

M. Taine commet ici une légère erreur d'optique. Il est possible que, dans le monde, M. Renan ne fût pas le modèle du causeur pour dames. Il



prenait sa revanche dans ses écrits ; la plume à la main, il songeait à sa mère, à sa sœur, à sa femme, à sa fille. Il leur distillait ses doctrines et ses vérités *guttule par guttule*. La guttule est ce qui donne le mieux l'idée de son style, qui fait tout accepter comme un breuvage charmant.

Renan eut au suprême degré le respect des femmes. C'est à leur cœur, c'est à leur esprit qu'il s'adressait ; il savait causer avec leur âme et pour dire toute ma pensée, s'il fut un écrivain d'une délicatesse incomparable, c'est qu'il aima incomparablement.

COMMENTAIRE

I

ALBERT DUMONT ET ERNEST RENAN

. Nous avons parlé plus haut d'un livre non signé de M. Albert Dumont. Ce livre est curieux... et pas des plus tendres pour Renan. Albert Dumont était alors membre de l'École d'Athènes. Cela se passait entre 1865 et 1868. Il était né en 1842. A l'Ecole, il est dans la fougue de la jeunesse. Il y a dans les lettres quelques jolies pages de poésie



et de rêve, dans un style que son auteur soigne, quelquefois trop visiblement. Il témoigne pas mal d'ambition et quelque hauteur. « La vie publique, écrit-il, la vie d'écrivain social, tout ce qui assure une influence, me fascine » (p. 28). Il ne se borne pas à cela. « La vie d'un gentilhomme, continue-t-il (p. 29), penser en gentilhomme, sentir de même, en avoir les manières et la grandeur, voilà un de mes rêves ». Dans ses relations, il a « les débuts muets et hautains » (p. 109). Il aime « parler peu et toujours avec quelque dignité » (p. 110). On lui a même dit qu'il était « méprisant » (p. 117). Tout cela est d'une puérilité désarmante.

Il est rapide et dédaigneux dans ses jugements littéraires. Il ne peut pas finir *La cousine Bette* (p. 88)! Que lui faut-il donc? Il quitte par ennui la *Belle Hélène* au second acte (p. 88). Les *Châtiments* lui portent sur les nerfs (p. 116).

Écoutons-le maintenant sur Taine et sur Renan.

Il y a, affirme-t-il, deux styles convenables, le médiocre et le bon. « Je vous avoue que Taine a ce style-là (le bon), quoiqu'il promette des idées plus qu'il n'en donne, et qu'il tâtonne; Renan, dans ses bonnes choses aussi : combien différent pourtant de tout autre, combien fuyant, effacé, incertain et vague, comme sa pensée ! » (p. 107).

Ailleurs (p. 187), M. Dumont est beaucoup moins réservé. Il parle de Renan, de Michelet et de M. Thiers qui « arrive à la grandeur des an-



ciens ». Quant à Renan : « L'ironie qu'il met dans sa préface me déplait (1). Ce sont autant de fausses notes; le mauvais style qu'il reproche à ses adversaires fait un étrange effet; on se demande à quel point il est convaincu. Il insiste tant sur la perfection de la forme, il est si vague, si flottant, si accommodant qu'on cherche s'il est autre chose qu'un artiste en prose. ...Ce tact exquis de la vie qu'il veut partout finir par devenir agaçant. Cependant, il a du beau et du grand. »

Ce qui va suivre est le bouquet :

— « Ces trois hommes en ont de bien divers (de talents), et le plus fort est peut-être Thiers; ce sera lui qui vivra. Renan passera, parce que tout ce qu'il dit est artificiel, qu'il ne pense rien profondément, qu'il s'amuse à faire de jolies fleurs de papier. Il n'a pas la force de nous donner un système; et, dans le scepticisme comme dans le stoïcisme, il n'est que moyen. Il y a pour lui engouement; c'est affaire de mode, comme autrefois pour Marchangy (!) (2). La génération est au vague et à la poésie de la libre pensée; mais Renan, bien

(1) On ne voit pas à quelle Préface l'auteur fait ici allusion, peut-être à celle des *Etudes d'histoire religieuse*, qui sont à peu près de cette époque. Mais on n'y voit pas beaucoup d'ironie.

(2) Avocat général à la Cour de Cassation en 1822, célèbre par ses réquisitoires contre les héritiers de



différent de Goethe, ne sait incarner ses idées ni dans un roman, ni dans de beaux vers, ni dans une histoire; il fait des articles, il émiette sa doctrine ou plutôt il n'a que des fragments de système. Le scepticisme, au point de vue de l'art, n'est beau que quand il est grand. Ce qui manque à Renan, c'est la grandeur; au fond, croyez-vous qu'il soit autre chose qu'un assez petit esprit ? Il n'écrit pas pour les petits journaux, mais c'est tout comme. Lui, qui professe un tel mépris pour l'esprit littéraire de notre époque, il n'est bon que quand il attaque; quand il veut crier, il est sans force.

Que le début de Faüst est bien autre chose ! Voilà qui est beau et grand. C'est le désespoir ; mais c'est un désespoir de géant, et on s'incline. Quant aux pointes (car M. Renan passe sa vie à en faire d'un genre nouveau), elles ont un invincible caractère de médiocrité ».

On me saura gré sans doute, d'avoir exhumé ce jugement émané d'un des hommes que l'on compte parmi les plus éminents de leur époque, un de ceux qui faisaient, alors, partie du public d'élite. C'est un vrai pion.

Lannes, les quatre Sergents de la Rochelle, les Chansons de Béranger. On ne voit pas ce que Marchangy peut avoir à faire ici. Sur le procès de Béranger, voyez mon article de la *Grande Revue*, 1^{er} février 1901, p 253, avec des lettres inédites de Béranger.



Nous sommes souvent dupes d'illusions pareilles. Nous avons de la peine à nous figurer que tel personnage important de nos jours, riche de titres, de situations, de crédit et d'influence, de qui dépendent beaucoup de ses contemporains, ait sa place marquée d'avance dans les nullités de l'avenir. Encore faudrait-il supposer que les nullités ont une place (1).

Il est certain que, pour les raisons les plus diverses et sous le coup de la passion, nos jugements peuvent ne point rencontrer la juste mesure. La passion seule est alors responsable. Mais quand, en matière de style, on met, tel Albert Dumont, M. Thiers au-dessus de Renan, le juge se juge lui-

(1) Dans les *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie* d'A. Dumont, réunis par Th. Homolle, en 1892 (Dumont était mort en 1884), on peut lire (p. III, XXXV), tout un éloge de l'auteur par M. Léon Heuzey, également mort aujourd'hui. Une belle notice biographique et bibliographique sur A. Dumont, signée H. Homolle, se lit dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. VIII (1884, p. II, XXIV). Quant à Léon Heuzey, il fut un autre épigraphiste que M. Dumont ! Voyez sa *Mission archéologique de Macédoine*, Paris, in-folio, 470 pages, 1876. Là on peut parler de découvertes et même d'œuvre ineffaçable. Il est vrai que tout le monde n'a pas la chance — ni le génie de mettre la main sur un document tel que le *Décret des Pharsaliens*, v. p. 425.

même. Toute cette correspondance nous livre une singulière mentalité.

Malgré quelques réflexions intéressantes, mais un peu verbeuses comme celles-ci : « L'Orient est digne de séduire un homme instruit qui a le cœur haut » (p. 124), A. Dumont nous découvre surtout en lui un bûcheur — et un petit bûcheur. Il cite avec une certaine complaisance « un long mémoire [de lui] étrange et peu avenant, le *Catalogue raisonné et théorique des stèles, représentant la scène connue sous le nom de « Repas funèbre »* » (p. 26) (1). Il est possédé de « la fureur de travailler » (p. 29). Il aime vivre seul avec ses livres (p. 30). Une lettre, entre toutes, le caractérise : « Journée excellente; lu de l'*Isocrate*, copié des inscriptions, continué de dépouiller le Corpus. Je suis heureux » (p. 118).

C'est le portrait accompli du futur universitaire à « l'horizon pelé et court », comme dit Taine. Mais il le disait de l'Attique. Un pareil homme est fait pour ne rien comprendre ni à Taine, ni à Renan — ni à Thiers lui-même.

Quand je l'ai connu, en 1882, il était en extase devant Renan, qui venait, au surplus, de voter pour lui à l'Académie des Inscriptions, le 17 mars de cette même année, un vendredi, comme toujours. A. Dumont était correspondant de cette

(1) Ce mémoire n'a jamais vu le jour.



Académie dès 1875 et devait avoir rabattu déjà de son jugement d'antan. Un soir, nous dînions tous chez lui — les parents comme les *enfants* — et un hasard voulut que, ce soir-là, précisément, Renan eût à prononcer quelques paroles au Cercle Saint-Simon, tout voisin de la maison où demeuraient les Dumont à cette époque. Renan dut partir au moment même où on se levait de table. Je passai naturellement au salon où, jeune marié, je me mêlai tout de suite aux dames. Quelques instants après, Dumont sortait du fumoir. Je fus surpris de l'ardeur qu'il mit à me voir partir sur le champ, pour le cercle Saint-Simon. Je protestai par politesse pour la société. Mais il me pressait de la façon la plus affectueuse et la plus chaude. Je finis par céder et ne devais comprendre que quelques jours plus tard le motif de cette insistance. Il tenait évidemment à ce que l'on vît son amitié, son empressement, son zèle, dès qu'il s'agissait de Renan. La démonstration s'adressait à la galerie.

Il fut tout autre, la semaine environ qui suivit le dîner, quand le hasard nous mit entre quatre-yeux. Je remontais la rue de Rennes et il la redescendait. Je me permis d'aborder M. le Directeur de l'Enseignement Supérieur, avec l'aisance d'un neveu heureux de souhaiter le bonjour à son oncle. J'avais, à ce moment et bien avant mon mariage, acquis quelques titres dont ma jeunesse présomptueuse s'applaudissait. Je venais d'être reçu agrégé



un an après une licence remarquée, puisque j'avais été premier avec vingt ou quinze points d'avance sur le second. J'étais très soutenu par mes maîtres. Je venais de publier chez Hachette une édition classique des *Adelphes* de Térence. J'éclatais de sève printanière, d'éphébie. Je demandais l'emploi de mes forces. Mais j'étais doué surtout d'une naïveté qui ne voulut jamais me quitter. Je fis part à M. A. Dumont de mon vif désir de m'employer et je lui demandai s'il ne disposait pas quelque part de quelque petite chaire. Je lui parlais ainsi dans la rue, ajoutai-je, pour ne point l'encombrer de ma visite rue de Grenelle.

L'accueil fut glacial, cassant et muet. C'était le « gentilhomme » de la correspondance, l'homme « aux débuts hautains », c'était le directeur autoritaire et médiocre, l'impolitesse étant déjà par elle-même une médiocrité de nature. Au surplus, les rêves ambitieux de sa jeunesse ne s'étaient-ils point heurtés, eux aussi, à une foncière médiocrité ?

Cette fois-ci encore, avec une désinvolture assez médiocre, il changeait d'attitude vis-à-vis d'un jeune homme, suivant l'entourage. Je ne connaissais pas alors le jugement sur Renan immolé à M. Thiers. J'y aurais fait volontiers allusion en prenant congé de ce fantoche. Je compris plus tard seulement pourquoi la *Correspondance* avait



paru sans nom d'auteur et pourquoi il n'y avait pas eu d'exemplaire réservé à la famille.

Mon exemplaire personnel porte une dédicace à M. Bayet, ancien directeur de l'Enseignement supérieur, successeur de L. Liard — avec la signature « S. Dumont », qui est celle de Madame Albert Dumont (1).

II

HENRIETTE

Dans le modeste coin d'un post-scriptum n° II, peut-être me sera-t-il permis de confier au lecteur le détail intime que j'hésitais à produire au grand jour d'un article.

Je serai bref, désireux d'en dire aussi peu que possible.

Il était naturel que, dès les premiers jours où je connus Renan, le souvenir, le culte d'Henriette m'envahit, plus naturel encore que ce culte d'une morte, s'associât en moi, s'unît à un culte plus vivant.

J'en vins à croire ainsi qu'Henriette avait été pour moi une sorte d'*initiatrice*, de conductrice.

Un jour, j'entrai chez Renan, étendu sur son lit à la suite d'une attaque de rhumatisme. C'était encore 4, rue de Tournon. Je lui parlai d'Henriette



sans lui rien dévoiler des combinaisons poétiques de mon cerveau.

— « C'est elle qui a tout fait », lui dis-je à brûle-pourpoint, ce qui, en un sens, était vrai.

Je le vois encore tout frappé, à cette parole.

— « Je le crois tout à fait », répliqua-t-il avec une conviction profonde.

C'était bien du spiritualisme, cela.

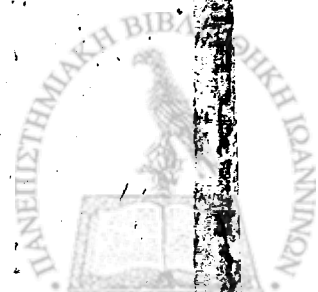


UN MANUSCRIT DE M. RENAN DU FONDS
JEAN PSICHARI

De tout temps — depuis son passage à Saint-Nicolas du Chardonnet — alors sous la direction de Monseigneur Dupanloup — M. Renan avait été préoccupé de la Grèce et de la beauté grecque. Un jour — et je ne saurais dire à quelle occasion exactement ni à quelle date — il vint à tomber sur le début même des *Histoires* d'Hérodote; car, c'est ainsi qu'il convient de les désigner, le pluriel, *histoires*, en grec, signifiant proprement enquêtes ou, plutôt, si nous cherchons l'exactitude profonde, *reportage*, puisqu'Hérodote a fait part à ses contemporains et même publiquement, du résultat de ses enquêtes en Grèce et hors de Grèce.

Voici ce début :

« En présentant au public ces recherches, Hérodote d'Halicarnasse se propose de préserver de l'oubli les actions des hommes, de célébrer les exploits des Grecs et des Barbares et, indépendamment de toutes ces choses, de développer les motifs qui les portèrent à se faire la guerre. »



Nous empruntons à dessein cette traduction, qui n'est pas dans le détail un parangon de fidélité, au splendide ouvrage de Pierre-Henri Larcher en neuf grands volumes in-4°, paru l'an XI (1802) et qui se trouve dans le fonds Jean Psichari, dont de nombreuses acquisitions ont été faites par moi-même, en vue d'attester que la philologie, c'est à savoir l'exploration de l'antiquité classique et, en général, de toutes les antiquités, y compris celles de l'Orient, n'est pas d'invention allemande, mais appartient en toute priorité à la France. Si l'on consulte le célèbre *Manuel du Libraire* de Brunet au t. I, colonne 126, on y verra, effectivement, que les traductions françaises d'Hérodote sont les premières en date.

Que cette phrase initiale de l'historien grec ait été l'inspiratrice de l'opuscule, de la dernière œuvre, hélas ! du grand exégète, œuvre dont nous allons parler à la seconde, cela n'est dit, n'est mentionné nulle part expressément, n'est connu de personne. C'est de M. Renan lui-même que je tiens le fait. Il m'apprit, dans une de nos conversations à propos de ce petit discours, qu'il songeait à cette déclaration d'Hérodote, lorsqu'il fit cette allocution, qui constitue une de ses plus belles pages, une des plus suggestives, au *Vingt-cinquième anniversaire de l'Association pour l'Encouragement des Etudes grecques en France*, au banquet du 5 mai 1892, six mois, donc, presque

exactement, avant sa mort, survenue le 2 octobre de la même année.

C'est une des rares fois, c'est peut-être la fois unique où Ernest Renan, dans ses livres aussi bien que dans tous nos entretiens, autant que je me les rappelle, ait fait une allusion précise, déterminée, topique, au passage d'un écrivain grec. Je développerai ailleurs ce point de vue qui ne laisse pas d'être curieux. Toujours est-il qu'il ne fut jamais mieux inspiré que le jour où il se mit à méditer sur ce fameux préambule. Des paroles audacieuses d'Hérodote, Renan tira cette conclusion puissante et vraie, que les Grecs avaient *inventé la gloire*. Il aurait pu même aller jusqu'à observer qu'Hérodote devait avoir une foi peu ordinaire dans son propre génie, pour affirmer, avec cette placidité, que, comme dit le texte, « les grandes et merveilleuses actions des hommes » vivraient dans la postérité, du moment que lui, Hérodote, se chargeait de les lui transmettre. Il y a là chez le Grec un côté personnel qui n'est pas sans grandeur, mais qui peut-être inquiétait la réserve ecclésiastique de notre helléniste.

Ernest Renan fut surtout frappé, je pense, par le contraste foncier, criant, que présentaient sur ce point — comme sur tant d'autres ! — la mentalité grecque et la mentalité sémitique. L'hébreu met son espoir dans le triomphe final de la justice de Dieu. Le Grec, lui aussi, a trouvé des accents



invraisemblables de beauté, rudes d'énergie, pour célébrer l'immanente justice humaine ; et je songe, en écrivant cette ligne, à la monodie et au premier chœur de l'*Electre* de Sophocle ; car, on peut s'applaudir ou se consoler d'être venu au monde, ne fût-ce que pour y avoir connu cette merveille sans égale. Mais le Grec ne s'est pas contenté de cette généreuse philosophie ; il a cru, heureux et fier, pouvoir y joindre le bienfait individuel de la gloire. *Non omnis moriar*. Ernest Renan, au moment de sombrer dans l'éternité, a compris admirablement, a dit en termes définitifs cette confiance du Grec dans l'avenir. « La vie de l'individu écrit M. Renan, est courte, mais la mémoire des hommes est éternelle, et c'est dans cette mémoire que l'on vit réellement. L'important pour l'homme est ce qu'on dit après sa mort [en compensation, je suppose, de tout le mal qu'on dit de lui tant qu'il est vivant] ; se sacrifier à sa réputation est un sage calcul. Le Grec crée ainsi une valeur sans pareille dont il est l'unique dispensateur. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet immense paradoxe s'est trouvé vrai. En inventant l'histoire, le Grec inventa le jugement du monde, et, dans ce jugement, l'arrêt de la Grèce est sans appel. »

Il faut lire toute cette page charmante et profonde. On la trouvera dans le tome V, n° 17, janvier-mars 1892, à la page 111, de la *Revue des Etudes grecques* et dans le manuscrit même que



Belles-Lettres reproduisirent en partie, dans un numéro de Février 1923, p. 152 et suiv.

Après la mort de Renan, le 2 octobre 1892, la femme incomparable qui porta son nom, voulant me laisser un souvenir de prix, réunit en un tout les moindres papiers se rapportant à ce discours, joignit même le dernier crayon dont usa le maître écrivain. Je fis relier en maroquin plein tous ces papiers suivant l'ordre où les avait classés Madame Ernest Renan. Il n'y a pas, j'ose le soutenir, de manuscrit plus précieux pour nous apprendre la façon dont travaillait Ernest Renan.

On n'a pas pu dans *Belles-Lettres*, pour des raisons d'ordre technique, à cause de la pâleur de certains tracés, donner le fac-similé de mon petit volume en son entier. Voici, en tous cas, la description sommaire et, croyons-nous, instructive, du manuscrit complet.

Le premier papier porte au crayon bleu la note suivante :

« Disc. Etudes grecq.

Note en Grèce.

inventé gloire

avenir

sûrs de l'avenir

et en effet

Ils avaient raison

Hérodote d'Halicarnasse ».



Ainsi donc, nous surprenons ici l'écrivain en pleine parturition, si je puis dire. Il commence par concevoir l'idée générale et génératrice. Sur un second bout de papier, à l'encre cette fois-ci, l'idée se précise; des accessoires se surajoutent à l'idée mère; celle-ci se maintient toujours; « *sûrs de l'avenir* », « joie des Grecs », « (Hérodote) » — on saisit maintenant la cause de la mention persistante de ce nom — continuent de figurer sur ce chiffon nouveau, à côté des mots « pas de fin (Renaissance) ». Il veut dire que la Renaissance a été une résurrection et, donc, une preuve nouvelle de la vitalité hellénique. Mais ce développement lui paraît trop subtil, pas assez dans la ligne droite. Il l'abandonne. En revanche, sur la même feuille, nous lisons ces mots étranges : « Nous pas, trop touffu, perdu en nombre. Nul ne vivra plus en avenir. »

Et c'est là, sous le coup de la plume magique, ce qui devient dans le texte définitif : « Une sélection fut faite dans la foule touffue de l'humanité » — Quelle expression inattendue de justesse ! Quelle perle ! — Quant au second membre de phrase, il s'est placé plus haut sous cette forme : « A celui dont la Grèce n'a pas parlé, l'oubli, c'est-à-dire le néant. A celui dont la Grèce se souvient, la gloire, c'est-à-dire la vie ! » Que c'est beau !

Deux autres papiers nous mèneraient à des observations tout aussi curieuses. Nous ne vou-



lons pas les multiplier. Nous arrivons à deux feuillets d'une écriture large, ample et sereine; ce sont deux essais de rédaction, ce ne sont plus des notes jetées au hasard — voyez les feuillets même reproduits dans *Belles Lettres*.

Ces deux feuillets sont des plus caractéristiques de la méthode de M. Renan. Le jet commence par être ininterrompu, du haut jusqu'au bas de la page. Mais il y a une marge ! Il l'a laissée exprès pour des corrections, lui qui ne se souciait pas ordinairement de ces savants stratagèmes. Je retrouve encore cette marge dans la rédaction dernière — laquelle est de la main de Madame Ernest Renan ! Il dictait, en effet, à l'un de nous. La dictée lui était alors remise et il la revoyait. Le tapage à la machine à écrire était inconnu dans ce temps-là. C'est nous qui lui servions de dactylographes. Au surplus, la Remington existât-elle, je suis persuadé que M. Renan se serait obstinément refusé à son emploi, comme il ne cessa de se défendre contre le télégraphe. Il n'aimait pas qu'on en usât autour de lui. Il se méfiait des nouveautés.

C'est étrange à dire, et cela est pourtant l'exactitude même : M. Renan était bien l'esprit le plus conservateur, le moins novateur que j'aie connu. Il avait, par une coïncidence plus frappante encore, ce trait de commun avec Voltaire, lequel avait horreur de toute innovation, comme il le montra du



moins en matière de théâtre, contre Houdar de la Motte qui le dépassait de plusieurs coudées (1).

Une fois l'épreuve corrigée, on procédait à une copie définitive et, pour ce discours, ce fut une copie d'Ary Renan qui servit presque sans rature. Les ratures ne sont pas l'ordinaire dans les manuscrits de Renan, qui, sur ce point, diffère essentiellement de M. Taine; les manuscrits de ce dernier sont surchargés, labourés, tourmentés, malheureux dirait-on, de mille remords, retours et polissures dont se tracassait le consciencieux écrivain. Ce sont des courses incessantes et victorieuses après plus de clarté, travail géant d'un organisme délicat qui veut arriver à l'établissement de la logique suprême, sans réplique possible.

L'*Histoire des études grecques au moyen-âge*, qui se trouve, toujours inédite, à l'Institut, *L'Avenir de la science*, si je ne m'abuse, ne présentent presque pas de ratures. Il en est ainsi de nombre d'autres manuscrits. Nous savons par Renan lui-même, que la première rédaction de la *Vie de Jésus* avait été écrite au courant du *calame*. Un jour, il me dicta son article sur *Amiel*. Cet article tenait tout entier dans deux petites pages. La seconde

(1) C'est ce que j'ai essayé d'établir dans une véritable étude sur l'*Orphelin de la Chine*, voir *Conférences de l'Odéon*, 1920, p. 168-189.



dictée fut plus abondante ; elle fut envoyée presque sans retouche à l'impression.

Le manuscrit du discours des *Etudes grecques* nous donne l'image la plus parfaite du travail de Renan, je dirai plus : il nous montre avec exactitude la trace suivie par une idée quand elle cheminait à travers les méandres de ce vaste cerveau. Quel scrupule ! Quel labeur, même pour une œuvre de courte haleine ! On voit naître la pensée ; elle grossit, elle coule bientôt, tranquille et large, beau fleuve rectiligne qui noie ses rives sans jamais les déborder.



VI

E. RENAN PROFESSEUR

I

RENAN AU COLLÈGE DE FRANCE

Transportons-nous cette fois ci au Collège de France. Aussi bien, comme je l'explique ailleurs, M. Renan nourrissait-il contre la Sorbonne, disons plus exactement contre la Faculté des Lettres, de vieux préjugés ecclésiastiques actuellement à peu près disparus. C'est au Collège de France qu'il se sentait chez lui. C'est dans ce cadre que de préférence je me plais à l'évoquer. C'est particulièrement à son cours qu'il me laissa l'impression la plus durable; une impression totalement différente de celle qu'il produisait communément, une impression caractéristique.

M. Renan professait tour à tour dans la salle III et dans la salle IV. La première donne sur la



cour centrale; on y accède par la porte du milieu, en face l'entrée de la rue des Ecoles, ou plus exactement de la place Marcellin Berthelot, n° 11; elle est flanquée à gauche par le buste de Guillaume Budé, l'helléniste célèbre qui conçut, avant tout le monde, et qui sut inspirer à François I^{er} l'idée de fonder le Collège de France. A droite, le buste de J.-F. Champollion, l'esprit clair et méthodique qui, génialement, créa l'égyptologie, en déchiffrant des inscriptions demeurées obstinément énigmatiques jusqu'à lui.

Oh! je sais qu'en cherchant bien, il y a au Collège, des bustes moins sévères, celui par exemple de l'auteur du *Meunier Sans Souci*, de M. Andrieux, devant lequel j'aime m'arrêter. Il avait une voix des plus fluettes et notre professeur de rhétorique nous apprenait qu'il savait *se faire entendre* à force de *se faire écouter*. Je trouvais, jeune potache, cette distinction très heureuse. M. Renan n'avait pas eu pour professeurs des rhétoriciens aussi subtils. C'est pourquoi Budé et Champollion charmaient son cœur davantage.

Devant ces témoins irrécusables de la science française, Renan se sentait fier. Budé, Budé surtout, Champollion, voilà des noms qui, sans cesse, revenaient dans ses propos. La salle IV nous offre à l'heure actuelle, d'autres gloires de notre pays, d'abord un médaillon de Chapelain, un tour de force exquis, représentant Gaston Paris, l'ami, le



grand ami de Renan, qui fut, après M. Gaston Boissier — lequel avait succédé à Renan — administrateur du Collège de France — G. Paris, cette nature d'élection, si champenoise et si universelle, G. Paris dont la verve profonde et fine à la fois animait ces réceptions du dimanche dont je n'ai pu retrouver les pareilles. Ce fut là le dernier salon où l'on causa.

Son médaillon, pas plus hélas ! que le buste de Renan dû à Falguière, ne se trouvaient alors dans la salle IV — on le comprend aisément — mais il y eut là toujours celui d'Eugène Burnouf. Contemplons-le un moment. M. E. Burnouf est bien le philologue le plus beau qu'on ait jamais vu. Cette appréciation est de Renan lui-même. Gaston Boissier avait été un des trois gendres de Burnouf et chez les deux filles de celui-ci, Madame Lavis, la femme du Général, et Madame Courbaud, la femme du professeur, on retrouve cette coupe particulière, classique et charmante, du visage. Elle avait beaucoup frappé M. Renan. On peut affirmer que sa formation scientifique est due surtout à l'empreinte spirituelle de M. Burnouf, de ce Burnouf qui constitue, avec M. Letronne, avec Champollion, une des bases indestructibles du savoir français au XIX^e siècle. Peut-être, sulpicien ou tout frais émoulu de Saint-Sulpice, Renan ne rêva-t-il de professer au Collège de France que parce qu'il y avait vu Burnouf professant.



Et Burnouf lui donna l'image accomplie du savant désintéressé. Voilà bien le côté qui, je puis le dire, est demeuré ignoré du public chez cet homme qui passait uniquement pour un brillant causeur, pour un dilettante habile aux acrobaties philosophiques. Au fond, il n'estimait que le travail, de préférence le travail obscur tel qu'il le définit dans *L'Avenir de la Science*.

E. Renan détestait, le mot n'est pas trop fort, tout ce qui a de l'éclat et aussi tout ce qui a couleur d'utilitarisme. Il me citait avec complaisance la réponse de M. Burnouf, à un élève désireux d'apprendre à quoi pouvaient bien lui servir ces cours de sanscrit :

— « A rien du tout, répliqua M. Burnouf non sans quelque ombre d'humeur. Ils vous pourront nuire, tout au contraire. »

Et Burnouf entendait par ces mots, qui avaient leur sens à l'époque, que son enseignement ne menait à aucun examen, comme les cours de la Faculté, et de là venaient, en grande partie, chez Renan ces préventions contre la Sorbonne que je soulignais tout à l'heure. Renan voulait que l'on cultivât la science pour elle-même, sans autre consécration et sans diplômes, ce qui fut plus tard le principe même de notre Ecole des Hautes-Etudes d'histoire et de philologie, que Renan, au surplus, ne devait pas apprécier particulièrement.

C'est le spectacle de cette culture intellectuelle,



impersonnelle, détachée de toute considération vulgaire qu'il nous offrait tour à tour dans les deux salles de ses cours.

La salle III est un amphithéâtre modéré, je veux dire assez bas; néanmoins, la chaire s'élève-t-elle, avec une certaine majesté, devant les gradins destinés aux auditeurs. Il faisait là ce qu'on appelle des leçons d'exposition, portant sur quelque sujet général, par exemple l'*Historiographie juive*, *Les légendes patriarcales*, *Les légendes relatives au séjour des Israélites en Egypte et à Moïse*, etc., etc. Ce cours avait lieu le samedi à deux heures — oui, car, M. Renan n'était pas un homme du matin. Le mercredi, à deux heures toujours, c'était la leçon d'explication — celle-ci à la salle IV.

La salle IV! La salle de M. Burnouf! Oh! C'était la salle benjamine de Renan. Il n'y a pas là de chaire surélevée. Il y a une chaire qui est un simple fauteuil de plain pied avec les chaises au siège de paille, réservées au public. Voilà le cadre que Renan aimait, qui lui paraissait plus adéquat à la fabrication en commun de la matière scientifique. Il arrivait avec sa Bible — je l'ai toujours! Il l'ouvrait. Il traduisait. Il commentait. Il jouissait visiblement. Sa face large s'épanouissait dans un sourire heureux. D'où pensez-vous que pût lui venir ce sourire? Il lui venait de la paléographie!

On décore de ce nom tout ce qui a trait à l'écri-



ture non imprimée, principalement à l'écriture ancienne. M. Renan, sous le texte de nos éditions courantes, retrouvait donc, ou, comme nous tous, cherchait à retrouver le tracé primitif. Soit qu'il interprêtât les *Psaumes*, dont la difficulté exceptionnelle le passionnait, soit qu'il s'attachât à une inscription sémitique quelconque, M. Renan avait une habileté singulière, un tour de main des plus alertes, des plus vifs, pour reconstituer le ductus d'une lettre mal conservée, pour refaire la panse non point d'un *a*, mais d'un *aleph*, puisque tel est le nom sémitique de notre *a*. Véritablement, ce fut avant tout, dans ses exercices paléographiques, ce fut comme épigraphiste que je le vis faire œuvre scientifiquement originale, tenter ce qu'on entend par découverte dans le domaine de la philologie. Le mouvement de ce corps lourd, devenu subitement léger, m'est resté dans la prunelle, quand il se retournait vers le tableau pour y mouler, la craie à la main, avec l'application d'un bon écolier, quelques caractères phéniciens archaïques.

Cela se faisait toujours devant un nombre infiniment restreint d'auditeurs. Et voilà un point sur lequel il importe de rassurer le contribuable. Le contribuable ne nous le dira pas, parce qu'il est trop poli, mais il estime dans le fond, que payer si cher — est-ce si cher que cela? — un professeur, pour trois, quelquefois pour un élève, il estime que cela grève le budget inutilement.



C'est tout le contraire! Un chiffre considérable d'élèves ruinerait la France. A l'*Ecole des Hautes-Etudes d'histoires et de philologie*, où j'ai eu l'honneur, depuis 1884, de fonder une discipline nouvelle et de former quelques élèves, nous avons l'ambition de préparer des savants. Au Collège, on a l'ambition de faire avancer la science. Comme ce sont toujours les savants à qui est dû cet avancement, les deux établissements, en réalité, se rejoignent.

Que l'on veuille donc bien imaginer la dépense inénarrable de bustes, de chaires, de traitements au devant de laquelle nous courrions, si un professeur du haut enseignement formait plus de deux savants par an! N'en former qu'un seul pendant plusieurs années, c'est avoir contribué déjà sérieusement à la construction de la Science française et à l'équilibre du budget.

J'ai promis de dire, en commençant, l'impression décisive produite sur moi par ces cours de peu d'auditeurs. Je possède, dans mon propre Fonds, le premier petit dictionnaire avec la première petite grammaire hébraïques où Renan fit ses débuts et qu'il tint à me donner de sa main. Je dus, plus tard, moi-même me mettre à l'hébreu. Cependant, ce ne fut point, ni la paléographie, ni l'exégèse de Renan qui me frappèrent. Ce fut quelque chose de plus discret, de plus inattendu, de plus humble.

Perclus de rhumatismes, surtout au déclin d'une



carrière glorieuse, après être demeuré la matinée entière sur son lit, à tirer des plans pour tomber sur la position la moins torturante, Renan voyait approcher l'heure de son cours. Comment le faire cependant; car, pour lui, il fallait le faire à tout prix! Mettre ses bottines à élastics lui devenait impossible. Il mettait alors, péniblement, ses chaussons de Strasbourg. Il descendait, avec des souffrances de toutes les secondes, un escalier intérieur qui mène à la salle III et qui tourne, qui tourne tout le temps. Il arrivait alors, s'installait et recommençait ses restitutions paléographiques, avec le sourire.

Ce sont ses chaussons de Strasbourg qui me sont restés gravés dans la prunelle, comme une leçon morale, comme une règle de conduite. Pour ceux qui l'ont connu, pratiqué, suivi comme moi-même — quoi que ce soit que l'on pense de l'homme, du philosophe, de l'écrivain, Renan est demeuré le type du devoir qui s'accomplit sévèrement, simplement, consciencieusement, minute par minute. Je crois que jusqu'à la fin de sa vie, il a été le petit écolier diligent et régulier qu'il dépeignit lui-même, traversant la place de Tréguier pour aller en classe. On le connaît si mal d'ordinaire! On lui prête... Je suis sur le point d'en lâcher une assez forte. J'ai besoin d'amener ça d'un peu loin.

M. Guillemot, mon excellent professeur de quatrième — à l'ancien Bonaparte! — possédait à



fond son Virgile. Il découvrit un jour dans l'*Eneïde* l'unique vers où le poète semblait marquer un peu de malice (1). Il nous fit alors remarquer incidemment que, d'ordinaire, Virgile *n'avait pas d'esprit*. Il en avait eu dans ce vers, par hasard (2).

En ce sens, Renan n'avait pas d'esprit.

On connaît et l'on cite souvent ce qu'il dit à M. de Freycinet, candidat à l'Académie Française et Président du Conseil, à l'époque :

(1) C'est, je me le rappelle exactement, les vers 363-364 du premier livre de l'*Enéide* : *Portantur avari Pygmalionis opes pelago*. Pygmalion, c'est l'abominable frère de Didon. Il thésaurisa sa vie durant; l'ironie consiste dans cette épithète d'*avare* qui lui est décernée au moment où, les richesses qu'il croyait devoir lui revenir, par suite de son crime, et que Sichée, mari de la reine, avait cachées, ces richesses, Didon les emporte avec elle.

(2) Il en avait bien eu ailleurs aussi; car, les Classiques, y compris les Grecs — y compris même les grands Tragiques, comme Sophocle — souriaient plus souvent que nous ne consentons à l'imaginer. Chez Virgile, quand Neptune invite Eole à régner, tant qu'il lui plaira, dans la prison close des vents (*Aen.* I, 141), on voit bien qu'il plaisante cruellement. — *Pecunia tua tecum sit*, écrivait, un jour, non sans une ironie cinglante, à M. Victor Duruy, qui lui proposait des compensations pécuniaires à sa destitution de professeur au Collège de France.



— « Je vous suis tout acquis — à moins que le Président de la République ne se présente. »

C'est charmant, c'est fin au possible; mais c'est fin par surcroît, si je puis dire. Renan partait d'un fait historique. Louis XIV était le protecteur de l'Académie Française. Le Président de la République, le chef de l'Etat, y était donc à sa place et il me disait souvent qu'il verrait d'un bon œil se produire une candidature présidentielle. On se rappelle au surplus que Napoléon III avait manifesté des velléités académiques. C'est de cet ensemble de considérations que s'inspirait sa remarque à M. de Freycinet. Renan ne connaissait pas l'esprit de mots, l'esprit de Dumas fils qui consultait son *mangenda*. Il ne connaissait que l'esprit d'idées.

Il avait donc, même en matière de plaisanterie, l'esprit sérieux. Il parlait et répondait simplement aux visiteurs de toutes sortes, sans jamais chercher à briller. Il ne fermait sa porte à personne — et, nous devons le dire tout de suite — M. Maurice Croiset, l'administrateur actuel, maintient cette haute règle de courtoisie.

Joséphine Vuagnat, une Savoisienne de Talloires — on n'avait point de valet de chambre, on l'appelait *Joseph*, disait Aty, non pour abrégé, mais pour se donner l'illusion d'avoir un valet à soi — Joséphine Vuagnat, du nom de son mari, se dérangeait de la salle à manger où elle



restait à coudre du matin au soir, allait ouvrir la porte, introduisait immédiatement le visiteur, sans autre forme de procès. M. Mayer-Lambert rappelait, à une récente occasion, que, tout jeune homme, tout inconnu, s'étant présenté au Collège de France, M. Renan insista pour qu'il voulût bien attendre deux secondes, au moment où le visiteur se disposait à s'en aller. M. Renan n'admettait pas qu'on distinguât parmi ses hôtes. Il entendait lui-même n'être l'objet d'aucune distinction. Mal me prit un soir, à la gare de Lyon où je voulais lui procurer un compartiment réservé. Il monta dans le compartiment de tout le monde, en me gratifiant d'un regard silencieusement désapprobateur.

Il voyagea dans les mêmes conditions en septembre 1892, lorsque se sentant tout près de sa fin, il tint à mourir à son poste, au Collège de France, malgré toute sa tendresse pour la terre bretonne d'où Mme Ernest Renan le ramenait. J'ai raconté, dans *Sœur Anselmine*, cette mort héroïque. En retournant l'autre jour encore, revoir les lieux, j'en causais avec Alexis Lesage, l'huissier à chaînes, né au Collège même, âgé de 74 ans aujourd'hui et qui en paraît 54.

Le grand homme venait de mourir. Il était sur son lit, en présence de ses trois enfants et de sa femme. Son poids, à un certain moment, l'entraîna. Lesage et moi nous le relevâmes, nous le



remêmes sur ses draps. La figure était toujours calme et sérieuse, reposée, sans rien de tragique — une figure où jusqu'à l'heure dernière, se lisait comme une application de la pensée, constante, paisible, profonde, recueillie.

C'est cette figure là qu'aujourd'hui je tâche de rendre.

II

LE COURS DE RENAN STÉNOGRAPHIÉ

Il existe un petit livre qu'il serait injuste de ne point mentionner à cette place. Ce sont : *Les textes de la Bible. Cours professés au Collège de France par Ernest Renan. Recueillis et publiés par Emile Lambin, associé correspondant de la Société Nationale des Antiquaires de France, membre de la Société archéologique de Soissons. Bibliothèque de la Vie Moderne, 83 et 83 bis, Boulevard Soult, Paris (1890).* Nous allons en parler avec licence de commenter ce charmant petit volume.

M. Em. Lambin, qui, en plus des titres scientifiques ci-dessus énumérés, était un excellent homme et, avec cela, commissaire de Police du quar-



tier, était un auditeur assidu de Renan. Il s'était épris de l'exégèse hébraïque et surtout, je pense, du génie de l'exégète. Il reproduisait les cours du maître avec une étonnante exactitude. En les lisant, je croyais entendre parler Renan lui-même. M. Lambin publia, d'ailleurs, dans sa courte préface, des fac-similés de lettres de Renan le remerciant du soin scrupuleux avec lequel il avait pris, lui écrit-il, « la photographie de mon cours ».

Le cours n'était pas seulement photographié. M. Lambin en avait pénétré parfaitement l'esprit. Peut-être est-il intéressant dans ce volume de dire un mot de la façon dont se faisaient ces cours et de leur objet.

En réalité, M. Renan n'enseignait pas. Il parlait. Je sortais, quand je l'ai connu, tout frais émoulu, des mains de M. Emile Egger qui, du reste, avait été un père pour moi et, comme il l'ajoutait, un notaire, puisque c'est lui qui, non seulement, me maria, mais encore se chargea de tous les pourparlers usuels en pareilles circonstances.

Mon excellent maître avait la parole fluide et continue. Il avait un art merveilleux de se perdre, pour ne se retrouver que mieux, à travers tout un labyrinthe de compléments directs et indirects, de propositions principales, subordonnées et coordonnées. Cela me remplissait d'admiration. Il prit l'habitude, soit que je fusse seul, soit que je me



promenasse avec des amis, de commencer une phrase à la Bastille pour ne mettre le point final qu'à la Barrière de l'Etoile.

Lorsque je connus M. Renan, je vis que ce genre d'éloquence ne lui agréait pas précisément. Il m'apprit les charmes de l'anacoluthé. Il la pratiquait lui-même délicieusement, il brisait ses constructions, pour les reprendre quelques mots plus loin, avec une aisance parfaite. Je me mis à l'imiter, comme j'avais suivi les traces de M. Em. Egger. On est souple étant jeune. Je suis doué, au surplus, d'un certain esprit d'assimilation, préoccupé toujours, pour mieux pénétrer mes semblables, de me mettre en quelque sorte à leur place, de façon à leur emprunter leurs gestes et jusqu'au son de leur voix.

Mais l'anacoluthé, autant que la suite impeccable du discours étant aussi peu dans ma nature l'une que l'autre, j'y déployais peu de grâce; je finis au bout d'une longue série d'années — il faut du temps pour devenir soi-même — je finis par causer tout simplement, sans briser mes constructions à coups de marteau et sans étendre non plus mes phrases sur le radeau qui suit sans heurt le cours des fleuves. Ce dernier système aboutit à la monotonie, si le premier aboutit au bafouillage.

M. Renan tenait de la nature l'art de dire sans effort et de dire abondamment, comme il écrivait. Je n'ai retrouvé chez personne cette facilité de



parole. Pourtant, il n'improvisait presque jamais. Ses cours, il les faisait sur des notes. Ses conférences, il les suivait sur le papier. Mais il causait même ce qu'il lisait. Il m'expliquait que cela le reposait d'avoir entre les mains un texte rédigé, qu'après cela il s'y conformait plus ou moins fidèlement.

Ses discours à l'Académie française étaient par leur débit seul, des merveilles. Je l'entends encore détacher la fameuse phrase de son discours de réception : « *On arrive chez vous à l'âge de l'Ecclésiaste... à l'âge où l'on s'aperçoit que tout est vanité.* » Oh ! le dernier mot était *envoyé*, comme on dit, et cela tenait à l'intensité avec laquelle l'accent portait sur chacune des syllabes. De même, disait-il, dans son discours à M. Pasteur : « Nous vous soumettrons nos doutes, vous nous apporterez vos certitudes. »

Je crois que l'effet produit par chacune de ces paroles, tenait au sérieux avec lequel Renan détachait chacun de ses termes. C'est exactement avec ce sérieux qu'il lisait et prononçait l'hébreu biblique à ses cours.

On sentait, si je puis dire, sous le mot qui sortait de sa bouche, une somme lourde, un emmagasinement compact de réflexions, comme s'il pesait sur tout un substratum de discussions et de commentaires. « *Bereschid bara Elohim*, ponctuait-il, *hel haschamaïm vehet ha eretz* », C'est à



savoir : « Au commencement, Elohim créa les *cieux* et la terre » etc. (1) Et c'était plaisir que de l'entendre, émerveillement que de voir, d'une façon en quelque sorte physique, le labeur accompli par le cerveau de Renan à travers ces vocables en qui tient toujours le sort de toute une humanité.

M. Lambin explique clairement, d'après le professeur lui-même, la difficulté d'un enseignement dont la base est la Bible. M. Renan enseignait l'Histoire, c'est-à-dire là Religion du peuple d'Israël. Lambin souligne l'embarras où l'exégète se trouve de ne point sentir sous lui les assises chronologiques, que nous offre, par exemple, l'étude des antiquités grecque et latine. C'est, en effet, là le point délicat. Je vais tâcher de rendre cette délicatesse sensible au lecteur par une comparaison.

Prenons, dans le grec classique, Sophocle, Thucydide, Hérodote, Platon. Ce sont des écrivains que nous abordons isolément, que nous commentons chacun par lui-même, qui, chacun, nous

(1) Il faut avoir bien soin de traduire ici par *cieux*. Le singulier répond à une vision propre à nos races, pour qui le ciel se présente comme une surface unie. Aux Hébreux, au contraire, visuellement faut-il croire, le *ciel* et l'*eau* — sauf dans des cas déterminés et parfois conjecturaux — n'apparaissent sans exception qu'au pluriel. C'étaient comme des divisions longitudinales juxtaposées. Nos *cieux* sont un pur hébraïsme.



apparaissent sous les traits d'une personnalité distincte. Imaginons maintenant que les tragédies, certaines tragédies de Sophocle, certains livres de Thucydide, d'Hérodote, de Platon, ou de tous autres, aient été fondus, réunis, ramassés en un Corpus unique, sans noms d'auteurs.

C'est à peu près la situation dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis de l'Ancien Testament, du moins pour les six premiers livres qui constituent l'*Hexateuque*. Cette situation est ici plus embarrassante encore; car, voici la difficulté devant laquelle nous nous trouvons anéantis. Dans le Corpus hellénique anonyme que nous venons de supposer, il nous serait déjà peu aisé de faire la part de chacun des auteurs qui auraient été ainsi mélangés. Cette difficulté nécessairement augmente quand il s'agit de discerner, les unes des autres, des idées essentielles et qui souvent paraissent contradictoires.

Pour préciser davantage, faisons dans un Corpus français hypothétique, figurer anonymement l'*Athalie* de Racine, le *Polyeucte* de Corneille et le *Moïse* d'Alfred de Vigny.

Nos perplexités commenceront tout de suite. Nous lisons dans un chapitre, le chapitre I de notre *Corpus* français :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.

C'est, on le sait, le début d'*Athalie*.



Plus loin :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre
[crainte.

C'est encore un vers d'*Athalie*.

Puis voici un autre vers, celui-ci de *Polyeucte* :
Oui, c'est un Dieu caché que le dieu qu'il faut
[croire.

Enfin, nous tombons sur ce vers-ci :

Il se sentait déjà l'élu du Tout Puissant.

C'est le dernier vers du *Moïse* d'A. de Vigny.

Nous savons que ces quatre façons de désigner l'Etre suprême n'en font qu'une, parce que nous discernons tout de suite l'adjectif devenu substantif dans l'*Eternel* et dans le *Tout Puissant*. Et encore dans le Dieu caché y a-t-il une nuance dogmatique assez forte qui nous guide.

En hébreu, la distinction est mille fois plus malaisée, entre *Elohim* — qui est un pluriel construit avec le verbe au singulier ! — *Yahwé* dont on ignore même l'épel exact — *Schadaï*, le Capable (?) — c'est le plus ancien nom de la divinité chez les Hébreux — *El, Eli*, singulier rarissime à l'état simple, de *Elohim* (1), etc, etc...

(1) Le monothéisme des Hébreux, si cher à Renan, est un mythe. Ils ont commencé par le polythéisme comme tout le monde. Renan donc avait raison seule-



C'est au milieu de ces problèmes que se mouvait M. Renan, à son cours.

Aussi aimait-il à scander ses syllabes, à retrouver sous l'énorme *bara*, *créa*, de la Bible, que je viens de citer, le modeste *bara* des Arabes, qui se lit de même : *bara* et qui signifie *laisser aller* (hors de soi), *émettre*, *produire*. Sur ces matières, il ne s'égayait jamais, même s'il lui arrivait de rencontrer le fameux *tohu-bohu*, *tóhou va bóhou*, que Rabelais — et non point Voltaire, comme le veut M. Littré — fit passer dans notre langue (1). Sans doute, suivre les caprices de l'écriture primitive, reconstruire devant ses auditeurs ce tracé originaire, l'amusait beaucoup. Mais, j'ai remarqué — et je note ici cette nuance — le sourire disparaissait aussitôt qu'il s'agissait de l'interprétation du moindre mot biblique. Même quand le visage présentait sa sérénité ordinaire, un pli, sur le front, se creusait. L'élève appliqué de Saint-Sulpice réfléchissait toujours.

ment dans ce sens qu'ils ont abouti au monothéisme, que le monothéisme est demeuré la caractéristique de leur religion, et que c'est la doctrine du monothéisme qu'ils ont transmise à nos peuples d'Europe.

(1) Les *Œuvres de Maître François Rabelais*, éd. Marty-Laveaux, chez Lemérre, t. VI, p. 209, col. 1 et le renvoi.



L'étymologie le préoccupait également. Nous avons, dans notre préface, fait nos réserves sur Renan linguiste. M. Renan croyait — comme on fait, d'ailleurs, toujours dans le public — qu'il existe une science nommée *étymologie*. Les choses se comportent autrement dans la réalité. Je sais, par exemple, pour l'avoir pu constater maintes et maintes fois, je sais que dans le français du Nord, le *ca* latin aboutit à *cha*, *catus* donnant *chat*, etc. Je sais, d'autre part, que lorsque le latin nous présente une *n* devant un *t*, ce groupe *nt* subsiste en français, sauf qu'en français cette *n* n'est plus consonne, mais nasalise simplement la voyelle qui précède; je sais enfin que la finale des infinitifs en — *are* se réduit à — *er* en français. Je sais alors, de science certaine, que *cantare* devient *chanter* et ne peut pas devenir autre chose. Voilà quelles sont les véritables étymologies. Il faut que les différentes parties du mot soumis à notre interprétation, aient évolué d'une façon conforme aux règles établies par l'expérience, pour que l'étymologie proposée soit acceptable. Il n'y a donc pas plus d'étymologies personnelles, en quelque sorte, qu'il n'y avait chez Dieu, suivant Malebranche, de volontés particulières; en matière de langage, il n'y a que des règles générales.

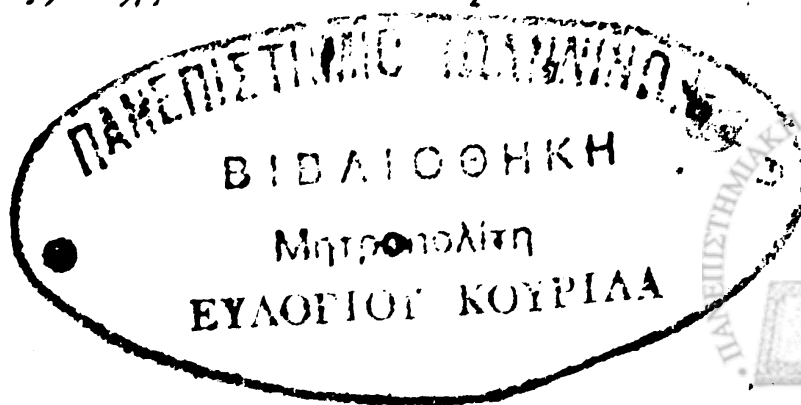
Notons cependant ici, pour être juste, que plus tard, au contact de Garotn Paris, M. Renan, quoique, arrivé à 60 ans, il ne fût plus une nature pro-



gressive, sut modifier ses points de vue. Il apprit que le français, comme on le dit communément, ne vient pas du latin, que le français n'est pas autre chose que le latin continué, évolué normalement. *Latin* et *français* sont, en réalité, des désignations *politiques* et non *linguistiques*. Le latin s'appelle le français depuis qu'il y a une France; un mot *français* même de nos jours, peut différer d'un mot *latin*, beaucoup moins qu'un mot latin du temps de Cicéron ne diffère d'un mot latin archaïque (1).

Renan donc, malgré ce que nous observâmes plus haut, sut jusqu'en ses dernières années, garder un esprit curieux en plus d'un domaine. Gaston Paris était l'esprit progressif par excellence. Notons un détail. Gaston Paris parvenu déjà à un âge respectable, saisit tout de suite la philosophie de la bicyclette, au moment où elle venait d'être inventée. Renan, au contraire, ne se fit jamais au télégraphe qui le déconcertait toujours, on a pu s'en convaincre plus haut.

(1) Cette thèse se trouve développée dans *Autour de la Grèce*, Calmann-Lévy, 1897, à l'article : *La prononciation du grec*.





VII

M. RENAN EN VOYAGE

C'est un romancier plein d'esprit et de talent, M. André Thérive, qui le fait ainsi voyager dans son *Voyage de M. Renan*. Ce livre est précieux, sa documentation suggestive — à condition, toutefois, d'en prendre le contre-pied; en nous présentant un Renan imaginaire, M. Thérive nous incite à retrouver le vrai; sans M. Thérive, nous n'aurions pas songé à tel trait caractéristique, précisément parce que M. Thérive fausse souvent le trait. En deux mots : notre auteur peint de fantaisie; cela nous permet d'esquisser l'homme, parfois même l'homme intime dans Ernest Renan.

Un journal de Berlin admire l'ouvrage de M. Thérive et s'en inquiète aussi. Est-il donc vrai, se demande-t-il, qu'il y ait eu deux Renans?



Voilà bien, ajoutait-il avec gravité, une question à résoudre pour le Centenaire.

On connaît, en effet, la fable dont use M. Thérive. Ernest Renan a un sosie qu'il connaît, d'ailleurs, personnellement, un certain Antoine Pugeat, prêtre défroqué qui s'établit papetier dans les environs du Collège de France. M. Renan fait de ce Pugeat son *alter ego*, le loge chez lui, le charge de travailler à sa place. Il finit par l'expédier en Afrique, à la recherche d'une inscription phénicienne. Durant ce *voyage* — qui me paraît plutôt une *expédition* ou une *mission* — Pugeat (quel nom et quelle assonance singulière!), Pugeat se donne pour Ernest Renan en personne. L'auteur, par mille remarques incidentes des plus précises, ne nous cache pas son intention de faire agir et parler son héros, comme en des circonstances identiques, aurait agi et parlé Renan. Au surplus, le livre n'est point intitulé : *Voyage de M. Pugeat*. Il s'intitule : *Le voyage de M. Renan*.

Quelle est donc la raison dernière, quel est, chez M. Thérive, le but de ce dédoublement, de ce travesti? Il nous apparaîtra clairement tout à l'heure. Mais, pour voir si le but est atteint, si Renan et Pugeat sont le même homme, il est bon de se rendre compte dans quelle mesure notre romancier a réalisé le Renan historique.

Il y a sur ce point des méprises amusantes de la part de M. Thérive.



Au début du récit, par exemple, je vois Ernest Renan, le Renan authentique, entrer dans la papeterie de M. Pugeat pour y demander des plumes d'acier. Le lendemain, il revient « rassortir du papier glacé ». Il précise même le genre de papier qu'il cherche :

— « Vous comprenez, il me le faut assez solide, assez épais pour le couper, au besoin, en fiches. »

Je n'imagine pas ce que pouvaient être les *fiches* de M. Renan. Elles n'entraient pas dans sa manière de travailler. Je ne lui en ai jamais vu. Comme pour tout le reste, M. A. Thérive est plutôt à côté. Il ne voit qu'en marge.

J'ai vécu pendant dix années dans l'intimité de M. Renan. Jamais, à ma connaissance, il n'est entré dans un magasin acheter quoi que ce fût au monde. Ce n'est point ici un détail matériel sans importance. Ce détail a une valeur morale. Renan n'avait pas la sensation de la vie quotidienne. Elle évoluait en dehors de lui. Il séjournait dans une abstraction perpétuelle, habitant de préférence le mont Sinaï ou Sirius. Il ignorait volontiers les existences et les âmes qui se mouvaient dans son orbite immédiate.

Ceux qui l'ont connu se souviennent à quel point il était peu pratique. Ceux qui ont lu les *Lettres du Séminaire*, y ont constaté sa totale incapacité à se choisir lui-même un vêtement. C'est toujours ou sa mère ou sa sœur, quand celle-ci



était à Paris, qui lui achetaient sa soutane. Plus tard, Mme E. Renan le menait consciencieusement chez le chapelier. Parfois il disait qu'on fût venir l'*homme*. Ce vocable, plutôt générique, désignait le coiffeur.

M. A. Thérive s'inquiétait un jour auprès de moi de savoir si, à telle époque, M. Renan demeurait encore rue de Tournon. La question dénotait un noble souci d'exactitude. M. Thérive aurait pu se renseigner auprès de bien des survivants. Seulement, il avait besoin de ménager une rencontre entre M. Renan et M. Pugeat. La visite chez le papetier ne se préoccupe point de plonger dans des arcanes psychologiques. Elle accuse un simple truc de romancier.

Le romancier, pour n'avoir pas vu son personnage, nous convie ainsi à le mieux voir de nos propres yeux. Son livre me rappelle je ne sais quel roman de feu Edouard Rod, qui, dans les premières pages, nous plante son héros avec un cigare à la bouche, alors que deux cents pages plus loin, ce même héros déclare n'avoir jamais fumé. Je crains que M. Thérive n'ait eu aussi peu son personnage dans l'œil, quand il nous le montre sous la galerie de l'Odéon, plongeant dans des livres « son nez vaste ».

Ce tableau est évidemment destiné à être plaisant. Il n'est, en effet, guère parisien d'imaginer un écrivain glorieux — comme Renan à cette épo-



que — comme, plus tard Dumas fils ou Paul Bourget, fourrageant dans les célèbres Galeries. Renan n'y mit jamais les pieds; cela sortait de son genre.

Voici qui est d'un à côté encore plus saisissant.

On ne sait peut-être pas assez que M. Renan avait à un degré suprême le respect hiérarchique; il accueillait avec une haute satisfaction les dignités qu'on lui conférait; il en remplissait les charges avec un scrupule minutieux. On comprend sans peine d'ailleurs l'importance qu'il devait attacher au titre d'administrateur de ce Collège où il avait été destitué comme Professeur d'hébreu.

On est donc plutôt surpris de rencontrer chez lui cette exclamation que lui prête généreusement notre romancier : « Pour comble de malheur, on va me nommer, mon pauvre ami, administrateur du Collège de France; hélas ! Administrateur ! » Hélas ? Mais il en était enchanté ! Ici encore, M. Thérive peint un peu *de chic*. Il fait prononcer à Renan des paroles de protestation quelconque, les plus banales qui soient.

Plus loin, on croit avoir la berlue, lorsque M. Renan se décharge sur Pugeat tantôt d'une cérémonie, tantôt d'une commission scientifique qui l'ennuie. J'ai eu l'occasion d'y insister ailleurs (1); le devoir, le sentiment du devoir, voilà ce qui, chez

(1) Voir plus haut : *E. Renan au Collège de France*.



Renan, domine. Mettons à l'aise toutes les consciences; il est certain que le devoir, tel que Renan le concevait et tel que le catholique le conçoit, tel que le concevait son propre petit-fils, Ernest Psichari, n'est pas le même devoir. Il n'en est pas moins certain que tout devoir suppose chez celui qui sait le remplir, courage et droiture d'âme. Par là, le devoir accompli mérite le respect de tous. Je ne parle pas ici seulement du devoir professionnel, de celui d'un fonctionnaire; je parle du devoir intellectuel. J'ai eu l'honneur de le dire à Tréguier, le 13 septembre 1903. lors de l'inauguration de la statue de Renan: les contradictions du philosophe présentant la vérité sous des faces diverses, tiennent au sérieux même de cet honnête esprit, qui se croit obligé de faire la part de chacun. C'est par scrupule de conscience qu'il ondoie souvent et se diversifie.

Pour me faire encore mieux comprendre, l'ondoiement et la diversité avaient, par exemple, un tout autre mobile chez Anatole France, qui a su, d'ailleurs, s'assurer une place inexpugnable dans cette chose auguste qui s'appelle la prose française. Si Renan, dans ses variations, obéit à son esprit de tolérance et d'impartialité, France s'abandonne, sans autre souci, à la volupté, à la griserie de la pensée. Il ne quitte jamais le *Jardin d'Epicure*.

M. A. Thérive qui admire A. France, admire beaucoup moins Ernest Renan. Il en fait aussi



moins aisément le tour. Renan, prêtre, exégète, artiste, est difficile à saisir dans sa totalité. On sent que M. Thérive n'est pas de la maison. Il cherche à s'illusionner lui-même en faisant intervenir à tout propos, sous prétexte de couleur locale, M. Berthelot et « Darmesteter ». Quel Darmesteter ?

Ils étaient deux frères, aussi peu, d'ailleurs, l'un que l'autre de l'intimité du philosophe ; il était d'usage, il est toujours d'usage dans les cercles spéciaux, de désigner chacun des deux frères par son prénom ; M. Renan n'en usait jamais autrement ; il y avait James, l'orientaliste célèbre, et il y avait le non moins célèbre Arsène qui fit, entre plusieurs études du même genre, un beau travail sur la *Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française* (il s'agit là de la langue écrite) et des lois qui la régissent.

M. A. Thérive, qui se mêle avec tant de compétence de régenter la langue française, ne devrait pas ignorer un ouvrage aussi capital. *Le voyage de M. Renan* est censément de la plume de M. Pugeat. Cette plume, je dois le dire, ne rappelle que d'infiniment loin celle de M. Renan, dont la langue simple, naturelle, causée, sait pourtant rester toujours sur la hauteur. Antoine Pugeat en descend plus d'une fois. Tous ceux qui s'occupent du *français parlé* savent qu'aujourd'hui — et il y en a des traces dès le XVII^e — le participe passé



passif reste invariable dans des locutions comme : *La lettre que j'ai écrit*. De cette façon exactement s'exprime — non pas, j'aime le croire, M. Thérive, dont le talent est tout aristocratique, mais une religieuse qui s'adresse à M. Pugeat et qui lui confesse être restée sur le sable, à demi-morte « juste assez pour que l'instinct de vivre m'ait *repris* » (p. 242), dit-elle, au lieu de *reprise*.

Je pourrais multiplier ces *vulgarismes*. Ils sont tout aussi à côté, tout aussi en dehors de M. Renan qu'Antoine Pugeat lui-même. M. Thérive, en créant ce Pugeat, a voulu nous montrer jusqu'où les doctrines de M. Renan auraient fini par le conduire, s'il s'était trouvé dans les circonstances que notre auteur suppose s'être produites dans le voyage de Pugeat. La conclusion où nous devons aboutir, est que la morale, la philosophie, l'exégèse renaniennes sont funestes, parce que dissolvantes. Moi, je veux bien. Cela peut se soutenir, cela s'est soutenu. Je crois l'avoir bien soutenu moi-même au début de mon volume. Avant moi, en février 1922, dans un article net et droit de *l'Echo de Paris*, avec des arguments frappés, M. René Bazin a formulé son avis sans restriction. C'est que, précisément, il y a la manière. Et je crains que M. Thérive ne l'ait cherchée vainement. Ce que j'en dis est dans l'intérêt de la cause même qu'il défend, si tant est qu'il en défende une. Une caricature n'est pas une démonstration. Elle



peut infirmer au lieu de corroborer la thèse la meilleure.

Voici cependant la marche du récit lui-même.

Au cours d'une sombre et sinistre aventure, Pugeat-Renan est arrêté aux environs d'Alem-Roum sur les côtes tripolitaines, par des Arabes en révolte contre les Anglais, emmené avec ses compagnons à dos de chameau, chez le Mahdi Mahommed Ahmed, en face de Kharthoum où Gordon pacha est assiégé.

Ne craignez rien ; de ce rapt et de ce siège, je détache rapidement deux épisodes, pas un de plus.

Parmi les captives se trouve une religieuse, sœur Mathilde. La société, les discours de Renan — pardon ! de Pugeat — ont vite fait de la pervertir. « J'étais courageuse, s'écrie-t-elle, vous m'avez faite lâche. J'étais croyante, vous m'avez faite païenne », etc..., etc..

Que se passe-t-il donc ?

Il se passe ceci, que Pugeat-Renan, dans des circonstances spéciales, fait épouser à Mathilde un vieux Grec, Démosthène Apostolidis. Le mariage est fictif. Démosthène manque, comme dit l'autre, de nerf oratoire. Renan-Pugeat — il m'a un peu l'air teinté de proxénétisme, ce bon Pugeat — finit par conseiller à la jeune fille de changer de mari et d'en prendre un plus solide. Elle aura du moins de la sorte connu le bonheur.



Tels sont, évidemment, selon M. Thérive, les délétères effets de l'*Abbesse de Jouarre*. On la lit, ce n'est rien ; on la met en pratique, alors ça tourne mal. L'argument pourrait aussi bien se dresser contre *Manon Lescaut*, *Adolphe*, *Sœur Philomène*, etc., etc. Il ne faudrait plus rien écrire, si le lecteur prend tout à la lettre, veut tout imiter. Et puis, qu'est-ce que cette histoire de Démosthène Apostolidis « répudiant » son épouse ? Si l'Eglise grecque admet la « répudiation » de M. Thérive, autrement dit le divorce, il nous semble que M. Renan n'y est pour rien. M. Pugeat non plus.

Voici qui est plus inattendu. Pugeat, chez les Arabes, pour sauver sa peau, se fait derviche, musulman, que sais-je ? Pourquoi pas ? Renan a tout jeté à terre. Dès lors peu de choses *méritent qu'on meure pour elles*. Chrétien, musulman, bouddhiste, ça se vaut. Et cette veulerie morale, cette friponnerie philosophique, ces ténèbres de la conscience n'accusent que plus vivement la lumière projetée sur l'héroïsme simple d'un Gordon se faisant tuer à Khartoum.

Une fois de plus, nous devons remercier M. A. Thérive de nous découvrir le point de vue juste par l'injustice — ou l'injustesse du sien.

C'est *aller un peu fort*, que de convertir Renan à l'islamisme. Au collège, il faisait des vers latins où il répétait en refrain : *Sternite Turcas*,



abattez les Turcs — on voit à quel point M. Renan est d'actualité. Il n'aurait certainement pas eu d'indulgence pour Angora. Sa conférence retentissante sur *l'Islamisme et la Science*, décèle une antipathie irréductible contre l'Islam. Ou bien M. Thérive se serait-il laissé tromper par la phrase délicieuse où Renan, dans cette même conférence, exprime, en entrant dans une mosquée, devant des fidèles prostrés à terre, « un certain regret de n'être pas musulman » ?

C'est l'hommage le plus délicat rendu à la finesse du Christianisme devant la brutalité du Koran qui n'admet ni l'angoisse ni le charme du doute.

Je ne partage pas davantage l'opinion de M. A. Thérive en ce qui touche l'héroïsme de Renan — ou plutôt son manque d'héroïsme total. Il ne faut jamais oublier que dans toute sa ligne de conduite, Renan fut toujours intraitable pour lui-même. Il ne faut pas oublier que sous l'eau mouvante de sa philosophie, il y avait dans son domaine moral particulier, des solidités de terre ferme. Je sais aussi, par des confidences orales, qu'il rêva de rôles politiques où il se serait exposé envers et contre tous. Il ne redouta guère le blâme public, quand après 70, il lança la *Réforme intellectuelle et morale*. L'épisode de la portière de son compartiment restée ouverte, que j'ai raconté dans ma préface à propos de M. Jean Pommier,



me paraît profondément caractéristique. Demeuré prêtre, Renan garda toujours aux lèvres l'habitude et comme le goût de l'hostie et du sacrifice. Le défaut de la cuirasse chez lui est ailleurs. M. Thérive ne l'a peut-être pas vu. Sur Renan, il m'est parfois difficile de dire toute ma pensée. A ma place, la grande guerre le dira. Elle a changé nos mentalités. Il est de toute évidence que nous avons besoin aujourd'hui de certitude. Nous voulons les assertions catégoriques qui fondent les cités et qui font l'homme. Le dilettantisme, fût-il apparent, les onctuosités philosophiques, les politesses intellectuelles, les amabilités de surface, nous agacent. Il nous faut l'action, l'action encore, l'action toujours. Nous voulons qu'on affirme et qu'on s'affirme.

Mais quoi ? On ne saurait nier tout de même que dans les veines de ses petits-fils, Ernest et Michel Psichari, qui, eux, ont agi et ont affirmé — mon dieu oui ! tout comme leur père ! — il n'ait coulé quelques bonnes gouttes du sang de Renan.



VIII

LA PREMIÈRE PROSE IMPRIMÉE DE M. RENAN

Il est possible qu'avant moi quelque bibliographe avisé ait signalé déjà cette première prose. Je dois, en tous cas, à la plaquette qui la contient des souvenirs précieux, des émotions qu'aucun bibliographe n'aura certainement éprouvées.

Disons tout de suite qu'il s'agit d'une *Enigme historique*, parue dans une revue destinée à des jeunes filles, dirigée par Mlle S. Ulliac Tréma-deure, amie d'Henriette Renan.



Je n'en savais pas davantage au moment où je fus mis en possession de ce précieux texte. Je savais aussi que ces pages représentaient les débuts de Renan dans le monde des lettres.



C'est Madame Ernest Renan, à qui je dois tant, qui me fit ce cadeau. Le cadeau se composait de quatre feuillets détachés, format in-8°, dont la pagination, des rectos aux versos, se suivait de la façon que je vais reproduire : 933-340, (quel saut diabolique!), 361-362, 363-364, 365-366.

J'ignorais le nom précis du périodique, et je laissai passer des années, remettant, comme il arrive dans une existence bondée de travaux, la vérification au lendemain.

Un jour, enfin, j'eus la chance de voir arriver à mon cours de l'Ecole des Hautes Etudes, un excellent helléniste, dans la personne du plus délicieux abbé qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ce monde transitoire. Plein de savoir, plein d'idées, charmant de manières, d'une conversation agréable et nourrie, il était Breton et, ma foi ! sans céder d'un pouce sur le dogme ou sur quoi que ce fut d'approchant, il avait un faible prononcé pour l'auteur de la *Vie de Jésus*. C'est apparemment, parce qu'ils étaient *pays*.

Nous ne fûmes pas longs à nous lier d'amitié et je lui fis part du trésor tombé en ma possession. Lorsque je voulus le lui montrer, ce fut une autre affaire. Au Sénat, où, comme on sait, fut donné mon Fonds, un beau matin — cela se passait sous l'ancien secrétariat de la Questure, *regnante Hustino*, M. Hustin étant secrétaire et roi — on jugea



qu'il était à propos de déménager une grosse partie de mes livres, sans que ma faible intelligence ait découvert à ce déménagement une autre raison que celle, sans doute, de brouiller tous mes livres, de m'empêcher de remettre la main sur l'*Enigme historique*.

*
**

Je dus donc déchanter. Un fait indéniable, cependant, c'est que la Providence veille sur les bibliophiles.

En sortant du cours, une après-midi, nous passâmes, mon abbé et moi, rue des Saints-Pères, et nous arrê tâmes au numéro 30, chez le brave libraire Lécuyer, riche en surprises livresques. Fasciné par une pile de volumes de reliure égale, mon œil courut immédiatement au dos de ces volumes. C'était une collection incomplète, mais encore assez respectable, du *Journal des Demoiselles*. Même format, mêmes pages à deux colonnes que mon *Enigme historique* ! Et, en feuilletant avec l'abbé, nous découvrîmes une série de petits articles semblables à celui de l'*Enigme*, signés tous des majuscules E. R., la signature même de l'*Enigme* ! Nous mettions tout bonnement la main sur du Renan, non point seulement inédit, mais encore inconnu, un Renan amuseur d'enfants, chroniqueur pour jeunes personnes,



Nous devenions fous, l'abbé et moi. Nous montions sur le char d'Elie, nous touchions aux cieux : *leschamain*, répétions-nous en un hébreu extatique. Mon abbé me détaillait, chapitre par chapitre, le livre que déjà il consacrait à Renan-Trémadeure.

Le lendemain, il se rendit à la bibliothèque Nationale. Par une perspicacité et une méthode peu ordinaires, il dépista la Revue véritable d'où *l'Enigme* était extraite. C'était une Revue fondée en 1832 et qui s'intitulait, précisément, *Journal des Jeunes personnes*. A l'année 1846 — Renan avait alors 23 ans — il fut facile à mon abbé de retrouver *l'Enigme*, p. 933; car, vous pensez bien que pour un abbé, c'était un jeu que de dépister le diable: les chiffres avaient été intervertis à l'imprimerie; il fallait lire 339.

L'abbé revint me voir, pâle, défait, anéanti, flapi. Il n'y avait, dans le *Journal* entier, pas autre chose que cette *Enigme*, proposée de la p. 933 — ou 339 — à la page 340, expliquée de la page 362 à la page 365; d'où la numération intervertie de mes feuillets; Madame Ernest Renan n'avait conservé que ce qui avait trait à *l'Enigme historique*.

*
**

Nous eûmes, du moins, l'abbé et moi, la consolation de lire cette *Enigme*.



Le morceau est des plus charmants.

Il débute par cette phrase qui est déjà d'un chant assez doux :

« Une princesse, belle et jeune encore, étendue sur son lit de mort, rassemble autour d'elle les princes, ses fils, et leur adresse ses adieux. »

Ces adieux, par leurs mille allusions biographiques, sont destinés à faire reconnaître la personne, dont l'identification est proposée à la sagacité des jeunes lectrices. Le nom de la princesse est livré dans *l'Explication de l'Enigme historique* du numéro suivant, pages 362-365; cette explication, on le voit, est abondante. Il s'agit de Valentine de Pisan et l'auteur se complait dans l'énumération des détails, des circonstances touchantes ou tragiques, parmi lesquelles évolua cette pure et malheureuse princesse, épouse du frère de Charles VI, mère du poète Charles d'Orléans, persécutée, innocente, consolée — à peu près — par la célèbre devise qu'elle se fit à elle-même :

*Rien ne m'est plus,
Plus ne m'est rien.*

Il y a dans ces pages, ou plutôt dans ces colonnes, beaucoup des qualités qui annoncent le Renan futur, du rythme, de l'émotion, de la tendresse d'âme, un tour facile et de l'habileté naturelle à présenter l'érudition de façon à la rendre agréable.



Mais la vraie, la grande importance de ce document est ailleurs.

L'énigme nous témoigne, de la façon la plus manifeste, le goût que tout de suite eut Renan pour l'histoire.

Là réside, à mes yeux, sa puissante caractéristique; là éclate sa profonde différence avec Victor Hugo.

*
* *

Victor Hugo, si je puis dire, invente, crée, reconstruit, décrète l'histoire. Il la féconde aux flots de son génie; Renan, tout au contraire, a besoin de l'histoire pour se laisser féconder par elle. Il ne pense qu'à la suite des faits. Il faut que des faits précis lui soient fournis par les annales; cela s'affirme avec évidence jusque dans ses meilleurs drames philosophiques, qui semblent, au premier abord, des créations spontanées, *Le Prêtre de Nemi* et *l'Abbesse de Jouarre*. Quand il tient les faits, il les interprète, il les anime, il en fait les *Origines du Christianisme*, toujours avec ce style dont *l'Enigme historique* nous donne un premier et curieux échantillon.



COMMENTAIRES

I

*Deux bibliographes qui comprennent
la bibliographie à leur manière.*

J'exprimais le soupçon, au commencement de mon étude sur *La première prose imprimée de Renan*, que quelque bibliographe, avant moi, avait pu signaler notre *Enigme historique* ; en même temps que ces lignes, paraissait, en effet, aux *Presses universitaires de France*, un mince volume intitulé *Bibliographie des œuvres de Ernest Renan*, de MM. Girard et Henri Moncel, bibliothécaires à la Bibliothèque Nationale (*Publication de la Société Ernest Renan. Histoire religieuse*, vol. 1, 8°, 361 pages).

Notre énigme historique y figure sous le n° 1 (de la page 29). Sous le n° 2, toujours page 29, les auteurs en signalent une deuxième sur Christine de Suède, proposée dans le même journal [*Journal des Jeunes personnes*] en 1847, tome 15, page 209, expliquée pages 240 à 242, même année.

Les renseignements, dans un ouvrage de bibliographie, ne sont pas tout. Il y a la méthode. Celle



de ces messieurs leur appartient en propre. Cette bibliographie est incomplète.

Parmi les livres annotés de la main de Renan, les éditeurs signalent (p. 19 N. 51-52, d'après Omont, *Bibl. Nation. Nouvelles acquisitions*, Paris, 1922, chez Leroux, N. 11546-11547) : La Bible, traduction nouvelle par Edouard Reuss, Paris, 1876, 2 vol. 8°. Il en existe une autre, également annotée par Renan, plus importante, sous ce titre : « *La Bible, traduction nouvelle* », etc., Paris, Sandoz et Fischbacher, 11 vol., 8°, 1879-1881.

Cet exemplaire a même sa petite histoire.

M. Renan, avec ses belles et respectables habitudes de pauvreté, n'était pas grand amateur de reliures. Moi, j'aimais la reliure, pas de luxe, mais de nécessité, un livre broché étant un livre perdu. On me taquinait dans la maison pour y avoir introduit ce principe, l'avoir même appliqué. Je grevai de la sorte de folles dépenses le budget fort restreint de la bibliothèque renanienne. Je crois, sans en être sûr, que j'offris au grand exégète la reliure de Reuss, qui s'en allait en loques. Le Reuss me fut donné, peut-être à cause de cela, comme souvenir, à la mort de son propriétaire.

Ces volumes sont précieux, puisqu'ils sont annotés ça et là par la main glorieuse. Je possède — cela se devine aisément — bien d'autres documents curieux : par exemple, la première grammaire



hébraïque et le premier petit dictionnaire d'hébreu où Renan puisa les éléments de cette langue. J'ai aussi — et je ne dis pas tout — le dernier manuscrit de Renan ; il est de quelque importance, comme on a pu s'en apercevoir à l'analyse donnée un peu plus haut (p. 173 et suiv.).

Le souci capital d'un bibliographe, c'est, me semble-t-il, d'être complet, s'il veut être, comme le répétait Emile Picot, *Principium et fons*. Je supposai donc que, pour ne s'être point adressés à moi, ces savants bibliographes devaient ignorer mon existence et celle de ma bibliothèque. Je me gardai bien d'en agir de même à leur égard. Je corrigeais précisément, ces jours-là, des épreuves pour un article sur Renan dans le *Mercure* et j'aurais été heureux de me référer à la Bibliographie de ces messieurs. Je me rendis aux *Presses Universitaires*, 49, boulevard Saint-Michel, et j'y rencontrai, par hasard, un homme accueillant, M. Marcel, qui me promit un exemplaire de presse. L'exemplaire cependant ne venait pas. Je fus voir le Directeur, M. Schneider, qui me fit l'effet d'un personnage auguste et clos. Il m'exposa qu'il n'y pouvait rien et me renvoya à M. Guynemer qui, d'ailleurs, n'était plus Président de la Société Ernest Renan. Il s'entremet néanmoins avec la plus gentille obligeance, pour « donner satisfaction à ma juste requête ». Hortensius Schneider — c'est, je crois, son prénom — lui répondit qu'il



n'avait pas cru pouvoir me donner la Bibliographie. Quant aux deux auteurs, MM. Henri Girard et P. Moncel, ils étaient désolés, il ne leur restait plus un seul exemplaire!

Force me fut de me rendre à l'évidence. En feuilletant la Bibliographie, je constatai, d'autre part, un silence systématique, en ce qui me concerne pour des publications auxquelles je pris part (1). Ces bibliographes consciencieux n'agissaient, je pense, sous l'impulsion de personne. C'est d'eux-mêmes qu'ils me mettaient à l'index. Je compris alors, pour me servir d'une expression modérée, ce que c'est que des mœurs de sauvages.

II

Les deux sexes du génie

Qu'on m'excuse de me citer, surtout devant le grand Renan. Qu'il m'excuse lui-même, d'autant plus que c'est un roman que je cite et il n'aimait guère ce genre littéraire. C'est, d'ailleurs, une

(1) Bibliographie, p. 207, N. 978; p. 208, N. 981, 982; p. 209, N. 986; p. 210, N. 991; p. 212, N. 996; p. 213, N. 1.000; p. 214, N. 1.005.



brève suggestion que je me permets d'enregistrer ici. La thèse mériterait une documentation hors de notre cadre.

Dans un roman intitulé *Typesses* (*Editions du Monde Nouveau*, 1923), il est professé qu'en réalité, il n'y a pas d'hommes et qu'il n'y a pas de femmes, parce que l'être humain réunit en lui des traits physiques autant que moraux, qu'il tient les uns d'un ascendant mâle, les autres d'un ascendant femelle. Ces ascendants sexuels n'opèrent pas toujours dans des proportions égales. C'est tantôt le mâle, tantôt la femelle qui l'emporte en nous. Souvent aussi, d'après l'âge de la personne, d'après les réactions extérieures, l'une ou l'autre de ces tendances domine dans l'individu.

Cette dualité héréditaire n'a pas encore été relevée dans le domaine de la littérature, pas plus que, *latiore sensu*, dans le domaine intellectuel ni même sentimental, sauf, dans quelques phrases banales: *il pleure comme une femme, elle parle comme un homme*. Il y a cependant des génies mâles et des génies femelles sans que, pour cela, il faille attacher à la première de ces deux catégories, une idée de force ni à la seconde une idée de faiblesse.

Un historien, par exemple, quelque grand qu'il soit, rentre plutôt dans la classe des génies femelles, il a besoin des faits pour que sa cervelle se mette en mouvement; plus il en suit la ligne, plus il en interprète le sens, et plus il excelle dans



sa partie. Tel Thucydide. Le poète, au contraire, soit, si l'on veut, Sophocle, prend bien un fait dans la légende ou dans la vie, mais il l'agence à sa façon, ce que l'historien n'a pas le droit de faire. Le poète bâtit son scénario ; l'historien adapte sa construction à une chronologie, à une topographie déterminées. L'un dirige, l'autre est dirigé. Le poète peut féconder les faits, les concevoir à sa façon. L'historien a tout d'abord besoin d'être fécondé par eux.

Le génie mâle se crée un monde à part, sans se soucier du monde réel. Victor Hugo est le type de ce génie, dont il nous montre la force et la faiblesse. Il est certain que dans tout l'œuvre de Victor Hugo il y a moins d'idées, moins d'aperçus que dans une demie page de Renan. Il y a par suite, chez Renan plus d'intelligence que chez Victor Hugo. Voyez, en revanche, que d'horizons celui-ci a percés par le seul épanouissement de sa force créatrice. En réalité, il n'est pas d'exemple d'un homme moins intelligent ayant ouvert plus de mondes à l'intelligence. On voit, grâce à cet exemple, que le génie femelle, par ses effets, ne le cède pas au génie mâle.

Renan me paraît, incontestablement, un génie femelle. J'ai gardé une profonde impression de l'été où je le vis — c'était à Talloires en Savoie — travailler à l'*Abbesse de Jouarre*. Je le surpris un matin avec un *Shakespeare* devant lui. —



« Oui, me dit-il, je veux écrire quelque chose dans ce genre et je m'y entraîne, comme ça, en lisant *Shakespeare*. »

Ainsi donc, dans le domaine même de la fantaisie, il avait besoin d'un fécondeur.

Prenons enfin, dans ce même domaine, une œuvre où Renan se montre, à mon sens, l'égal des plus grands romanciers. Je veux parler du *Broyeur de lin*. Les caractères, la fabulation, le fond du tableau, tout y est définitif, tout y est de main de maître. Voyez cependant que Renan n'avait là à s'occuper que de la présentation. Tous les éléments, un par un, lui avaient été fournis par sa mère. Il n'invente rien. Quand il est abandonné à ses propres forces, il fait *Patrice* qui comme imagination ne compte pas.

Dans *1802, Dialogie des morts* (1886), il n'y a pas de drame, il n'y a que de l'histoire et de la philosophie. « Ce que j'admire en ces esprits purs (Corneille, Racine, Boileau, etc.), dit Camillus, le *petit génie ailé*, c'est comme ils restent toujours eux-mêmes et comme ils se transforment. Les siècles les grandissent, les rassérènent et pourtant les laissent ce qu'ils furent », etc. C'est splendide. Mais j'aime peut-être autant les grandioses bévues de V. Hugo :

*Jean et Luc en Judée et dans l'Inde Epicure
Entendirent un cri d'inquiétude obscure,*



Toujours là même chose : Hugo a besoin de féconder l'histoire à tout prix, Renan de se laisser féconder par elle. Hugo fabrique de l'histoire, même quand il fait du roman, comme dans *Les Misérables*, dont les épisodes ont ceci de particulier qu'ils s'effacent aussi peu de la mémoire que des scènes frappantes de la vie réelle, donc des scènes historiques. Renan est dominé par les scènes qu'il décrit. Il les documente. Il ne nous les sert pas en *tableaux*. Rien de plus suggestif que de comparer, par exemple, l'incendie de Rome dans l'*Antéchrist* et dans les *Odes et Ballades*. Historien et poète. Génie mâle et génie femelle. C'est même à se demander si le sexe du génie n'est pas en corrélation certaine avec le tempérament plus ou moins amoureux de l'homme chez l'écrivain.

III

RENAN, PLAGIAIRE?

Mon ami, l'éditeur Edouard Champion, m'avait fait l'honneur de réimprimer mon étude ci-dessus dans sa délicieuse collection des *Amis*



d'Edouard, sous le n° 48 : *Ernest Renan, Valentine de Milan, Christine de Suède. Deux énigmes historiques*. Edition originale, 12°, 47 p. (1).

J'étais tout à ma gloire, lorsque l'*Excelsior* du lundi 23 juillet 1923, publia un article remarquable de J.-J. Brousseau, dans la chronique *Les Livres*, p. 4.

J.-J. Brousseau avait fait une découverte importante, amusante, suggestive Il a eu l'heureuse idée de consulter la *Biographie* de Michaud, que j'avais dans mon Fonds du Sénat, précisément pour permettre aux travailleurs de contrôler dans cet utile Répertoire, l'érudition des contemporains. Je suis coupable de ne l'avoir pas consulté. Du diable, si j'avais osé jamais supposer que Renan ait pu prendre quoi que ce fût à Michaud, le copier même ; car, J.-J. Brousseau, par la comparaison des deux textes, celui de Renan et celui qui est dans Michaud, établit que ce dernier texte a servi de base à la rédaction des deux énigmes historiques.

J.-J. Brousseau alors a beau jeu pour se gausser de moi. Dans les énigmes historiques j'avais cru voir percer comme une aube du style renanien. Or,

(1) Ma Préface — *La première prose imprimée d'Ernest Renan* — p. 1-8, a dû subir quelques modifications pour la circonstance, sur le texte que je donne dans ce volume.



ce style est celui de Michaud ou plutôt de deux de ses collaborateurs, MM. de Maussian et Catteau-Calleville. Mon jugement, dit Brousseau, fait *plus honneur à mon cœur qu'à mon esprit critique*.

J'ai fait pis encore. J'avais affirmé que l'énigme témoignait « de la façon la plus manifeste, du goût que tout de suite Renan eut pour l'histoire ». Or, cette affirmation est difficile à maintenir, puisque... puisque — quoi donc ? puisque ce goût est celui de Michaud, Maussian et Catteau-Calleville. Ce raisonnement ne me décourage pas beaucoup. Que Renan ait été se renseigner auprès de ces messieurs, qu'il ait eu précisément une prédilection pour l'énigme historique, prouve toujours le goût que de très bonne heure il marqua pour l'histoire.

Sur le terrain du style, M. Brousseau est plus difficile à combattre.

Ici j'appelle à mon aide M. Paul Souday, dans son article du *Temps*, daté du lundi 3 septembre, 1923, p. 4, col. 4.

J.-J. Brousseau avait rangé sur deux colonnes parallèles la prose de Renan et celle de Michaud.

M. P. Souday, détache un de ces passages :

« Renan a pris la peine, lorsqu'il démarquait le texte de Michaud, de l'améliorer et d'en éliminer les sottises. Par exemple, il y avait dans Michaud : « Les grâces de cette princesse, l'élévation et la sensibilité de ces sentiments ne la pré-



servaient ni des peines de l'abandon, ni des blessures de la calomnie. » Renan n'apprécie pas cette « sensibilité des sentiments », et il écrit : « Ni ses grâces, ni l'élévation de ses sentiments, ne purent lui assurer le cœur de son époux, et enfin elle se vit comme abandonnée au milieu d'une cour où tout, d'abord, avait paru lui sourire. »

Sur le moment même, mon impression avait été que le style de Michaud, en passant par la plume de Renan, devenait bien le style de ce dernier, et cette impression, je l'avais tout de suite communiquée à M. Brousson. J'aime mieux que ce soit M. P. Souday qui le constate. La remarque, de sa part, est plus désintéressée que de la mienne.

Au surplus, J.-J. Brousson reconnaît que Renan refait le texte de la *Biographie universelle*. Ce qui me trouble, moi, c'est autre chose : ce sont les deux initiales E. R. au bas des deux énigmes. En somme Renan signe et il signe des pages qui, rigoureusement, ne sont pas de lui.

Aussi, voici comment je me représente le processus. Si l'on prend, un à un, les passages confrontés, on arrive aux conclusions de M. P. Souday. Seulement, je ne crois pas, comme lui, qu'il y ait démarquage de la part de Renan. Je m'imagine autrement son travail. Il a le Michaud tout à côté de lui, à droite; il a sous les yeux le papier sur lequel il rédige son énigme. Il lit une phrase ou deux chez Michaud; puis, à mesure, ces



phrases, en passant par son cerveau, se transforment ; le texte finit ainsi par devenir du Renan. Voilà pourquoi Renan n'y sent aucun plagiat (1).

(1) Que J.-J. Brousson me permette ici deux remises au point. C'est à moi, comme je l'indique expressément, que Madame Ernest Renan fit don du texte imprimé des *Enigmes*. Je n'ai aucune connaissance d'un manuscrit des *Enigmes historiques* que Madame Ernest Renan aurait légué, « en son vieil âge », à mon fils Ernest. — Au moment où avaient paru les « *Enigmes* », les « *Nouvelles lettres intimes de Renan* », contenant le nom du périodique, n'avaient point encore vu le jour. Nous ne nous étions pas alors occupés de les publier. Je pouvais donc ignorer le nom de périodique en question. — Sur une confusion beaucoup plus sérieuse de M. Brousson, voir la fin du volume : *Petites notes additionnelles*.



RENAN, BOSSUET ET PASCAL ÉCRIVAINS

Il n'est pas de prose que j'admire plus que celle des *Pensées* de Pascal et des *Sermons* de Bossuet; car, il faut bien faire la différence entre les *Pensées* et les *Provinciales*, entre les *Sermons* et les *Oraisons funèbres*. On dirait que, de part et d'autre, on se trouve en présence de deux écrivains distincts. Nous possédons aujourd'hui, à côté du texte des *Sermons*, rédigé par Bossuet lui-même, des notes, des espèces de sténographie prises par des auditeurs. Si l'on compare ces notes avec le manuscrit de Bossuet, on se rend compte aussitôt que l'orateur, une fois en chaire, disait tout autre chose que ce qu'il avait préparé.

C'est que Bossuet, à cette époque, opérait, si je puis user ici de ce néologisme, de premier jet, aussi bien en parlant qu'en écrivant. Plus tard, il travaillait son style, le peignait et, malgré une grandeur épique spontanée dans les *Oraisons funèbres*, malgré quelques beaux mouvements de



tendresse toute humaine, il lui arrivait parfois d'orner ses périodes de quelques perruques, pour rendre sa prose plus digne du grand roi.

Les *Provinciales* de Pascal, par suite de raisons d'un tout autre ordre, sont aussi un ouvrage composé, médité, réfléchi — trop même! — nonobstant toute la passion, ou toute la logique passionnée qui souvent les emporte d'un élan tumultueux, au-delà sans doute de l'intention première de l'auteur.

Les *Pensées*, voilà le seul exemple en prose d'un jaillissement direct, sans interposition, en quelque sorte, entre le papier et le cerveau créateur, d'aucun caractère d'imprimerie étranger au sujet même, je dirai plus, d'aucun souci d'art, d'aucune réflexion à côté, d'aucun désir de plaire ou de séduire. La plume mord la page d'une morsure nette et franche. Représentons-nous, comme il nous est loisible de le faire pour Raphaël ou pour Delacroix, les dessins multiples par lesquels un peintre tente ses travaux d'approche, avant d'attaquer la toile blanche encore. Il y a, dans ces cartons, sur ces papiers, un frémissement où l'on sent la peau du doigt de l'artiste. Il y a l'âme au premier saut qu'elle fait hors d'elle-même, avant de se précipiter sur le monde extérieur.

Cela signifie-t-il qu'il faille aimer, seules, les œuvres inachevées? Autant vaudrait prétendre



que nous excluons de nos amours toute la littérature française. J'ai montré ailleurs que Renan sentait en lui sa pensée sourdre, à mesure qu'elle n'arrivait que peu à peu à être la fontaine que nous savons, limpide et large. (1). Il n'y a pas chez lui, cela est certain, le jet unique de Pascal et de Bossuet. Deux observations cependant paraissent nécessaires à propos de ce style merveilleux — trois même. Nos trois observations auront cet effet inattendu de rapprocher Renan de Bossuet et de Pascal.

Voici la première : nous constatons chez Renan comme des jets de plume successifs; ils se superposent, ils se détruisent quelquefois. Mais ce sont toujours des jets, j'entends par là que Renan est toujours sincère, qu'il n'a pas d'autre préoccupation que de dire ce qu'il veut dire. Il fignole peu en fait de *style* ou, s'il fignole, il fignole avec un naturel inimitable. Et c'est la seconde de mes observations; par la sincérité, par la franchise du style, il arrive à égaler les *Pensées* et les *Sermons*. Il en eût été bien surpris, lui qui professait pour Bossuet si peu de tendresse.

Il est vrai — je ne l'oublie point — que Renan abonde en subtilités, en finesses, en nuances, en fuites et en retours, qui ne sont dans la manière

(1) Voir : *Un manuscrit de Renan du fonds Jean Psichari*, ci-dessus, p. 181.



ni de Bossuet ni de Pascal. Ces subtilités de Renan n'excluent nullement la franchise, puisqu'elles sont dans l'essence même de sa nature.

Voici maintenant la troisième de nos observations.

La préoccupation grammaticale n'obsédait pas moins Renan, que la préoccupation de l'exactitude verbale.

A y réfléchir, il n'y a pas de prose, il n'y a pas de littérature sans règles fixes, sans grammaire arrêtée. Du moins, nous ne voyons cela dans aucun de nos pays d'Occident. On y constate partout une langue régulière, un canon uniforme, une grammaire une. A côté de cette forme admise et générale dans une nation civilisée, il y a le fignement individuel, plus propre à tel artiste qu'à tel autre. Renan — et communément on l'ignore — fignolait, au point de vue — je le souligne — non du style, mais de la correction matérielle. Il avait eu d'excellents professeurs, entre autres M. de Sacy, son patron à l'Académie Française et dont Renan devait dire plus tard : « M. de Sacy présenta à l'Académie ce qu'il voulait bien appeler mes titres ».

Cela n'est peut-être pas très exact d'expression, puisque tous les candidats, dans chacune des cinq Académies, trouvent toujours des patrons pour présenter *leurs titres*. M. de Sacy n'avait donc pas usé d'un terme qui fût propre à la personne et à



la candidature de M. Renan. Il semble, en revanche avoir inventé pour lui des règles de syntaxe diaboliques, sur lesquelles je n'insiste pas, en ayant parlé ailleurs (1).

C'est dommage cependant qu'il n'existe pas encore une étude sur Renan prosateur, telle que, plus haut, nous la demandions. Renan disait souvent — et il est difficile de lui donner tort, quand on examine les choses de près — que, depuis le XVII^e siècle, nous étions arrivés à une correction sérieuse dans le style, que nos classiques ne connaissent vraiment pas. Comment défendre la syntaxe étrange de ce vers du *Menteur* (2) :

Pauvre esprit !

dit Dorante à son valet et celui-ci de répondre :

Je le perds,

Quand je vous ouïs parler de guerre et de concerts,
où *le* ne se rapporte absolument à rien.

Je cite ce passage, parce qu'il est un des moins connus. On en citerait cent autres.

Et le fameux vers de Racine :

Tendre au fer de Calchas une tête innocente,

(1) Voir plus haut : *Comment travaillait M. Renan*, p. 113.

(2) Ed. Hachette, t. III, acte I, scène VI, v. 315. — On lisait sur la bande du dernier roman de M. Fr. Carco : « Tout oser, mais... savoir l'écrire » ! Au surplus, dans le reste, rien de proprement cornélien.



qui ne présente aucun sens ; car, si l'on vous tendait la *tête*, il est certain qu'il deviendrait difficile de vous couper le *cou*.

Cette critique est de V. Hugo et, précisément, M. Renan ne manquait pas une occasion de remarquer que la syntaxe de Victor Hugo était rigoureuse, au point de ne laisser place à aucune correction de la part des protes, gens méticuleux par métier.

En fait de grand prosateur, sans parler de Descartes dont la situation est particulière, puisqu'il nous a le premier, peut-on dire, franchement dégagés du latin, sans parler de Fénelon, qui est un magicien — le XVII^e siècle a surtout Bossuet à nous offrir. Et c'est où une comparaison fructueuse pourrait s'établir entre Bossuet et Renan.

Chez Renan, nous devons relever dans l'enchaînement des propositions, une construction savante, sans rien de savant, si, par cette dernière épithète, on entend du voulu, du délibéré, de l'apprêté. Un parallèle, à l'ancienne manière, entre Renan et Bossuet, serait, au surplus, bien tentant. L'ampleur des vues — dans des directions diamétralement opposées — « le goût de l'histoire — ainsi lit-on dans l'*Antéchrist*, p. XLVIII — la jouissance incomparable qu'on éprouve à voir se dérouler le spectacle de l'humanité », en plus de cela, je ne sais quelle munificence épiscopale,



quelle largeur de gestes et quelles profondeurs intellectuelles sont communes à l'auteur de l'*Histoire universelle* et à l'auteur des *Origines*.

Piquons, au hasard, dans celles-ci, une seule page, ce passage par exemple, de l'*Antéchrist* (p. 376 et suiv.) :

« Patmos ressemble à toutes les îles de l'Archipel : mer d'azur, air limpide, ciel serein, rochers aux sommets dentelés, à peine revêtus par moments d'un léger duvet de verdure. L'aspect est nu et stérile; mais les formes et la couleur du roc, le bleu vif de la mer, sillonnée de beaux oiseaux blancs, opposé aux teintes rougeâtres des rochers, sont quelque chose d'admirable. Ces myriades d'îles et d'îlots aux formes les plus variées, qui émergent comme des pyramides ou comme des boucliers sur les flots, et dansent une ronde éternelle autour de l'horizon, semblent le monde féérique d'un cycle de dieux marins et d'Océanides, menant une brillante vie d'amour, de jeunesse et de mélancolie, en des grottes d'un vert glauque, sur des rivages sans mystère, tour à tour gracieux et terribles, lumineux et sombres. Calypso et les Sirènes, les Tritons et les Néréides, les charmes dangereux de la mer, ses caresses à la fois voluptueuses et sinistres, toutes ces fines sensations qui ont leur inimitable expression dans l'*Odyssée*, échappèrent au ténébreux visionnaire. »

Comme cela est posé! Comme cela est *construit*!



Comme cela est pensé ! Lisez et relisez. Jamais la prose française n'a vécu des pages pareilles.

Et, puisque nous sommes dans l'*Antéchrist*, rappelons-nous encore cette plongée inattendue dans les secrets de l'Univers, quand Renan met en corrélation les grands troubles moraux de l'humanité avec les secousses sismiques de notre Planète : « Le globe traversait une convulsion parallèle à celle du monde moral : il semblait que la terre et l'humanité eussent la fièvre à la fois (1).

Renan avant dans le sang, si je puis dire, ces vastes pensées se mouvant avec aisance dans une prose ordonnée, somptueuse, large, aux propositions rigoureusement dépendantes les unes des autres, qui demeure l'apanage des hautes races. Il avait aussi de naissance les grands mouvements du cœur et de l'esprit, la haine de toute pompe. Par l'ensemble de ces qualités littéraires, et si nous y joignons l'extrême scrupule grammatical dont j'ai parlé plus haut, je n'hésiterais pas de le proclamer, comme prosateur, l'égal de Bossuet, peut-être même un égal supérieur.

(1) L'*Antéchrist*, p. 328 ; voir p. 322, 329, note 1 et 337. — Il est intéressant de remarquer qu'un prêtre, M. l'abbé Moreux, le savant Directeur de l'Observatoire de Bourges est arrivé aux mêmes conclusions dans *Les énigmes de la science*, chez O. Doin, 1921, p. 79-81, deux pages remarquables. Ce rapprochement m'a été signalé par Paul Bourget.



La sincérité constituait la force de son style. A ce propos même, il est un nom que je voudrais prononcer ici. Indépendamment de toute préoccupation confessionnelle, Ernest Psichari a un talent d'écrivain que Paul Bourget a mieux que personne mis en lumière. D'où Ernest tient-il ce talent qui éclate avec une puissance extraordinaire dans *Les Voix du Désert* ? Je n'hésite point à affirmer qu'il le tire de son propre fonds. On voulut bien me demander un jour si « par mon œuvre, par mon caractère, par mes pensées, je me sentais plus proche de Pascal ou de Renan ». J'eus le courage de répondre par le vers de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon
[verre.

Chacun doit rendre ce qu'il porte en soi. Autrement, ce n'est pas la peine. Dans les différents petits domaines où j'ai porté mon activité cérébrale, j'ai surtout essayé, d'un effort incessant, de me rapprocher le plus possible de moi-même. C'est le principe que j'ai toujours et à chaque occasion eu soin de transmettre à Ernest. Il y a mis du sien ! C'est dans la sincérité de leur moi découvert qu'Ernest Renan et l'autre Ernest ont trouvé le secret de leur prose. Notre prose, c'est nous-mêmes ; son ordonnance et ses circonvolutions sont les circonvolutions et l'ordonnance, sont la structure, pour tout dire, de notre âme.

*
* *



Je me suis soigneusement abstenu, jusqu'ici, de toute comparaison philosophique ou religieuse entre Pascal, Bossuet et Renan; pour Bossuet, il n'y a même pas à y penser; j'avoue qu'entre Pascal et Renan je ne vois pas non plus un point de jonction. Je n'ai pas la prodigieuse pénétration de Paul Bourget dont un célèbre article dans l'*Illustration* du 24 février 1923, résout le problème insoluble.

Pour ma modeste part, je ne découvre, en fait de rapprochement, qu'un contraste.

Pascal, au centre de ses opérations intellectuelles autour de la foi, trouve le doute. Il l'enserre de palissades si progressivement concentriques que, pour lui, le doute, incessamment comprimé, se réduit à un imperceptible point.

Ces frontières du doute, Renan, au contraire, les recule jusqu'aux derniers confins de l'univers, et même, si c'est possible, au delà.

En dehors de Pascal et de Renan, je crois qu'il existe des certitudes morales objectives, qui nous sont données par la seule constitution, par les seules conditions astronomiques de notre planète. Ainsi par exemple, Renan croit à un avenir où le surnaturel finira par s'éliminer de nos croyances, par disparaître de nos horizons, tandis que, en réalité, le surnaturel fait partie inséparable et intégrante de nos horizons mêmes.



Ce n'est pas ici le lieu de développer cette théorie. Ce sera l'objet d'un prochain roman (1).

*
**

En ce qui touche Bossuet, ce ne sont pas seulement des incompatibilités religieuses, ce ne sont pas seulement des raisons théologiques, qui séparent définitivement ces deux mentalités, qui empêchent même Renan, à un point inouï, de rendre justice au célèbre évêque. Il y a autre chose encore. On a tout dit sur le peu de sympathie de Renan pour Bossuet. Mais il reste encore à dire. Voici un souvenir personnel qui, je crois, remet les choses au point, nous donne le véritable motif de cette attitude franchement antipathique, parfois même hostile.

Ce n'est pas seulement Bossuet, c'est tout le XVII^e siècle qu'Ernest Renan n'aimait pas : le XVII^e ou, plus exactement, la littérature du grand siècle lui déplaisait pour des causes précises, où l'orientalisme tenait une forte place. Ceci a besoin d'une courte introduction.

C'était en 1882. Je devais, cet été-là, passer trois mois chez les Renan, avant mon mariage, à

(1) *Cahiers d'un jeune homme catholique et d'un jeune homme bolchevik*. — Voir plus haut, dès aujourd'hui, notre première étude sur Renan, vers la fin.



Menthon Saint-Bernard, sur le lac d'Annecy. Je sortais de mes cours et de mes examens universitaires, le cerveau allumé par nos classiques, des projets tout plein me flambant dans la tête. Je me vouais au siècle de Louis XIV, par enthousiasme pour une littérature qui, en un temps aussi court, eut la force de produire une aussi stupéfiante quantité de premières grandeurs : Boileau, Bossuet, Corneille, Descartes, Fénelon, La Bruyère, la comtesse de Lafayette, Régnier, Pascal, Saint-Simon, Sévigné.

Je m'étais particulièrement passionné pour *Nicolas*. Je méditais d'inaugurer par lui la série de mes études sur les classiques. Cela me paraissait plus hardi. *Nicolas* bouclé, j'attaquais tout le siècle, sans oublier ceux que Th. Gautier appela faussement les *Grotesques*. Mon ambition ne connaissait pas de bornes. Tout un plan d'existence se dressait devant moi, dans une étonnante précision de contours. J'occupais — tôt ou tard — une chaire de Langue et de Littérature françaises. J'étais Brunetière, Bédier, Brunot, Lanson et, tout d'un temps, je lançais sur le marché de Paris un beau roman chaque année. Je devenais alors Paul Bourget, André Beaunier, René Boylesve.

Et voyez ma chance. Moi qui étais fou des classiques, j'allais jouir quotidiennement de nos grands dieux contemporains ; dans mes entretiens



avec Renan, avec Taine, avec Berthelot, également à Menthon cette année-là, j'allais retrouver les égaux des grands hommes d'autrefois. Quelle ivresse pour un jeune homme qui croit et qui espère ! J'étais candide et aubal, non sans quelque juvénile enflure d'orgueil. Je ne sais pourquoi, je m'ouvris d'abord de mes projets à M. Taine. Taine avait été, restait toujours universitaire par certains bouts. Il entra tout de suite dans l'esprit de mon entreprise.

Encouragé, je fus le lendemain, plus timidement toutefois, faire part de mon projet à Renan. A ma grande surprise, je le vis entrer dans une belle colère :

— « Ah ! vous êtes tous les mêmes, vous autres universitaires ! Vous ne connaissez, vous ne voulez connaître que vos classiques, que votre XVII^e siècle ! Ce n'est plus aujourd'hui du nouveau. »

Pour Renan, c'était le grand mot lâché !

En réalité, un esprit possédant une *compréhension* et une *jugeotte* moyennes, s'il applique une attention personnelle à quelque genre d'études que ce soit, trouvera facilement, forcément, du nouveau. Il suffit d'avoir pour cela de la nouveauté dans soi-même. Aujourd'hui, cela ne fait pas de doute pour moi. Mais il faut se représenter ce que c'est, aux yeux d'un jeune homme, d'un débutant, que de se trouver dans le cas d'Ovide :

Quotque aderant vates, rebar adesse deos.



Et j'avais là devant moi un *vates* de taille. Par-dessus le marché, le *vates* raisonnait assez plausiblement. La fenêtre de Renan restait toujours ouverte du côté de l'Orient; il embrassait de l'œil tout ce qui dans l'orientalisme demandait encore à être défriché. Il s'irritait que l'on donnât ses soins à des matières qui, vues de bloc, lui paraissaient connues. C'est même parce qu'il me témoignait de l'estime, qu'il voulait m'arracher au XVII^e siècle. Ce qui me le fit abandonner, en effet — comme sujet d'études — c'est l'argument de la nouveauté, dont je ne devais que plus tard faire la critique. Pour tentant que soit l'Orient, l'Occident ne doit pas être oublié. Ce sont peut-être les paroles de Renan qui m'inclinèrent à une discipline indéfrichée, celle-là aussi, l'histoire du grec moderne, depuis ses origines, la littérature grecque moderne encore dans son devenir.

Je ne regrette pas d'avoir incliné de ce côté. C'était le bon. Je n'ai pas eu plus de mérite que n'en aurait eu tout autre, dans cette carrière à la fois scientifique et littéraire. J'avais seulement, par l'effet du hasard, la bonne fortune de commencer, de n'avoir pour ainsi parler, pas de prédécesseur dans la grammaire historique et surtout dans la prose littéraire vivante de la Grèce moderne. J'avais eu la chance inouïe de tomber, à travers les siècles, sur le moment précis où il y avait encore une langue, une grande langue — le



grec — à fixer sous sa forme littéraire. Je devenais une date.

J'étais donc ainsi sûr de durer, ne fût-ce qu'à titre de document. Dans mes rêves de chaire de littérature française, de romans français annuels, je n'aurais jamais été qu'une faible unité entre plusieurs milliers d'autres. Les romans que je devais faire, je les fis en grec moderne, et ce furent les premiers exécutés dans le grec vivant de nos jours, tels, pour ne citer que mes adaptations françaises, *Jalousie*, *Le Rêve de Yanniri*, *Le Solitaire du Pacifique*, etc., etc. Mes études philologiques sur Boileau et les *Grotesques*, je les remplaçai par l'étude des origines historiques du grec moderne. Malgré tout, c'était plus neuf. Et cela me procurait aussi des sensations bienfaisantes, que peu de nos boulevardiers éprouvent; je renonçais avec une grande aisance aux succès parisiens, si éphémères; je me sentais naître au cœur une pérennité mathématique. Mon œuvre grecque qui est grecque profondément, tout en étant, par son fond de culture, profondément française, c'est tout de même un lot qui n'est pas celui de tout le monde. Vive l'Hellade et vive la Gaule!

Pour être sincère, Renan, dans son algarade, n'avait pas dû prévoir où ses interdictions me mèneraient. Je veux marquer seulement que c'est par un noble tour de pensée, qu'il écartait violemment de mon rayon visuel Bossuet, Boileau et tout



le XVII^e siècle. Il tenait à ce que l'on fît avancer la science, en s'attelant à des besognes encore peu touchées. Mes débuts promettaient à ses yeux. Je m'annonçais comme un philologue sérieux. Il aurait été enchanté de me voir me consacrer à quelque sente obscure de l'orientalisme, sagement, modestement, comme il aimait que l'on fît autour de lui, comme avait fait jadis, dans son coin, le Huilard-Bréholles de l'*Avenir de la Science*. La sente obscure que j'enfilai, qui sait cependant si elle ne mène pas à quelque immortalité plus durable que celle de la *Vie de Jésus* !

Pauvre cher grand homme enseveli ! Pauvre père ! J'ai toujours le remords de m'être présenté à lui, aux premiers temps de nos amours, sous les espèces d'un jeune homme satisfait d'une cellule laborieuse, où il ferait des livres sur le modèle de mon édition des *Adelphes* de Térence. Ah ! ces bons *Adelphes* ! Ils n'étaient, hélas ! qu'une cellule parmi tant d'autres cellules de mon âme.



XII

LA MORT DE RENAN

Il faudrait le style et le stylet d'un Platon pour décrire dignement la mort du grand exégète. Il est vrai qu'elle est admirable par le simple exposé des faits. Trois mois avant le jour suprême, le sentant proche, Ernest Renan s'y prépara. Ce fut dans sa Bretagne qu'il alla vivre les derniers de ses jours. La *verte émeraude des mers du couchant* présentait un miroir familier à ses pensées favorites. Il parlait peu. Il souffrait beaucoup. Il ne se plaignait jamais. Il travaillait toujours, corrigeait toujours des épreuves à son bureau de Rosmapamon. Il continuait quelques recherches dans la Bible hébraïque. Il en fit pour celui même qui écrit ces lignes. Il était résigné, tranquille et bon. Il ne médit jamais de personne. Il ne cessait d'être accueillant et affable. Quelqu'un, V. Cherbuliez, je crois, étant venu le voir, il l'invita à déjeuner et causa d'un effort souriant et continu.



Le reste du temps, il se taisait. Il se taisait des heures. Il se taisait des éternités. Rien n'impressionnait, rien ne poignait plus que ces silences. Il s'absorbait dans la méditation, dans l'étude contemplative de la nature. Il cherchait à voir comment sa propre individualité y retournerait bientôt, pour s'y résorber, pour s'y perdre complètement. Une petite carriole du pays le promenait, muet et pensif, à travers les landes et les genêts, les routes au sol rose bordées de chênes, de hêtres, de pommiers, aux bords de la mer, le long des criques de Ploumanach, lits d'algues ou lacs verts, suivant la marée. Pauvre cher grand homme ! Cher grand penseur ! Il revint bientôt à Paris, calme et fort. Son agonie fut courte. Elle ne dura que huit jours. Ce furent les plus beaux, les plus édifiants de sa vie. Nature de fidélité, Breton de roche — une roche tapissée des mousses les plus heureuses et les plus vertes — il fit un essai loyal, durant son existence entière, pour sauver au moins les deux idées cardinales de toute religion, la divinité et la survie, que lui avait inculquées son enfance.

— « Nous ne savons pas ! disait-il, dans ce dernier été de campagne, en désignant les roches de granit de la petite plage de Trezhuguel, au bas de Rosmapamon. Dans les molécules de ces roches, l'existence des infiniment petits nous permet de supposer toute une organisation sociale,



des cités, des académies, des Instituts ! Eh bien ! ajoutait-il, les sourcils baissés, comme ployé dans une concentration philosophique, un coup de pioche peut démolir tout cela. Qui sait si nous ne sommes pas nous-mêmes, par rapport à l'infiniment grand, dans la situation de cette molécule de granit vis-à-vis de nous ? Un coup de pioche et nous voici sautant nous-mêmes en mille éclats. Le coup de pioche, pour la molécule, comme pour nous, peut être la force supérieure, peut être Dieu. » (1).

La « particule des méninges » de Diderot prenait ainsi chez lui, forme plus saisissante, plus concrète. Toujours dans ses conversations, avec des croyants surtout, il s'essayait à défendre l'idée de l'Etre suprême. « On ne sait pas », affirmait-il par instants.

Il sut, une fois rentré dans ce Collège de France qu'il aimait et qu'il administrait, il sut pendant la semaine qui précéda sa mort. L'évolution lente, méthodique, réfléchie, foncièrement honnête, de sa pensée philosophique, n'atteignit qu'alors son plein développement, n'aboutit au

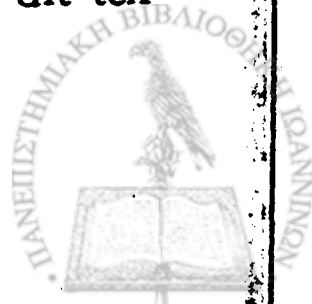
(1) On sait qu'il développa ses idées dans l'*Examen de conscience philosophique*. Il est bon, nous disait-il, d'établir, de temps en temps, son *bilan* philosophique, de noter scrupuleusement ce que l'on gagne et ce que l'on perd.



détachement définitif, total, absolu, qu'aux moments derniers. Pas un regret. Pas un doute. Pas une allusion à la fois perdue. Plus que cela, dirai-je, pas un souvenir. Pas même l'idée qu'il pût y avoir là quelques douceurs à pleurer. Choses simplement abolies dans sa mémoire, dans la sérénité de l'heure présente, donc sans aucune action réflexe sur la totalité de l'individu.

Un banal accident de santé, une attaque passagère d'urémie obscurcissait parfois ce cerveau puissant. Pas même dans ces minutes, il ne connut de tentation métaphysique. Les molécules granitiques de Trezhuguel, aux pieds de Rosmapamon, étaient loin de son esprit. Une fois, au cours d'une de ces crises, il s'écriait : « Moïse sur le Sinaï ! Voici comment il devait parler ! » Et l'on saisissait, dans le jeu mobile de la figure énorme, vouée au trépas proche, le travail cérébral d'une exégèse ultime par laquelle il cherchait, si près de l'agonie, à rétablir dans sa vérité historique le personnage de Moïse.

Une autre fois, d'un bon sourire et toujours en proie au mal qui lui enlevait encore, pour quelques minutes, le libre usage de ses facultés, il dit à celui qui écrit ce livre et qui, dans une émotion indicible, dans un abîme de respect et d'amour, l'assista et qui lui ferma les yeux et qui fut le dernier à contempler cette face géniale, avant la fermeture du couvercle de la bière, il lui dit tex-



tuellement, assis près de la fenêtre — pauvre fenêtre qui donnait sur une courette du Collège de France — il lui dit, le visage doux et paisible :

« — Tirez... tirez... Le soleil sur l'Acropole!... Faites ça, mon cher Jean! »

Il est probable que sa vue s'obnubilait à cette seconde, et qu'il demandait qu'on écartât les rideaux, pour une vision suprême de l'Acropole !

Une autre fois, reconnaissant envers la destinée, il dit aussi, en pleine possession de ses sens, de son air doux et accommodant : « Je n'ai point, en somme, à me plaindre du sort. J'ai été un des privilégiés de ce monde. » Et il entendait par là, non point l'aisance matérielle — toute relative! — dans laquelle il vivait et à laquelle il fut indifférent, non point même les honneurs et les académies, mais le bonheur d'avoir eu des ambitions intellectuelles et de les avoir pu satisfaire. Il était heureux de mourir, en ayant achevé son *Histoire du peuple d'Israël*. Du ton d'un travailleur qui cause avant de reprendre son travail, il priait — et nous citons à dessein ce trait de modestie incomparable — il priait celui qui écrit ces lignes en tremblant, de revoir les erreurs sur ses épreuves, d'y faire disparaître quelques *bavures* de sa plume!

Jamais, d'ailleurs, dans ses jours les meilleurs, il ne dédaignait l'observation, la critique même de style ou de pensée, présentée en sincérité. On



pouvait lui faire toutes les remarques qu'on voulait sur ce qu'il venait d'écrire. L'orgueil était absent de son âme. Dans le fond de lui-même, il doutait qu'il eût pu jamais exercer une influence profonde sur son époque. Il l'affirma un jour, bien avant sa mort, à celui-là même qui en témoigne aujourd'hui.

Une dernière fois, enfin, au Collège de France, seul à seul avec le même homme, il prononça ces paroles inoubliables, de cet accent pénétrant, de cet organe d'autorité, de cette voix grosse et gutturale, de cette voix sans réplique, qu'il avait aux grandes heures :

— « Je sais qu'une fois mort rien ne restera de moi-même, je sais que je ne serai plus RIEN ! RIEN ! moi-même, je sais que je ne serai plus RIEN ! RIEN ! RIEN ! »

La gradation des majuscules montantes ne rend qu'imparfaitement la force de l'affirmation mâle, héroïque, nette.

Il mourut vingt-quatre heures après. Il faut rendre cette justice profonde à l'Eglise que pas un prêtre, sous un prétexte quelconque, ne tâcha de s'introduire au chevet du philosophe. Pas un donc ne fut jamais renvoyé, contrairement à la légende. Ernest Renan eût d'ailleurs causé avec lui de sa grande douceur accoutumée. Cette conversation lui eût peut-être même fait plaisir.



XIV

ERNEST PSICHARI (i)

C'était au mois de juin 1920, exactement le lundi 12, à 20 h. 30. J'allais faire, après dîner, un tour hygiénique au Luxembourg voisin. Je me promenais dans la belle allée, discrète et fraîche, qui longe la rue Guynemer, avec les dômes entrelacés de ses frênes, de ses ormes, de ses acacias, de ses tilleuls, de ses sycomores, de ses châtaigniers et de ses sophoras.

Tout à coup, je fus frappé vivement par le spectacle que m'offraient, à l'entrée même d'une des avenues latérales, quatre chaises.

(1) Dans un volume consacré à Renan, il est difficile de ne pas réserver une place au plus célèbre de ses petits-fils. D'où cette étude sur mon Ernest; on y verra surtout une défaite significative de la philosophie renanienne. — Le seul texte *authentique* de cet article est celui qui figure ici. Il a été, sur des points essentiels, de forme et de fond, altéré ailleurs.



A la vérité, trois d'entre elles se trouvaient occupées par trois jeunes hommes. Mais je ne leur accordai pas encore grande attention. C'est la quatrième chaise qui me fascinait. Je l'appelle une chaise. A proprement parler, c'était une bibliothèque. Des volumes s'empilaient sur la partie du siège. Je fus aussitôt prodigieusement intéressé par mes trois Crésus, qui dédaignaient les bancs publics et s'offraient des chaises supplémentaires. Ils discutaient avec animation et courtoisie. Ils ne ressemblaient point à des rats affamés de parchemins. Que pouvaient donc être ces éphèbes qui unissaient ainsi — et quelle union plus charmante? — le goût de la verdure au goût de la science. Ma résolution était prise. Et, comme aux temps héroïques de Marius et de Courfeyrac, je les abordai. Je dois noter ici que sur la fameuse pile éminait un numéro des *Etudes*. « Ne voyagez jamais sans le guide Conty. Il est un témoin d'honorabilité », lisait-on jadis sur les réclames des chemins de fer. « Ne vous asseyez jamais au Luxembourg, sans les *Etudes* près de vous », proclamerai-je aujourd'hui. Elles sont, à elles seules, une recommandation. Je savais à qui j'avais à faire.

Je me présentai, comme il est d'usage dans une bonne compagnie.

— « C'est fort bien, Monsieur, me fut-il répondu, avec mille formules honorables, par celui



qui paraissait l'ainé et même le chef du groupe. Puisqu'il en est ainsi, vous allez nous faire une conférence, rue d'Assas, au Cercle Olivaint, sur Ernest Psichari. »

J'étais tombé sur le plus délicieux des guêpiers. Un guêpier glorieux, mais troublant. Mes nouveaux camarades — car, aussitôt nous nous liâmes — s'appelaient René Pleven, Henry Binaud, Jacques Cosserat.

Et voilà d'où est sortie cette étude qui fut d'abord prononcée à la *Conférence Olivaint*, sous la présidence du R. P. de Pully.

Il y avait là pour moi un grand honneur et une grande émotion.

D'abord, la jeunesse a le droit, elle a même le devoir d'être exigeante. Elle est difficile pour les autres, parce qu'elle veut l'être pour ses propres actes. Et puis, ne devais-je point parler de mon Ernest ? Je me demandai si c'était là pour son père sujet d'affliction ou sujet de joie. Il m'a souvent fait éprouver des sentiments étranges. Récemment encore, à l'occasion des cérémonies inoubliables que, dans le village de Rossignol, ces admirables Belges ont consacrées à la mémoire de ce fils chéri, j'ai passé huit jours entiers à causer avec lui devant son tertre. Je ne me suis jamais senti aussi bien ni aussi près de lui, jamais aussi apaisé, aussi heureux. Cela est singulier, n'est-il pas vrai ? Oui, heureux. Ce qu'il a fait est si beau, le ravis-



sement de cette intelligence par Dieu fut si touchante, son âme était si grande, que dans cette pensée seule, je puisais déjà un réconfort. Je revivais avec mon disparu les années anciennes ; elles me redevenaient présentes ; cela me recomposait.

Je veux précisément aujourd'hui évoquer Ernest dans ce passé d'enfance et de jeunesse.

Un trait de lui que je me rappelle sans cesse, remonte à l'âge tendre où il ne marchait pas encore, où il se traînait sur les tapis, parfois sur le carrelage de la cuisine. Un jour, il vagabondait ainsi au salon, parmi les chaises et les fauteuils de Rosmapamon, lorsque, tout à coup, il aperçut la poignée brillante du piano, un piano droit. Il se dirigea aussitôt vers cette lumière. Il voulut l'atteindre. Elle était bien haute cependant. Ses petites mains craintives et obstinées n'y suffisaient pas. La paroi du meuble était lisse, se dérobait. Il glissait et se relevait. Pendant quelques minutes, il se roidit jusqu'à la souffrance. Ses traits se contractaient. Enfin, il aboutit, dressé maintenant sur ses deux pattes. Et toute sa figure s'illumina.

Comme Schopenhauer a eu tort de prétendre que le bonheur n'existe pas, puisqu'il s'acquiert, professait-il, au prix de la douleur ! Il oubliait à quel point la peine que le plaisir nous coûte est déjà par elle-même un plaisir. L'effort à lui seul



nous récompense. Εὐδαιμονία ἐνέργεια τις ἐστίν, disait le vieil Aristote. Le bonheur est *une énergie, un état de l'âme en action*.

Je compris que mon bébé avait de la persévérance. Je voulus l'éprouver encore. L'épreuve s'offrit d'elle-même.

D'une de mes missions en Grèce, j'avais rapporté un chapelet que m'avait donné, à Naxos, un brave homme de prêtre, rencontré en route. Nos chapelets sont à grains fixes. Celui-ci était à grains mobiles. Il se trouvait à la portée de l'enfant, le jour de l'épreuve décisive. Le doigt menu se posa sur un des grains et le fit glisser. Puis, il alla chercher le grain suivant. Je regardais, dans l'angoisse. Je me demandai s'il irait jusqu'au bout, je veux dire jusqu'à la croix qui marquait une limite. Je dois vous confesser qu'à ce moment, je n'étais dominé par aucun symbolisme métaphysique. C'était un symbolisme purement moral qui me préoccupait, qui me torturait même. Quelle coïncidence cependant ! Allait-il, oui ou non, montrer du caractère ? Allait-il persévérer ? Un regard vague se leva vers le plafond. L'index fluet demeura immobile. J'en étais désespéré. Je le connaissais mal, lui n'abandonnait pas la partie. Son regard redescendit sur le chapelet. On eût dit maintenant qu'il voulait avec acharnement avoir son compte, comme s'il avait eu conscience de la difficulté de l'entreprise. Enfin, il toucha le



dernier grain. Il arrivait à la croix. Je triomphais.

Oui, tels sont les pères. Ils attachent une importance énorme aux moindres gestes de leurs mômes. Je chercherais en vain à vous le dissimuler. Sans doute, j'ai adoré tous mes enfants. Je puis me vanter d'avoir été le plus attentif des papas et le plus tendre. Mais, lui, Ernest, je crus, dès ses premiers vagissements, à son avenir, à son avenir intellectuel et, dès lors, je mis tout en œuvre pour en favoriser l'éclosion.

Je refis toutes mes classes avec lui. C'est un de mes plus agréables souvenirs. Une vision m'en reste encore, nette et profonde, dans la prunelle. Nous demeurions alors, 77 rue Claude Bernard, au cinquième. La fenêtre de la salle à manger plongeait sur la rue d'Ulm, qu'elle parcourait dans sa longueur totale jusqu'à l'Eglise Sainte-Genève, aujourd'hui le Panthéon. Ernest faisait souvent ses devoirs dans cette pièce. Il avait dix ans. Un balcon droit allait d'un bout à l'autre de la façade. Je m'avançais discrètement du dehors pour surveiller mon écolier — vous allez voir pourquoi. Tout cela m'est aujourd'hui délicieux à remémorer. Le coude sur la table, la tête appuyée sur la paume de la main, s'interrompant dans son travail, il regardait parfois dehors, vers l'avenir, vers la gloire.

J'entrais :



« — Ernest, ta lèvre ! ».

Sa nourrice, une brave nivernaise, lui avait donné cette habitude de se sucer la lèvre supérieure. Ce geste m'affolait. Oh ! non pas en lui-même, mais parce que je craignais qu'il n'épuisât le frêle organisme. Je ne faisais pas la guerre à son rêve. Je suis, au contraire, d'avis qu'il faut développer les enfants dans le sens de leur nature, non pas dans le sens égoïste de la nature de leurs parents. Ce sont eux qui doivent vivre leur vie ; ce n'est pas nous qui la vivrons. J'avais seulement peur que cette succion malencontreuse n'enlevât sa vigueur à l'essor du rêve.

On aurait tort, après les tableaux qui précèdent, de conclure à je ne sais quel caractère idyllique de nos relations. Elles étaient — de ma part — des plus orageuses. Quel phénomène étrange ! Le professeur, l'universitaire est patient par devoir professionnel. Dès qu'il s'agit de ses propres enfants, adieu la patience ! Il y a là peut-être le fait d'une vanité féconde. Nous n'admettons pas chez nos enfants une défaillance. Aussi exigeons-nous d'eux davantage. Et cette sévérité, souvent, leur profite.

Je n'ai point à le dissimuler. Les cahiers de l'écolier prenaient souvent le chemin du tapis. Je lui démontrais les conséquences morales épouvantables d'une faute de français, de grec ou de latin.



Je m'enflammais. Je voyais sans peine dans un solécisme le germe d'un crime.

— « Tu exagères ! » observait-il parfois au milieu même de mes emportements, avec un calme comique.

On se mettait à rire, on s'embrassait. J'embrassais beaucoup mes enfants. Quel fils exquis et rare ! Nul ne sut d'instinct mieux que lui unir, en un ensemble bienfaisant, un respect profond à la familiarité la plus abandonnée. Mon Dieu, oui ! Dans nos entretiens, dans nos discussions, il lui arrivait plus d'une fois de me lancer un : *Mon cher !* Un *Mon vieux !* ne l'effrayait guère. Moi non plus. Je jubilais. Seulement c'est la nuance qui fait tout. On sentait chez lui, rien qu'au ton, à quel point le respect de son père formait la base de sa conscience. Une conscience d'ange.

A la réflexion, je me dis que c'est une chose excellente, que de lancer un cahier à la tête de son marmouset. Cela établit entre le père et le fils une intimité exceptionnelle ; plus tard, elle prend la plus douce des formes, la forme sentimentale. On n' imagine pas une intimité plus complète que celle qui existait entre nous deux. Quand on a ainsi épluché, disséqué, en tête-à-tête, les moindres inadvertances d'une copie, on est à son aise pour échanger les plus subtiles confidences. J'avais surtout combattu chez lui un défaut qui me paraissait grave. Mon cadet, mon petit Michel, avait



eu tout de suite l'esprit net, précis et fin. Celui d'Ernest resta des années dans un vague qui m'inquiétait.

— « Ce n'est pas de la cervelle que tu as dans le crâne. C'est de la bouillie ! »

C'était là une de mes moindres aménités.

En rhétorique, je constatai chez lui un changement radical. C'était un autre enfant, c'était un jeune homme. Quelle année adorable ! Ce fut entre nous une conversation quotidienne. Plus une remarque, plus un blâme. Plus un cahier par terre. Nous nous attelions tous les deux au même devoir. Nous traduisions une version d'Hésiode en vers latins, chacun de son côté. Je possède encore les deux traductions dans mes papiers intimes. Je dus, je le crois bien, à cette année-là, cette dédicace d'un de ses livres, qui me remplit de l'orgueil le plus doux : « A mon cher papa, qui m'a appris à écrire ; très tendrement, son Ernest. »

Ernest aimait passionnément à réfléchir. On pouvait le critiquer sans crainte et j'étais un critique impitoyable. Il savait toujours discerner et saisir le bon grain. Le défaut le plus détestable chez l'être humain, c'est la suffisance. Elle marque tout de suite les bornes de l'esprit. Quand on la surprend chez l'enfant, on peut être assuré que l'évolution chez l'adulte s'en ressentira cruellement. Cette tare était inconnue à cette belle intel-



ligence. Ernest avait naturellement des manières douces, affables, conciliantes — qui n'excluaient pas la vigueur du verbe et de l'âme. Je vous l'avoue, j'attache un prix immense à la bonne éducation. Elle est une garantie dans les relations sociales et même familiales, à travers n'importe quelles éventualités publiques ou privées. Il existe des obligations morales communes à tous. Ne point manquer aux aînés, ouvrir une oreille paisible à leurs propos, saluer qui vous salue, user de déférence vis-à-vis de ses semblables, voilà des préceptes faciles et d'un usage courant, par bonheur, dans notre vieux pays de France.

M. Ernest Renan, qui avait bénéficié d'une éducation accomplie, ne refusait jamais une invitation en ville, et, attention plus délicate encore vis-à-vis de ses interlocuteurs, ne repoussait jamais, sans examen, une remarque de philologie ou même de style qu'on venait lui présenter. Et je ne m'en privais pas, encouragé par lui tout le premier.

Sous un caractère des plus fermes sur les points essentiels, Ernest — l'autre Ernest — avait beaucoup de flexibilité. L'attention qu'il prêtait à tout le monde faisait que, sans cesse, il s'augmentait de ce qu'il y avait à prendre chez autrui. Et voyez les effets inattendus, les effets singuliers d'une éducation entièrement laïque dans son principe. Oh ! je n'en avais jamais voulu à son mysti-



cisme. Je suis trop un mystique moi-même pour cela. Mais cette précision impénitente que j'avais tâché de lui inculquer pendant les années décisives — celles de la formation — je me plais à la retrouver dans l'ardeur nette de sa foi, dans le sentiment limpide, en quelque sorte, rectiligne et démonstratif qu'il eut de sa religion et, aussi, dans ce que son mysticisme portait en lui de lumineux et de droit.

On conçoit aisément que je ne me lasserais point de parler de lui. La matière abonde. Je pourrais, puisque nous sommes encore à ses années de collège, citer ce mot où rayonne l'extraordinaire sensibilité d'Ernest, un jour qu'il me parlait de son camarade d'Henry IV, Jack Maritain, ce Maritain qui, plus tard, devait exercer sur lui tant d'influence et qui est aujourd'hui un catholique célèbre :

— « Je ne saurais plus concevoir la vie sans l'amitié de Jack ; ce serait me concevoir sans moi-même. »

Je pourrais, avec toute la discrétion requise, raconter sa première et, je crois, unique illumination amoureuse, parler ici d'un amour jeune et profond et qui ne fut point payé de retour ; j'expliquerais comment, par la suite, la femme ne compta pour ainsi dire plus à ses yeux ; déjà il préludait à l'ascétisme monacal ; car, pour moi, de toute certitude, il se serait fait prêtre.



Je m'étendrais aussi sur ses enthousiasmes socialistes, qui se manifestèrent, entre la dix-septième et la dix-huitième année, jusqu'au service militaire. Il y avait là de sa part un peu d'excitation verbale; il aimait, par exemple, à exalter le P.O.F. — *Parti populaire français* — car, les substantifs formés par la consécution des initiales abréviatives commençaient alors à être de mode. Il y avait aussi chez lui, en fait de socialisme, beaucoup de conviction intime. C'est l'époque où il projetait de devenir instituteur. A mon sens, son premier contact avec l'armée fut absolument décisif; il trouvait là ce qui répondait le plus à ses besoins moraux, ce qui détermina la direction définitive de sa vie — ce dont, tous, nous ne saurions trop nous munir : la discipline; elle est l'armature indispensable à toute entreprise sérieuse; elle nous est commandée par l'ordre même de l'univers.

Au bout d'un an de ligne à Beauvais — il ne faisait qu'un an, après une licence brillante, à cause de l'article 23 alors en vigueur — il vint me déclarer qu'il voulait « rengager ».

Je fus un peu déçu, l'ayant toujours aiguillé vers la littérature, peut-être vers l'enseignement. Je me gardai bien de le contrarier ! La jeunesse a des instincts sûrs et secrets dont l'oreille d'un père doit pieusement recueillir l'expression. Comme j'eus raison ! L'armée devait le mener aux



lettres, aux grandes lettres et, finalement, à la foi, à laquelle il donna le revêtement splendide de sa prose.

Je ne suis peut-être pas étranger à sa conversion. Ernest a toujours eu le goût des classiques, le culte de nos écrivains du XVII^e. Je lui avais conseillé d'emporter en Mauritanie, où il suivit le colonel, aujourd'hui général Patey, grâce à des relations nouées au *Gil blas* par son frère Michel, je lui conseillai donc, comme viatique, je précise : pas les *Provinciales*, mais bien les *Pensées* de Pascal, pas les *Oraisons funèbres*, mais bien les *Sermons* de Bossuet, ces chefs-d'œuvre de notre langue, où l'auteur ne paraît pas, où l'homme se donne directement, dans toutes les sincérités de ses tréfonds.

L'action de ces deux ouvrages sur mon fils, parmi les solitudes de l'Afrique, fut, nous ne l'ignorons point, des plus considérables.

Je pourrais le suivre là-bas. Je pourrais peindre, à son retour, le 3 décembre 1912, son impatience d'être confirmé. Mais il faut que je me borne ou, plus exactement, que je n'empiète pas sur le terrain d'autrui. Une jeune fille, sérieuse et charmante, Mademoiselle Amélie Goichon, s'est vouée noblement à un travail d'ensemble, à un travail complet sur Ernest Psichari, dans lequel elle se propose de suivre, depuis l'enfance d'Ernest, sa formation, puis le développement de son carac-



tère et l'évolution de ses idées. Elle a pieusement visité les lieux de France où Ernest a vécu. Elle s'est documentée auprès de la famille, auprès de moi-même et j'ai abondé en détails. Je ne les réédite donc point ici (1).

J'ai tenu seulement à réserver pour la présente étude deux points nouveaux.

Mes deux fils, Ernest et Michel, on l'a remarqué peut-être, présentent ce signalement particulier, qu'ils n'ont pas de père; ils n'ont qu'un grand-père — je me trompe encore et j'ajoute vite : un grand-père maternel. En dehors de M. Ernest Renan, point d'ascendants directs !

Je suis le premier à le reconnaître : l'ascendant est de taille. Je comprends qu'il éclipse tous les autres. Ceux-ci n'en sont pas moins des réalités dont il est utile qu'un historien tienne compte. Il le doit d'autant plus qu'Ernest, dans son mouvement philosophique, s'explique par lesdits ascendants paternels. Il a hérité d'eux des traits de fond et c'est à cause d'eux, à mon juger, qu'il s'est engagé dans une voie diamétralement opposée à celle de l'illustre aïeul. Des forces ancestrales,

(1) Ce livre a eu un gros succès : A.-M. Goichon. *Ernest Psichari*, d'après des documents inédits. Préface par Jacques Maritain. Edition de la *Revue des Jeunes*, 3, rue de Luynes, Paris, VII, 12°, 375 p., avec une carte de la Mauritanie.



dont nous avons jusqu'ici tout ignoré, l'entraînaient d'un autre côté.

Et d'abord un fait curieux.

Nous sommes volontiers préoccupés de questions de races. Il est donc assez remarquable qu'Ernest n'ait eu dans les veines du sang latin pur — si toutefois un sang non mélangé existe quelque part encore — il n'eut donc du sang latin dans les veines que... grâce à son père ! Jugez plutôt : son grand-père maternel est un Celte et la fille de Renan tient tout de lui, le type comme l'intelligence. Nous sommes donc ici en pleine Armorique.

Pour prévenir jusqu'au soupçon d'une fêlure entre la Bretagne et moi, je me hâte d'ajouter que mon véritable pays d'adoption est cette Bretagne que j'ai tant aimée et que j'aime toujours. Je lui étais évidemment prédestiné de toute éternité, puisque mon père, avant son mariage, y était allé vendre du savon pour une maison de Marseille, ville où il y eut toujours beaucoup de Psichari, beaucoup de représentants aussi de ma famille maternelle. Et puis... si, comme disait l'autre, je ne suis pas la Rose, j'ai, du moins, vécu près du Rosier. Je n'ai donc pas la plus faible intention de *débiner* les Bretons et, encore moins, les Bretonnes. Je constate simplement — et je poursuis mes constatations.

Nul n'ignore que la grand mère maternelle d'Ernest, la fille d'Henry et la nièce d'Ary



Scheffer, était hollandaise d'origine. Je sais bien que les parents de Madame Philibert Renan, de Madame Renan mère, étaient jadis venus de Gascogne à Tréguier, et les Gascons, les *Vascones*, étaient bel et bien de sang gallo-romain, quelque peu mâtiné, toutefois, de sang basque. Mais, puisque je dois entrer en scène, le sang latin est plus proche, plus accusé par mon apport. Mon grand-père maternel, en effet, s'appelait Spyridion de Biazi et appartenait à la toute petite noblesse vénitienne. *Biazi* doit être un nom de localité comme *Sainte-Blaise*. Il y a quelques Biazi dans les Iles ionniennes. Lui, faisait partie de toute une colonie descendue s'établir à Paros. Paros et Venise, quelle jolie association de lieux et de pensées ! Ernest se montrait fort intéressé par ces Biazi, ainsi que par les familles *della Grammatica*, *Crispi*, etc., apparentées aux Biazi, elles aussi latines et catholiques.

Je dois cependant confesser ici que mon pauvre grand père maternel n'avait rien d'un héros, rien surtout d'un martyr. Un oncle grec richissime, qui vivait à Odessa et qui n'avait pas d'enfants, lui avait mandé qu'il l'adopterait volontiers, à la condition que mon grand-père prendrait le nom de Mavro et se ferait grec orthodoxe.

— « Comment donc ! » répondit Biazi, et il prit le premier paquebot.

Il se rattrapa en 1821, où il servit, en qualité de



comptable ou sous-comptable, la fameuse Hétairie, instigatrice de la guerre de l'Indépendance hellénique, un des plus beaux gestes de résurrection connus de l'histoire, comme le proclamait Renan.

Voici, d'autre part, des croisements et des aventures qui ne manquent pas de saveur.

A Odessa, mon grand père contracte un premier mariage qui ne réussit pas. Il divorce — vous savez que le divorce est admis par l'Eglise d'Orient, peut-être même parfois avec un peu trop de luxe. Mais sa femme, une bonne catholique, prend fort mal la chose ; elle maudit jusqu'à la troisième génération les enfants que son ex-mari aurait d'une autre femme !

Ainsi donc, Ernest et moi nous tombions sous le coup de cette malédiction. Lui, du moins, s'est racheté glorieusement.

Biazi épousa en secondes noces une albanaise d'Argyrocastro, Euphrosyne Basily, d'une famille de la région dont on suit la trace jusqu'au XVI^e siècle, vers 1660. Que le lecteur ne soit point effrayé de ce crochet en Epire. Ce saut apparent nous rapproche de la France et d'Ernest. Maurice Paléologue, l'auteur d'une déposition éclatante et lapidaire au procès Caillaux, notre ambassadeur à Pétrograd en 1914, Murice Paléologue, en un article intitulé : *La Russie des Tzars pendant la grande guerre*, nous apprend que le 29 juillet 1914, à onze heures du soir, il recevait



la visite de Nicolas Alexandrowitch Basily, vice-directeur de la Chancellerie du Ministère des Affaires Etrangères de Russie et, je le sais, grand ami personnel du tzar.

Basily venait lui annoncer que, vu l'attitude de l'Allemagne, la Russie se voyait acculée à la mobilisation générale. Ça voulait dire la guerre (1).

Nicolas Basily est l'arrière-neveu d'Euphrosyne Basily, par conséquent mon petit cousin. Ainsi donc, c'est quelqu'un de ma famille qui, le premier, vint informer l'Ambassadeur de France du déclenchement sinistre et fatal. Je bénis ce déclenchement. Il a sauvé la France et il m'a donné la joie d'avoir eu deux enfants morts pour elle. Je regrette de n'en avoir pas eu dix autres à lui donner.

Les Basily ont toujours eu une intelligence d'un singulier rayonnement. Ernest leur doit beaucoup, doué comme il fut pour les lettres, pour la musique et même pour la peinture ! Les Albanais ont, d'autre part, la réputation de n'être pas commodes. Si quelqu'un vient jamais vous dire que je suis mauvais coucheur, c'est d'Albanie que je tiens ce déplorable trait de caractère.

(1) Voir Maurice Paléologue. *La Russie des Tzars pendant la grande guerre*, Plon, t. I, 1921, 8°, 379 p. p. 35.



Ma grand-mère maternelle avait fort bien connu Ernest. Elle était née à Constantinople, de Michel Basily qui ne savait que l'albanais, quand il y arriva d'Argyrocastro, et d'une demoiselle Sévastopoulo, qui appartenait à l'aristocratie fine et polcée du Phanar. Ma grand mère Biazi-Mavro habitait Paris où elle est morte. Elle m'y éleva. Sur son désir formel, je fis baptiser Ernest à sa venue au monde — il m'en sut plus tard beaucoup de gré — et, quand ma grand-mère ne fut plus là, je fis aussi baptiser mes autres enfants, comme si elle était toujours présente.

J'aborde le point culminant. Ernest est surtout un Psichari — si, moi, je suis un Biazi, ma mère étant le portrait de son père Spyridion et moi-même étant son portrait à elle — que je n'ai, d'ailleurs, point connue.

Quel homme vraiment extraordinaire, quel étrange échantillon d'humanité que ce grand père paternel, cet autre Jean Psichari, auquel mon Ernest ressemblait par des particularités indéniables. Comme je voudrais qu'en Grèce quelqu'un de documenté — les documents ne manquent pas dans les archives officielles — nous écrivît un jour son histoire !

Je l'ai vu, je l'ai approché, lorsque j'étais un même encore. Jamais ce tableau d'enfance ne s'effacera de ma mémoire. C'était à Galata de Constantinople, non loin de la grosse tour gènoise,



devant l'entrée scintillante du Bosphore. La vieille maison familiale en bois, en bois peint, est convertie aujourd'hui en clinique ophthalmologique. Dans cette maison des temps anciens, je me remémore une grande salle, aux murs nus, sans guéridons, sans consoles, sans étagères. En Orient, encore de nos jours, on ne cultive guère ce que nous appelons le bibelot, témoin de longues transmissions héréditaires, on n'accroche pas beaucoup d'ancêtres aux murailles, soit que le goût de ces inutilités ne se soit pas développé jusqu'ici, soit, plutôt, qu'on ne craignît sans cesse la visite d'un puissant Turc, exprimant une admiration courtoise et sinistre pour tel objet, si ce n'est pour tous.

Je vois donc cette salle immense, presque sans meubles. Un brasero, au milieu, en cuivre poli. Le long des trois fenêtres donnant sur la rue montueuse, un sofa rouge. On y accédait par quatre marches en bois. Le maître du logis occupait le centre, solitaire et puissant. Un vieillard sec et vigoureux. Des sourcils noirs épais. Un regard clair à la flamme droite — le regard d'Ernest ! Un nez aquilin d'une arête fine, fière, impérieuse, monarchique. Infiniment d'esprit en saillie sur les deux pommettes, des sourires de malice. La moustache touffue, le menton rasé. Une bonté foncière, une décision sans réplique caractérisaient toute sa personne. Il portait en ville cette redingote locale qui se nomme la *stam-*



bouline; mais, chez lui, il endossait toujours une pelisse somptueuse; il restait, ainsi vêtu, sur le divan, les jambes croisées, à fumer, à méditer, à distribuer des ordres.

L'enfance, en Orient, a des privilèges. Je jouais à cache-cache dans la fourrure impressionnante. Ah ! cette familiarité était loin d'exister pour ses fils, tous des hommes faits, de beaux mâles. Ils figuraient là au nombre de quatre ou cinq, les pieds perdus dans un tapis de Smyrne, les mains jointes en dévotion sur l'estomac, rangés autour du père — autour du *maître*, c'est le sens premier du mot *afendis*, dont les Turcs firent *efendi*; *afendis* désigne toujours le père, en bien des pays grecs; les fils Psichari étaient là, debout, silencieux. Pas un d'eux ne se serait assis sans une invitation expresse et répétée du père. Pas un d'eux n'eût ouvert la bouche, avant que le père lui eût adressé la parole. Quant à fumer devant lui, c'est un sacrilège dont la possibilité même ne leur traversait pas l'intellect.

Quand mon souvenir plonge dans ma lointaine enfance, je me fais l'effet, non point de venir de lieux distants de nous — ça peut être l'impression de bien des Français nés aux Antipodes — je me fais l'effet de passer d'un siècle à l'autre, d'émerger du sein d'âges reculés, du fond de je ne sais quelles profondeurs médiévales. Eh bien !, ce moyen âge moral, je le retrouve étonnamment



chez Ernest. Qu'on veuille bien y songer, je fais ici l'historique de gens qui tous, fussent-ils de Venise, de Paros, d'Argyrocastro, de Constantinople ou des îles grecques, n'avaient jamais eu un fléchissement dans leur foi, avaient pratiqué sans arrêt, avaient constamment vécu dans la religion. De nos jours même, je n'ai point rencontré de Grec entièrement dégagé, tout à fait dégagé métaphysiquement. Là-bas, rien de semblable à nos atavismes d'Occident. Joignez à ce spiritualisme congénital l'esprit de discipline, dont je viens de retracer un raccourci : vous aurez tout Ernest.

J'entends bien ce que l'on peut me dire. Pour la discipline et pour la foi, nous n'avons point à chercher de leçons à Byzance. Oui, sans doute. L'Occident nous suffit. L'Eglise et la monarchie ont façonné l'Occident, même quand cette monarchie est un dogariat. Mais, ne l'oublions pas, l'Occident est né frondeur — et nous en savons quelque chose en France. Là-bas, dans les passés où je vous mène, pas le plus ténu sifflement de fronde.

Ernest est un clair Français au fond de qui vivaient encore des Orientes accumulés. Il y avait en lui, comme inhérentes à son derme, des obéissances monarchiques. Ce que je viens de marquer chez mes ancêtres de Constantinople d'hiératique et de figé, s'était fondu chez lui dans l'aisance française, s'était converti en rayonne-



ment. La règle latine, dont j'étais moi-même compénétré, a ramené à l'unité, a rendu à l'ordre le tumulte de toutes les races, qui avaient couru dans les veines de mes enfants.

Je dis maintenant qu'Ernest, pour s'arracher aussi brusquement, aussi définitivement, aux incroyances ambiantes dont l'atmosphère l'avait envahi, pour, sans influence extérieure, là-bas, en Afrique, dans ce silence des solitudes où l'homme est rendu à lui-même, pour être revenu à la foi ancestrale, il a fallu, dis-je, au bas mot, si ce n'est l'action totale, du moins la collaboration des ancêtres que j'énumère.

Il y a mieux encore et je dois, en quelques mots, achever l'aventure du grand-père constantinopolitain; je dois rapporter au moins un trait de lui, qui nous éclairera tout un côté d'Ernest. Cet arrière-grand-père de mon fils était né à Chio, d'un Démétrius Psichari qui avait été instituteur en Crète. Il est possible, au surplus, que la famille soit originaire de Chypre, où une inscription du deuxième ou troisième siècle de notre ère nous révèle ce même nom de Psichari — $\PsiΥΧΑΡΙΗΣ$ — autant dire en latin, *animatus*, *doué d'un âme* (1).

(1) Voir Colonna-Ceccaldi : *Revue archéologique*, t. XXVI (1873), p. 92, suiv., planche III, 4, 5. Le nom y figure au génitif classique, dans un ex-voto : $\alpha\nu\theta\eta\mu\alpha$ $\Psi\upsilon\chi\acute{\alpha}\rho\omicron\upsilon\varsigma$.



Si mes informations sont exactes, mon grand père Psichari, après avoir échappé au massacre de Chio, était venu vendre des allumettes sur le grand pont de Constantinople. Un pacha turc, dont il avait relevé une plaisanterie avec esprit et verdeur, le prit en affection. Il hypnotisa, je puis dire, les Turcs par son audace, par son à-propos, par son intelligence, tant et si bien qu'ils finirent par lui décerner le titre de *bey* ou prince et par le nommer gouverneur de Chio ! C'est tout un conte oriental que je déroule ici devant vous. J'ai pu constater, lors d'une mission de notre Ministère de l'Instruction Publique à Constantinople, Athènes et Chio, constater, dis-je, par moi-même, la popularité, la vénération dont mon grand père Psichari jouit toujours dans la « fortunée patrie d'Homère ». Il était le protecteur né des Chrétiens. Il avait accepté, d'ailleurs, cette haute charge à une condition expresse : c'est qu'aucun pacha ne mettrait les pieds dans l'île, sans l'avoir prévenu, lui, le gouverneur.

Un pacha téméraire enfreint brusquement cette convention.

La nouvelle est portée au Prince. Il est assis, les jambes croisées, sur son sofa rouge. Il bondit. Qu'on selle son cheval ! Il enfourche la bête dont ses éperons ensanglantent les flancs, dans les rues aux marches de pierre transversales, sur les fameux *kaldirim* ; elle butte, manque de le renverser



Il alloue sur place une somme fantastique, une somme orientale — mille livres turques, vingt trois mille francs ! — à l'écuyer qui prévient l'accident mortel, puis il fonce droit sur la Sublime Porte. Il y avait ses entrées comme au Palais même du Sultan. Il se présente chez le Grand Vizir :

— « Altesse, fait-il, sans autre forme de procès, je vous ai toujours servis loyalement, vous qui nous avez égorgés et massacrés. Ce n'est pas une raison pour nous insulter en nous manquant de parole. Voici mon fez » — il ôte, sur ce mot, la calotte rouge qu'il portait toujours et s'apprête à la jeter par terre — la plus grande injure à faire à un Turc. — Je vous quitte. Je vais rejoindre l'ainé de mes fils en France ! »

On mit tout en œuvre pour le calmer. Le Grand Vizir rappela de Chio le pacha malencontreux. Cette suite n'a pas d'importance pour nous. Seul, le geste compte — exactement un geste d'Ernest en Mauritanie ! Il était, avec quatre ou cinq partisans, sur une hauteur de soixante mètres ; ce n'est pas rien, c'est, à peu de chose près, la hauteur des tours Notre-Dame ! Et la pente était abrupte. Il aperçoit dans la plaine une trentaine de dissidents qui le narguaient. Sa résolution est prise, fulminante. Il dévale avec ses hommes, il fonce sur les Maures qu'il disperse. Et il n'avait pas daigné faire usage de ses armes.

J'ai beau passer en revue toute la famille, au-



cun de ses membres — pas même le père d'Ernest ! — n'offre l'exemple d'un pareil casse-cou, en dehors de l'ancêtre de Galata. Des deux parts, même danger de mort, même victoire, tant est irrésistible en tous pays l'ascendant moral.

Ernest, comme l'ancêtre de la Tour génoise, avait je ne sais quelle largeur princière dans le don de soi-même. Quant à savoir compter, il était de la même force, que seule la mienne peut-être dépasse encore. Il ne connaissait pas la valeur de l'argent.

Je promène maintenant un coup d'œil en arrière. J'ai bénéficié, il est vrai, de circonstances spéciales. Mais, ne le voyons-nous pas ? on peut venir d'assez loin dans les espaces et dans le temps — et l'on peut être encore un Français assez présentable. J'en suis un fanatique. Fanatique par passion moins peut-être que par raisonnement. Nous avons, pour emprunter une épithète à la Comtesse de Noailles — encore une Grecque ! — le pays « le mieux composé » du monde. Il n'est, pour le défendre, que le patriotisme intégral. Le défendre contre l'ennemi du dedans et contre l'ennemi du dehors, afin de nous discriminer à jamais du bolchevik répugnant et stupide, du Boche assassin tortueux.

Le cas d'Ernest est plus suggestif que le mien. Son sang hellène ne l'a nullement empêché de devenir, à un certain moment, que l'on peut dire



immortel après *Les voix qui crient dans le désert* — ce chef-d'œuvre de prose et de foi — le représentant du génie latin. Quoi de plus fécond, au surplus, de plus conforme à nos races, à leur génie même que cette fusion gréco-latine, fonds inaliénable de toute vraie culture ?

Cependant, j'arrive ici au passage le plus troublant de cette étude. J'arrive à M. Renan.

Je n'ai jamais voulu insinuer qu'Ernest ne fût pas Breton par bien des accointances. Le Grec est religieux et théologien. Il n'est nullement mystique. Il ne connaît ni les Saint François d'Assise ni les Madame Guyon. Je dis Breton, je pourrais dire simplement occidental ; car, il n'y a pas de Bretons ni de Latins, il n'y a pas de Nord ni de Midi ; il n'y a qu'une France, que servent tous les Français également.

Le mysticisme d'Ernest vient cependant de Tréguier — son rêve aussi, ce rêve aux lèvres tourmentées, puisque, pour mieux s'abstraire, sans doute, l'enfant, on se le rappelle, suçait son rêve. Il n'en est pas moins vrai que le rêve d'Ernest fut autre que celui de l'aïeul maternel. Je l'ai dit ailleurs et je prends la liberté de le répéter en prose. La foi d'Ernest m'a toujours rappelé, ressuscité ma propre foi, foi qui marchait sur la cime des flots, foi d'apôtre, lorsque sous l'influence d'un grand Dominicain, le Père Didon, je voulus entrer dans les Ordres, à l'âge de seize ans ! Le



sang vénitien, sans doute, bouillonnait dans mes veines.

M. Renan, doué d'un sens exquis du divin, n'était pas une nature religieuse. C'était une nature critique. Il vint, tout doucement, tout naturellement, à l'incroyance, sans avoir traversé la nuit de Jouffroy. Ce nom le hantait jalousement, à cause même de cette grosse différence entre eux.

Je n'ai point l'impression qu'on ait été plus religieux autour de lui. Madame Renan mère pratiquait scrupuleusement; dans le fond, elle devait avoir l'âme indépendante de sa fille Henriette. Quand, à la suite de la *Vie de Jésus*, Renan fut excommunié, elle alla tout de go chez l'Archevêque de Paris :

— « Comment est-il possible, Votre Eminence, lui fit-elle, de condamner Ernest ? Il est si gentil ! Il est si pieux ! »

Nous avons le devoir de pousser plus à fond cette analyse. Et c'est ici que, peut-être, je m'engage, pour parler comme Fénelon, sur un chemin *salébreux*.

Mon grand et vieil ami Paul Bourget, cœur sensible entre tous et délicat, s'est interdit, quand il parle d'Ernest — et comme il en parle ! — de parler aussi de Renan. Les faits, soutient-il, parlent d'eux-mêmes.

Je suis tenu à plus de circonspection encore. Je me sens pourtant bien à mon aise. Je n'ai pas



manqué une seule occasion de rendre hommage à cet écrivain immense, à ce grand homme, ne fût-ce qu'en racontant sa mort. Aucun de ses fanatiques n'a jamais pu me décourager de ces éloges. Je crois même posséder encore assez bien le sens de sa pensée. Je puis donc hardiment produire mes opinions devant le public, sûr que jamais personne ne pourra suspecter mon absolue bonne foi. Je ne m'aventure que sur le terrain des idées. Ce terrain-là, il convient, en revanche, de s'y engager complètement, sereinement.

Voici donc la situation telle qu'elle n'a jamais été, me semble-t-il, jusqu'ici définie.

Ernest Renan meurt le 2 octobre 1892. Ernest Psichari, né le 27 septembre 1883, a juste neuf ans à cette époque.

Je prétends qu'il se trouve ainsi dans les conditions les plus favorables pour subir l'influence grand paternelle.

Renan est entré dans l'apothéose. Il n'est plus là. Les heurts intellectuels qui ont si souvent lieu entre mâles de deux générations différentes, les discussions inévitables — j'en ai bien eu avec Ernest ! — ces désirs de contradiction inhérents à la jeunesse — et si féconds parfois ! — n'ont plus aucune chance de provoquer entre le grand père et le petit-fils la plus légère obnubilation. Au contraire ! Tout au contraire ! La doctrine renanienne, baignée de tendresse, enveloppée d'amour, est



transmise à Ernest par la plus dévouée des mères, par une mère adorante et que l'enfant adore, par une fille à tel point formée sur le modèle de son père qu'elle restait encore comme la voix vivante de Renan. Le petit est entretenu dans le culte de l'ancêtre, chez lui et au dehors. Adolescent, tout, à ses oreilles, résonne de la gloire de l'exégète illustre. Tout l'exhorte à le suivre, à l'imiter. Non ! Rien n'y fait. Il a maintenant sa conscience à lui ; car, nous le savons, et ce point est essentiel, la conscience morale chez le chrétien se confond avec la conscience mystique, ne fait qu'un avec elle. Le jeune homme, tout à coup, a l'âme bouleversée. Il va trouver son directeur, il lui demande, la voix haletante, s'il est vrai que son grand père est damné. Le prêtre lui répond sévèrement, qu'il n'en sait rien, que nul n'en peut rien savoir, que cette science appartient à Dieu seul. Dernière dette de reconnaissance, marque de piété suprême, Ernest veut se faire prêtre pour sauver l'incroyant. Car, à cette heure, il est sûr d'être, lui, dans la voie juste ; il a reconquis sa foi chrétienne. Il fut ainsi réservé à un Psichari de faire, le premier, réfléchir sur l'œuvre de Renan.

Constatons-le avec franchise. Moi, je ne trouve pas de terme plus adéquat : nous avons, dans Ernest, dans le petit-fils même du philosophe, dans un être d'une intelligence supérieure, d'une honnêteté scrupuleuse, marqué pour devenir le



plus direct disciple du maître, nous avons à reconnaître en lui la plus éclatante faillite du rationalisme renanien.

Ancêtres du pays d'Arvor, ancêtres des lagunes adriatiques, ancêtres de Paros, d'Albanie, de Chio, du Phanar et de Galata, et vous, surtout, vous, avant tout, forces religieuses, inéluctables et planétaires, où donc avez-vous mené mon saint enfant ? Vous nous l'avez ramené à son humanité primordiale. Vous l'avez ramené à la nécessité de Dieu.

L'enfant détestait de flotter; sa virile énergie clamait après l'affirmation, la certitude, la stabilisation. Là fut tout le drame.

Je me suis demandé quelquefois ce que Renan lui-même aurait pensé du cas si frappant d'Ernest. Un ecclésiastique des plus fins avec lequel j'en causais, me répondit, non sans un sourire :

— « Ça l'aurait *amusé* ! »

Non ! Je ne le pense point ; il y a dans ce mot un jugement un peu sévère sur Renan.

Je suis persuadé que ça l'aurait *intéressé*, intéressé fortement. Il aurait, sans nul doute, réfléchi, examiné, analysé, il aurait eu avec son petit fils des conversations innombrables. M. E. Renan, on l'ignore peut-être, était d'une modestie extrême. Alors que le monde retentissait de son œuvre, je fus confondu de l'entendre me dire un jour que cette œuvre, au fond, n'avait pas été comprise, que



sa pensée avait passé parmi nous, impénétrée. Je lui soutins qu'il avait formé des esprits, qu'il avait des adeptes, qu'il avait agi sur la pensée contemporaine, trop peut-être. Il n'en voulut rien admettre! C'est qu'il sentait sans doute dans ses tréfonds que son œuvre posait sur une base trop flottante.

Il se peut donc ainsi qu'il y ait dans l'opinion de Renan une grosse part de vérité. M.^r Taine, plus catégorique, a plus directement influencé certains d'entre nous, moi tout le premier. Ernest, il est curieux de le relever, a porté beaucoup davantage. Il porte toujours. Les hommes ne sont pas à ceux qui doutent, ils sont à ceux qui affirment. Ils aiment qu'on aille droit devant soi. Ils ont besoin de la règle. Le grec *threskeia*, religion, signifie *loi* à l'origine. Un secret instinct avertit les masses elles-mêmes que la discipline est le fondement des *ecclésies* — sociétés ou religions — et il est, par le fait, impossible de ne pas voir que la discipline est le nerf moteur de l'Univers.



XIV

LA PRIÈRE SUR L'ACROPOLE

La *Prière sur l'Acropole* est un des plus beaux morceaux de la littérature française envisagée dans son ensemble. C'est déjà quelque chose ! Tout y est ; un style d'une qualité personnelle incomparable, une expression adéquate à la pensée, une émotion profonde, beaucoup de savoir avec beaucoup de facilité, et ce je ne sais quoi de suprême, où l'on sent que l'inspiration et que l'art se sont fondus dans une définitive, dans une harmonieuse unité.

J'ai relu récemment encore ces pages uniques ; des larmes d'admiration me sont montées aux yeux, devant tant de beauté. Cependant, à la seconde même où les caractères d'imprimerie nous entrent dans la prunelle, pour s'effacer à mesure, l'esprit chemine ; il va, il vient, il court au-delà de



la ligne qu'on lit, ou bien revient en arrière sur la ligne qu'on a déjà lue; il s'y fixe, sans plus pouvoir s'en détacher.

Ainsi m'advint-il.

Une phrase éclipsa pour moi toutes les autres, domina, s'imposa, impérieuse, à mon attention.

Et ce fut cette phrase célèbre :

« Une littérature qui, comme la tienne [celle de la Grèce], serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui. »

Au premier moment, cela paraît clair. En effet, on commence à saisir aujourd'hui le sens intime de la *Prière*. Autrefois, on y voyait de parti pris la glorification d'une Grèce hiératique, telle que la voulaient nos Parnassiens, extasiés devant l'Olympos, surtout depuis qu'il ne s'appelle plus l'Olympe.

Cette glorification y est bien. Seulement, il n'y a pas qu'elle. En s'adressant à la « déesse orthodoxe », Renan lui dit, substantiellement, qu'il l'honore, mais qu'elle ne l'amuse guère; j'ai toujours vu dans ces pages, moins une invocation à la « *Salutaire* », qu'un hymne à la Poésie celtique. L'auteur ne le manifeste-t-il pas clairement ? Il nous avoue qu'il aime ses maladies, qu'il se complaît dans sa fièvre. « Une philosophie perverse sans doute, nous assure-t-il, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les



uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe ».

Que cela est gracieusement noté — et que cela nous explique peu ce que peut bien être « une littérature... saine de tout point » ! Dans l'espèce, cette littérature serait la littérature grecque, sans qu'il soit néanmoins précisé de quelle époque il s'agit. Admettons que ce soit la littérature contemporaine du Parthénon, celle du V^e siècle avant notre ère, celle, donc, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Thucydide, de Platon, de Gorgias et de Protogoras, de beaucoup d'autres !

Il y a, me semble-t-il cependant, belle lurette qu'on reproche au malheureux Euripide son esprit à facettes, ses contradictions, en matière morale et religieuse, son penchant pathologique au doute, son habileté naturelle à soutenir successivement toutes les opinions, toutes les croyances — comme un Renan avant la lettre transporté sur la scène.

Je sais bien qu'il manque à Euripide le parfum mélancolique des fougères armoricaines. Le principe d'âme est, chez lui, malgré tout, le même que chez tous les tourmentés de nos jours.

Pour ce qui est de la transformation graduelle du bien en mal et du mal en bien, n'est-ce point Platon, déjà nommés, n'est-ce point Socrate encore, que l'on accuse d'être les pères de cette sophistique malade où Renan semble se complaire ?



Voilà donc déjà des écrivains pas très bien portants, suivant l'idée même que Renan se fait de la maladie et de la santé. En dehors d'eux, on chercherait vainement chez les autres, cette hygiène fatigante qui répugne à notre auteur.

Choisissons quelques exemples dans cette littérature « saine de tout point ». Ces exemples vont nous mener loin — nous mener, si je ne m'abuse, jusqu'à certains arcanes de la mentalité renanienne.

Je m'arrête à quelques faits littéraires qui courent dans toutes les mémoires.

Une femme adultère, aidée de son amant, tue son mari; la fille de cette femme, outrée du crime, inapaisée depuis vingt ans, instruit son frère plus jeune, l'arme à la vengeance et ce fils, implacablement, tue sa mère. C'est le sujet de l'*Electre* de Sophocle — encore vivante dans l'*Electre* de Poizat.

Un inventeur, un bienfaiteur de l'humanité, châtié par Dieu, est cloué sur un roc inaccessible, où un vautour lui dévore un foie sans cesse renaissant. C'est le sujet — *ibsenien* ! — du *Prométhée* d'Eschyle — et ce Prométhée pourrait encore affronter la rampe aujourd'hui.

Rien dans ces deux drames, pour n'en point citer d'autres, rien qui puisse être qualifié de sain ou de pas sain. Aucune de ces appréciations n'est ici à sa place. Il y a là de la force, de l'énergie,



de la violence, de la brutalité, si l'on veut. Il n'y a point de rainure par où l'ennui se puisse glisser. Et c'est bien la littérature du siècle de Périclès.

Mais alors, quelle était l'idée dernière de Renan, quand il attribuait à la littérature de ce siècle d'or, ce caractère de fastidieuse rigidité, de canonique ataraxie ?

Nous le saurons par l'éducation même de Renan.

Dès le collège de Tréguier, dès son enfance la plus tendre, Renan avait été nourri de latin. Ce serait un point d'histoire curieux à établir que de rechercher si certaines classes, si peut-être les récréations, comme cela doit se pratiquer encore dans quelques séminaires, se faisaient en latin à Saint-Sulpice. Toujours est-il que Renan me dit un jour :

— « Je pense en latin. Ce que j'écris n'est que la *traduction* de ce latin intérieur en français vulgaire. »

Son sourire indiquait le grain de sel — un grain assez gros — que comportait cette boutade. Il n'en est pas moins vrai que le latin lui resta familier jusque dans la vieillesse. Je possède de lui trois distiques latins qu'il me fit l'honneur de me consacrer en 1882 et qui commençaient par ce vers :

Venit in Allobrogum partes, charissimus hospes,



Dans l'été de la même année, il répondait par ces vers délicieux et inédits à M. E. Egger qui, en vers latins également, le comparait au soleil :

Sol habet ardores, divina silentia luna.

Non video soli luna quid invideat (1)

Quand aborda-t-il l'étude de la littérature grecque ?

Le premier contact sérieux eut lieu à Saint-Nicolas du Chardonnet, alors sous la direction de M. Dupanloup; car, ainsi parle toujours Renan : M., c'est à savoir *Monsieur* Dupanloup. Renan est dans la bonne tradition : — « *Monseigneur*, me répétait-il souvent, ne s'emploie qu'au vocatif ! » — Cela est incontestable. Mais *Monsieur* est aussi un *vocatif* à l'origine et ne signifie pas autre chose que *mon seigneur*. Nous disons cependant *Monsieur* un Tel. Nous pouvons donc hardiment parler de *Monseigneur* Dupanloup, même lorsque ce n'est pas à lui que nous nous adressons.

Monsieur Dupanloup était un lettré des mieux avertis. Son discours de réception à l'Académie Française du 9 décembre 1854 — plaquette aujour-

(1) Renan tenait à l'orthographe fréquente au moyen âge, de *charissimus*, au lieu de *carissimus*. Il y tenait par réaction contre les *manies* orthographiques nouvelles en matière de latin. Je ne parvins jamais à lui faire comprendre la réaction de *cher* sur *charissimus*.



d'hui rarissime et qui se trouve dans mon Fonds — contient sur le style des remarques dont il faut s'être pénétré. Monseigneur Dupanloup était, en outre, comme on sait, un humaniste passionné. Et ici nous allons nous amuser. Monseigneur Dupanloup avait mécontenté le clergé de l'époque, pour avoir voulu introduire à Saint-Nicolas du Chardonnet, l'enseignement des humanités, tel qu'il se pratiquait à la Faculté des Lettres. Et Renan était du côté des mécontents !

Renan tenait déjà, il tint toujours, depuis, pour les vieux maîtres de Saint-Sulpice, pour la théologie, pour les mathématiques, pour les sciences naturelles, pour l'exégèse — seules études qui lui parussent dignes d'attention. Il garda toujours, il exprima toujours à Monseigneur Dupanloup sa reconnaissance personnelle. On voit, d'autre part, dans certains passages des lettres à sa mère — il avait alors dans les dix-sept à dix-huit ans — que ce vibrant esprit ne pouvait pas ne pas sentir résonner en lui des musiques ineffables devant les vers des grands tragiques (1).

(1) Voir *Lettres du Séminaire*, p. 123, p. 147. Les lettres sont de 1840 et 1841. A la page 123, je lui saïs particulièrement gré d'avoir senti le « charme inexprimable » de certains passages d'Aristote. Ce *sentir-là* n'est pas donné à tout le monde. Les livres de classe de M. Renan sont indiqués dans la *Bibliographie de*



Au fond de lui-même, cependant, il n'approuvait pas Monseigneur Dupauloup et il se méfiait de la littérature grecque ! Pour moi, il est resté jusqu'à la fin et jusqu'au tuf le prêtre rigide de Saint-Sulpice. On n'imaginer pas à quel point, quand on examine l'œuvre de Renan, on se trouve en présence d'un catholique convaincu.

Un fait échappé à tout le monde, un fait incroyable, un fait incontestable néanmoins, un fait dont l'origine plonge dans cette vénérable discipline sulpicienne qui marqua, dès le début, de son empreinte cette nature profonde et réfléchie, c'est que, nulle part chez Renan, on ne trouve une trace quelconque d'un contact direct, comme on en voit chez tous les humanistes, avec un auteur grec. Nous ne parlons pas, cela va de soi, des notes d'écolier que nous venons de signaler au bas de la page précédente. Plus tard il ne subsiste chez lui aucun indice d'un commerce de ce genre avec ces grands profanes. Il avait des idées générales

Renan, p. 19-20. Ce sont un *Prométhée* d'Eschyle, de 1835 ; un *Oreste* d'Euripide, de 1821 ; un *Gorgias*, de 1840 ; un *Hippias major*, même date ; une *Poétique* d'Aristote, de 1829 ; un Démosthène, *Chéronée*, de 1824. Les dates mêmes indiquent que ce sont des ouvrages dont il se servait pour ses études. Je n'ai pas vu les volumes ; mais les annotations qu'on y signale doivent consister, je suppose, en simples mots français, traduisant en marge les mots du texte correspondants.



sur la Grèce, sur la littérature de la Grèce; elles abondent dans ses écrits. Il n'entretenait des rapports intimes avec aucun des représentants de cette littérature.

Je dis littérature, je ne dis pas philosophie. Platon et Aristote, qu'on peut lire dans des traductions, ne nous initient pas nécessairement aux beautés littéraires de l'Hellade. Ils nous fournissent, tout au plus, le moyen de dissenter sur la beauté grecque, sans que pour cela nous la pénétrions. J'ai parcouru, l'un après l'autre, tous les volumes de M. Renan. Je me suis appliqué à me remettre dans l'oreille toutes nos conversations. Jamais je n'ai pu saisir chez lui l'indication d'un commerce personnel avec un des grands poètes, avec un des grands écrivains de la Grèce, en tant que poète et en tant qu'écrivain.

Mes recherches m'ont même amené au résultat contraire. Dans les *Origines du Christianisme*, par exemple, il est tout à fait caractéristique de lui voir citer, que dis-je ? de lui voir mentionner Euripide, à l'occasion d'événements indifférents et postérieurs, relatifs à la connaissance que Néron pouvait avoir d'une tragédie aujourd'hui perdue d'Euripide, le *Bellérophon*, ou relatifs encore au tombeau de ce poète (1). La mentalité d'Eu-

(1) Les passages se trouvent relevés dans l'*Index général des Origines*.



ripide, si voisine de la sienne propre, ne le frappe point. C'est toujours l'archéologue, c'est toujours l'historien qui entre en scène. Ce n'est jamais l'helléniste. Il s'intéresse passionnément à Homère, non point à cause des adieux d'Hector et d'Andromaque, mais à cause des théories de Frédéric-Auguste Wolf sur la genèse des épopées. D'ailleurs, comme cela ressort du soigneux *Catalogue de la Bibliothèque*, dû à M. Georges Bénédict, Renan n'avait pas chez lui d'Homère !

Une preuve intéressante de ce que nous avançons, nous est fournie par une masse d'observations minuscules. J'en retiens deux. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1875, p. 262-3, sur le Congrès de Palerme, donc, en pleine Sicile et au moment même où il songe à Théocrite, Renan nous entretient des « *muses sicelides* », *Sicelides Musae* — tout comme dans Virgile (1). Il pensait latin plus volontiers que grec. Leconte de Lisle, plus tard, devait nous parler de la « mer sikélane » — où, d'ailleurs, il y a un dorisme que le maître n'y avait pas déposé.

(1) Le morceau, charmant d'ailleurs, a été recueilli dans les *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, 1878, p. 112. Dans les deux endroits, les muses sicélides sont en italiques, avec un accent aigu sur l'é de *cé*, sans que Renan, dans les *Mélanges*, ait, après trois ans, atténué ce latinisme.



Je ne sais lequel des deux je préfère. Je crois que c'est encore les *Muses* ou la *Mer de Sicile*.

Voici qui est plus piquant.

On sait qui est le poète Apollonius de Rhodes, l'auteur des *Argonautiques*. Du moins, si on ne le sait pas chez tous les libraires, le personnage est bien connu à l'Université et dans cette Faculté des Lettres que Renan prisait si peu.

Les *Argonautiques* sont, en réalité, non pas un poème épique, mais bien le premier roman en date qui s'occupe d'analyse sentimentale. La peinture délicate de l'amour, au fur et à mesure qu'il se développe dans le cœur de la jeune Médée, est une des belles trouvailles du génie hellénique, trouvaille encore assez vénérable, puisque nous sommes, avec Apollonius, entre le IV^e et le III^e siècles avant notre ère. Virgile, si cher à Renan, fut un des fervents d'Apollonius — et c'est même Apollonius que Virgile imite plus qu'Homère.

M. Renan n'hésite pourtant pas à ranger Apollonius de Rhodes, tout en un tas, avec des écrivains de beaucoup postérieurs, avec Apollodore, Elie, Diogène, Laërce, Athénée, et « autres polygraphes » (*Mélanges d'histoire et de voyages*, 1878, p. 396).

Oh ! nous en avons fait — et nous en ferons bien d'autres. Ce *lapsus* nous sert uniquement ici à illustrer un côté particulier de Renan, son manque de familiarité avec la Grèce poétique. Il nous



permet aussi de pénétrer enfin l'esprit de la fameuse phrase dont nous nous tourmentions dès le début : « Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point, n'exciterait plus maintenant que l'ennui. »

Renan, de la meilleure foi du monde, confondait la *littérature* avec l'architecture (1) ! On comprend à la rigueur — et il en faut une assez grande — qu'un Parthénon éternel avec sa perfection uniforme et continue, finisse par nous lasser ; on ne le comprend pas d'une littérature qui ne présente aucun de ces caractères d'uniformité.

Et c'est le Parthénon, le Parthénon seul — ce n'est pas l'Acropole — que Renan avait en vue. Dès le début, avant d'attaquer la *Prière*, il décrit le saisissement qui le prit au spectacle du Rocher sacré :

« — Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin. »

Le terme est suggestif. Nous autres, saturés de lettres classiques depuis l'enfance — cela se passait du moins ainsi de mon temps ! — nous n'au-

(1) Dans un intéressant article de l'*Action Française* dû à M. L. Couvreur (du 8 avril 1923), les passages des lettres à Berthelot que cite l'auteur pour nous réfuter, prouvent, au contraire, avec quelle constance Renan ne voyait, ne cherchait à voir que l'art plastique en Grèce.



rions pas, devant le Parthénon, la *révélation*, nous aurions la *confirmation* du divin, puisque, dès la sixième, dès les Fables d'Esopé, on nous élevait dans le culte de la perfection hellénique. Renan était plus nouveau dans le temple.

Qu'est-ce que cela fait, au bout du compte ? Renan intitule cette page merveilleuse :

« *Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté.* »

Finissons donc par où nous avons commencé. On peut, nous le voyons, exalter un peuple, même sans l'avoir approfondi dans tout son immense génie. Que M. Renan ait pénétré la *beauté parfaite* de l'architecture grecque, en laissant la littérature grecque à l'écart, la *Prière* n'en reste pas moins un des fleurons éclatants et délicats de la couronne littéraire de la France.

Je voudrais maintenant essayer d'aller, en une série de *post-scriptums* sur plus d'un point, jusqu'au dernier bout de ma pensée,



COMMENTAIRES

I

RENAN ET LE GREC

I. *Le fonds grec de M. Renan.* — L'ouvrage de M. G. Bénédite, dont il est question plus haut, a pour titre exact : *Catalogue de la Bibliothèque de M. Ernest Renan*, Calmann-Lévy, 1895, 8°, I-495 p. M. G. Bénédite a eu la modestie de n'y pas joindre son nom.

Ce catalogue est établi suivant les méthodes scientifiques, et la classification par ordre de matières y est exactement observée.

Le chapitre II, p. 228-255, est consacré à la *Culture grecque*. La première division — I — comprend la *Langue grecque*. J'y relève des ouvrages de plusieurs savants, du n° 2297 au n° 2307. Ce sont des noms d'amis ou de relations de M. Renan : P. Baret, Emile Egger, Gustave d'Eichthal, l'abbé Gonnet. Th. Henri Martin, Ad. Régnier, M. Renieri (qu'il connut à Athènes), C Wescher, etc. M. G. Bénédite ne mentionne de dédicaces d'auteurs que pour les deux Egger, pour A. Régnier, Renieri. Mais les autres sont



sûrement des dons; M. P. Baret, par exemple, était un vieil ami de la famille; M. Renan n'a pas dû acheter cette brochure. On pourrait en dire autant des autres.

Je ferai peut-être une exception pour W. Pape, n° 2303, dont le dictionnaire des noms propres grecs (*Wörterbuch der griechischen Eigennamen*), dans la seconde édition, celle de 1870, servait encore assez souvent à M. Renan. Je l'ai vu quelquefois le manier. Il est donc bien possible qu'il se soit procuré l'ouvrage. Celui-ci se compose du t. I, ci-dessus mentionné, contenant l'*Onomasticon* et le *Toponomasticon*, en plus de trois volumes formant un dictionnaire grec-allemand; M. Renan connaissait et lisait cette dernière langue, pas au point toutefois, me semble-t-il, de pouvoir consulter couramment un dictionnaire où les mots grecs étaient rendus par des mots allemands. Or en dehors du Pape, on ne trouve dans cette section aucun autre dictionnaire grec, par exemple, un dictionnaire grec-français. On n'y rencontre pas davantage de grammaire grecque.

J'arrive à la division II. *Auteurs grecs.*

Ce qui frappe, au premier abord, c'est une abondance d'Aristophanes. Il y en a jusqu'à trois ! Le premier est un Aristophane gréco-latin de 1760, avec Index; le second, une édition de la



ville de Brunswick, avec un commentaire en langue allemande; le troisième, une traduction Charpentier, donnée en 1890, des comédies du poète attique.

Je ne parviens pas à m'expliquer ce que venaient faire là ces trois Aristophanes — l'auteur grec, dont M. Renan se servait et avait à se servir le moins. Je suppose que ce sont des dons ou, moins probablement, des acquisitions faites un peu au hasard. Les deux mentions de cet auteur dans les *Origines du Christianisme* (voir l'*Index général*), sont incidentes et pas nécessairement de première main.

La présence d'auteurs tels que Arrien, Diodore de Sicile, Diogène Laërce, les *Fragmenta historicorum graecorum*, les *Géographi graeci minores*, Hérodote, Josèphe, Lucien (1), Pausanias, Philostate, Plutarque, Strabon et Théophraste, ne doit pas nous surprendre. Ce sont des textes que M. Renan aimait à avoir sous la main, pour vérifier ses citations. Ils proviennent tous de la *Scripto-*

(1) Il est remarquable que Lucien, écrivain prodigieux, plus prodigieux même qu'on ne le croit généralement, intéresse Renan au seul point de vue de la documentation historique et religieuse (voir *Marc-Aurèle*, p. 373-377). Lucien est un romancier d'une imagination débordante et l'auteur de véritables romans d'aventures, pittoresques, colorés, suggestifs et vivants,



rum graecorum Bibliotheca de Didot, utile collection qui se compose, non de 68, mais de 69 volumes; car, il faut y comprendre les *Dionysiaques* de Nonnos, du comte de Marcellus, avec la traduction française en regard, au lieu de la traduction latine comme il est d'usage dans les autres. Ce volume fut retiré du commerce. Il est fort rare aujourd'hui.

M. Renan m'a paru plus d'une fois content de posséder ce Didot; il perçait dans ses paroles le léger regret de n'avoir pu s'en procurer d'autres volumes.

M. Renan s'était procuré celles de ces publications qui pouvaient lui servir; on y trouve aussi, par surcroît, un troisième tome des Œuvres de Platon, qui en comporte trois du même éditeur. Les poètes, sans en exclure Homère — nous l'avons vu — les littérateurs proprement dits, ne sont pas représentés dans la bibliothèque. Homère, décidément, était chassé de la république renanienne.

Voici maintenant des ouvrages dédiacés et signalés comme tels par M. G. Bénédict : Aristote, *Ethique à Nicomaque*, éd. Bywater; Comparetti, *Fragments inédits de l'Ethique d'Epicure* (en italien); Epictète, *Les Entretiens*, par V. Courdaveaux; Galien, *Fragments*, etc., par Ch. Daremberg; Lycophron, *La Cassandre*, par F. D. Dehèque; Th. H. Martin, *Oppien de Cilicie*; E. Miller, *Supplément aux petits géographes grecs*;



Mourad, *De locis quibusdam Plotinianis* ; Philostate, *Traité sur la gymnastique*, par Ch. Daremberg ; Platon, *L'Etat*, etc., traduction de A. Bastien ; Pléthon, *Traité des Lois*, par C. A. Alexandre ; Plotin, *Les Ennéades*, traduction française ; Strabon, traduction de M. A. Tardieu (le père même d'André Tardieu).

Il n'y a pas de dédicaces d'auteur sur les ouvrages suivants :

Damascien, publié par Ch. Em. Ruelle, 1889 ; V. Egger, sur Diogène Laërce [thèse de doctorat en latin du fils aîné d'E. Egger] ; Eunape, *Vies des philosophes*, traduction française par Stéphane de Rouville, 1878 ; Hermès Trismégiste, traduction française par Louis Ménard ; V. Langlois, *La Géographie de Ptolémée*, reproduction photographique du manuscrit grec de Vatopédi, etc., Didot, 1867 [ouvrage déjà très cher à l'époque et qui appartient plutôt à la bibliophilie de luxe] ; Longin, par E. Egger ; Th. H. Martin, sur *Héron d'Alexandrie* [c'est un extrait] ; de même, G. Maspero sur le L. II d'Hérodote [extrait] ; du même, sur le même sujet [extrait] ; du même, troisième extrait sur le même sujet ; Paillard de Villeneuve, article sur une traduction des œuvres politiques de Démosthène [extrait] ; H. Weil, *Sur un parchemin grec d'Egypte* [extrait].

M. Renan ne s'est procuré chez les libraires ni ces tirages à part, ni les ouvrages de Ch.-Em.



Ruelle [les n^{os} 4509, 2410, 2601, 2602, plus loin, du même Ruelle, sont dédiacés], de E. ou de V. Egger, de Louis Ménard, de Th. H. Martin, de Maspero, d'H. Weil; pour ce qui est de l'Eunape de M. Stéphane de Rouville, je ne puis saisir encore exactement le lien entre les deux hommes; en ce qui touche la Géographie de Ptolémée, citée plus haut, je ne vois guère M. Renan, qui se privait souvent du nécessaire, achetant une publication à ce point en marge de ses propres études.

J'ai soumis le cas de *L'Eunape* au comte actuel Stéphane de Rouville. Avec une complaisance exquise, il m'a offert l'ouvrage en question et quelques autres savantes traductions du même auteur; il supposa que Renan et son père avaient dû faire connaissance aux *Débuts*, où fréquentait M. de Rouville.

J'en arrive à six ouvrages qui, au milieu des autres, font un peu l'effet de ne pas être chez eux, si l'on peut parler d'un chez soi dans une collection plutôt disparate. Trois sont publiés en Angleterre : l'*Héraclite* de Bywater, n^o 2328; un *Hypéride* de Cambridge et de Didot, 19 p., 8°, broché; les *Dialogues* de Platon, cinq vol., 1892, traduits en anglais par B. Jowett. M. Renan avait beaucoup d'amis et d'admirateurs anglais; d'où, probablement, la provenance de ces classiques grecs. Un autre ouvrage de la même série — Bernays, *Aristoteles Politik*, en traduction allemande,



1872, vient de Berlin. Je serais étonné que ce fût une acquisition personnelle. Cinq autres Bernays (p. 231-5, n° 2362-2366) semblent s'être donné là rendez-vous comme hommages d'auteur. Le numéro 2314 : Bonghi, *Metafisica d'Aristotele volgarizzata e commentata*, Turin, 1854, ne peut être guère rapportée d'une course chez le libraire; en revanche, la précieuse traduction du *Traité de Géographie de Claude Ptolémée* par l'abbé Halma, 1828, peut provenir de quelque bouquiniste.

Examinons finalement les trois seuls témoins, dans notre Fonds, de ce que nous appelons communément littérature grecque. Nous voyons un Eschyle, texte d'après le manuscrit de Florence, Leipzig, 1827; un Euripide en traduction italienne, Naples, 1871 — un autre aussi, plus loin, de M. H. Weil, n° 2418, certainement un don d'auteur; un Thucydide, texte et traduction anglaise, Oxford, 1881.

Dans un appendice du Catalogue, G. Bénédict nous signale l'Eschyle de M. Weil de 1862, avec dédicace, une traduction d'Anacréon, par Maurice Albert, chez Jouaust (1875), sûrement un don; une *Apologie* de Platon, édition critique allemande, de 1853, un Sophocle de Dindorf, chez Teubner, 1885 (texte seul sans commentaire). Pour moi, tous les ouvrages de cette série (p. 288-292) sont des hommages d'auteurs.

Les autres divisions sont :



III. *Commentaires et études critiques sur les auteurs grecs.*

Nous devons relever ici un Ottfried Müller, *Histoire de la littérature grecque*, traduite par Hillebrand, avec envoi d'auteur et, p. 239, aux numéros 2419-2423, diverses brochures concernant Homère et d'autres auteurs grecs. — IV. *Histoire politique, institutions, mœurs, droit* [où nous signalons un Duruy, *Histoire des Grecs*, 3 vol. 4°; ils ne peuvent être qu'un envoi d'auteur]. — V. *Archéologie, épigraphie, numismatique*. — VI. *Esthétique, Histoire de l'Art*.

Ces divisions ne nous concernent pas ici. Elles comprennent, notons-le cependant, 303 numéros.

La littérature grecque, et c'est elle qui nous importe en ce moment, n'est représentée dans les six divisions de G. Bénédite, que par l'Eschyle, l'Euripide, le Thucydide, et le Sophocle mentionnés plus haut. C'est ce que nous voulions établir. Point d'auteur grec qui fût au chevet de M. Renan. Un Sophocle avec le texte sec — comme celui de Dindorf — est tout juste abordable à un helléniste éprouvé qui sait son Sophocle par cœur. J'accorde que M. Renan n'est pas, ne prétend pas être un helléniste. Il porte cependant sur la Grèce, dans sa fameuse *Prière*, un jugement d'ensemble qu'il importait de contrôler, en faisant avec exactitude



le tour des écrivains grecs dont son esprit aurait pu être meublé. Nous voyons à peu près sur quels documents, sur quelle connaissance des textes reposaient ses notions de la littérature elle-même.

Quelques observations doivent achever notre démonstration, et en atténuer la rigueur. M. Renan avait été longtemps pauvre et n'a même jamais été riche. Il travaillait beaucoup à l'ancienne manière, dans les bibliothèques publiques, d'autant plus qu'il avait eu lui-même un emploi à la Bibliothèque Nationale. Il n'en est pas moins vrai que rien chez lui ne trahit une familiarité quelconque avec les auteurs grecs. Or, pour caractériser le génie grec, cette familiarité paraît indispensable. Et on s'en rend bien compte, puisque la caractéristique du génie grec, telle qu'elle se formule dans la *Prière* est loin d'être exacte. M. Renan partait surtout du lieu commun qui veut que la Raison, la Raison sèche et rigoureuse, soit l'apanage du siècle d'or de l'Humanité. Il y avait, au contraire, chez les vainqueurs de Salamine un extraordinaire bouillonnement. Les faits et la réalité, l'étude même des textes, telle que la pratiquent nos universitaires et nos spécialistes, conduisent à des résultats opposés à ceux où nous mène ce beau morceau de sincère éloquence, dont l'esprit, si ce n'est l'érudition, se combine avec un chaleureux mouvement du cœur.



II

L'ACROPOLE ET LES ACROPOLES

Nous faisons ici une simple observation, sans chercher aucunement chicane à M. Renan. Les morceaux classiques ont cette fortune; on les épluche sans pitié, parce qu'ils durent plus longtemps que les autres.

Une *acropole* pour les Grecs représentait une chose extrêmement importante et même essentielle. On sait — et j'ai eu l'occasion de le noter à maintes reprises — qu'une ville ancienne était tout à fait autre chose que nos villes modernes (1). Les villes anciennes étaient éminemment extensibles et se confondaient volontiers avec la campagne — et c'est parce que la ville proprement dite était toute entière dans la citadelle, c'est à savoir dans l'acropole, qui signifie sommet de la ville. L'Acropole constituait, en cas d'invasion, le refuge suprême; c'est pourquoi on y élevait les temples des dieux. L'Acropole était donc pour les Grecs quel-

(1) *La chèvre chez Homère, chez les Attiques et chez les Grecs modernes. Cinquantenaire de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes*, 1921, p. 326-327.



que chose de profondément sérieux. Ils construisaient toujours leurs grandes cités sur quelques forteresse. Toutes les villes à l'origine ont dû être des Acropoles. Voilà comment nous voyons en Grèce tant d'Acropoles, à Corinthe, Argos, Tirynthe, Mycènes, dans les îles, etc. (1) Il y a en jusqu'au Caucase et jusqu'en Lybie. Ilion, en définitive, était une acropole. Il est vrai que celle d'Athènes se distinguait des autres, elle avait acquis plus de notoriété. Il eût été néanmoins plus exact de dire ici : *Prière sur l'Acropole d'Athènes*.

Un point plus inquiétant est que l'Acropole d'Athènes semble avoir été confondue par M. Renan avec les monuments qu'elle supporte. « Prière que je fis sur l'Acropole, nous annonce-t-il, quand je fus arrivé à en comprendre la *parfaite beauté*. »

L'Acropole, nous dit G. Fougères, est un rocher calcaire dont le sommet est à 156 m. 20 au-dessus du niveau de la mer, à 70 mètres au-dessus de l'Olympieion et à 92 mètres au-dessus de la ville basse, etc., etc. (2). Elle n'est donc pas

(1) Voir à ce sujet l'excellent article d'Ed. Guillaume dans le *Dictionnaire des Antiquités*, Hachette, t. I (1877), p. 37 et suivantes.

(2) Grèce, *Collection des Guides-Joanne*, éd. II, 1911, p. 25 ; même collection ; *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Partie I ; *Grèce et Turquie d'Europe*, éd. II, 1873, p. 78, col. I.



susceptible d'avoir par elle-même de la beauté. Et, si elle est belle par ses constructions, il convient d'observer qu'elle en a plusieurs, toujours aussi émouvantes les unes que les autres, le temple d'Erechthée, celui de la Victoire Aptère, etc. On en trouvera la description dans les deux guides cités (1).

Or, c'est uniquement le Parthénon que M. Renan avait en vue. La conclusion qu'il faut tirer de ce qui précède est que le seul titre exact eût été : *Prière devant le Parthénon*.

III

DIX-HUIT ANS DE PORTEFEUILLE

Une magnifique interview de Mme N. Renan a paru dans le *Journal* du vendredi 23 février 1923, signée par M. Fernand Hauser. Nous y trouvons une lettre exquise d'E. Renan, encore inédite, datée de Beyrouth — du 12 janvier 1865 — dans laquelle il apprend à sa mère que, près du tombeau d'Henriette, est une chapelle où il a fait

(1) On lira sur ce chapitre avec beaucoup de profit, F. Benoit, *L'Architecture. Antiquité*, chez Laurens, 1911; *L'Architecture égéenne hellénique*, p. 239-380.



célébrer pour elle un service selon le rite du pays. C'est une page pleine de piété, de tendresse et, comme Mme N. Renan nous le dit fort bien, de tolérance — très loin du général Sarrail.

Mme N. Renan nous apprend, dans cette même interview, un point d'histoire qui m'avait échappé ou que j'avais peut-être ignoré toujours, c'est que la *Prière sur l'Acropole* était restée dix-huit ans dans le portefeuille de son auteur. C'est là une circonstance des plus curieuses et par laquelle nous voyons que, durant un laps de temps aussi considérable, l'illustre maître avait vécu sur l'idée qu'une fois pour toutes, il s'était faite de la littérature et de la beauté grecques, sans chercher à rien approfondir.

IV

PENDELOQUE

Pour moi la *Prière sur l'Acropole* n'est pas, elle n'était pas, aux yeux mêmes de son auteur, un *morceau d'éloquence*, comme il est dit ou à peu près dans cette même interview. Il ne l'aurait pas si longtemps gardée dans son portefeuille, si elle n'avait pas été pour lui autre chose; cependant, nombre des admirateurs de Renan, et je parle des



plus convaincus, ont tendance à prononcer le mot de rhétorique à propos de cette page célèbre. Ils prennent texte de cette prodigalité d'appellatifs, par lesquels l'auteur invoque Athéna : ô Raison, ô Théonée, ô Vérité, ô Salpinx, ô Cora, ô Vierge, ô Hygie, ô Victoire, ô Promachos, ô Aréa, ô Pacifique, Législatrice, Démocratie, ô Ergané, Sagesse, ô Archégète, ô Hippias, ô Salutaire.

Il y en a beaucoup, cela est certain. Je n'y vois pour ma part aucune rhétorique. J'y découvre infiniment de poésie et une poésie qui vient du cœur. Renan fait la découverte de la déesse. Il la célèbre par une série de qualificatifs qui, scandant les périodes délicieusement harmonieuses de la *Prière*, éclatent tantôt comme des cris d'admiration qu'une émotion intense ne peut pas retenir, tantôt comme de doux appels d'amour. On ne peut véritablement pas taxer de rhétorique des pages où le grand écrivain expose des idées aussi générales sur le christianisme et le paganisme, sur la mentalité si différente de l'Orient et de l'Occident, sur l'abîme enfin qui lui paraît le seul dieu ! Il a su enfermer là, dans un style admirable, quelques-unes de ses pensées de fond.

J'écarte donc résolument le mot de « pendeloque » que Renan, par coquetterie sans doute, semble avoir appliqué à la *Prière*. J'écarte tout aussi fermement l'appréciation qu'implique *morceau d'éloquence* (voyez l'interview du *Journal*, citée



plus haut). Je crois que, pour ramener ces deux mots à leur juste valeur, il convient de s'expliquer.

D'après M. Désiré Nisard, dont l'*Histoire de la Littérature française* est loin d'être un ouvrage quelconque, tant il concorde avec les idées mêmes de notre auteur en matière d'écriture, d'après M. D. Nisard, *l'éloquence*, ainsi qu'il l'appelle, est la faculté maîtresse de l'écrivain sachant faire passer en autrui la conviction qui l'anime. Là est pour Nisard le gros mérite de Descartes. Là est aussi la véritable définition du style. Mais alors, nous dira-t-on, nous tombons dans la pure littérature. Ma foi oui ! J'avoue ne pas saisir exactement la ligne de démarcation, qu'une main plus experte que la mienne pourrait tracer entre l'éloquence, la littérature et la pendeloque. J'y vois celle-ci en ce qui touche Renan. Il était, il est resté, sinon par la foi, du moins par les habitudes et en un sens par la tournure de son esprit, il est resté jusqu'au bout non pas seulement un catholique convaincu, comme nous l'avons avancé tout à l'heure, mais nous pouvons le dire avec plus de justesse encore, un catholique pratiquant.

L'éclat lui répugnait ; la littérature, c'était pour lui je ne sais quoi de brillant, de pervers, qui manquait de solidité et d'honnêteté. Il ne remarquait pas que le succès et, par la même, la solidité de son œuvre, tenait à ce brillant, tenait aux qua-



lités de son style, éminemment littéraires. Aucune pensée grande ne saurait s'imposer sans la forme. Sans le style, sans, en un mot, la littérature, il est de toute évidence que ni la *Vie de Jésus*, ni aucune de ses œuvres n'auraient eu le retentissement qu'elles eurent.

Il sentait bien tout cela et que sans la *présentation*, nulle œuvre ne saurait valoir. Le prêtre néanmoins luttait en lui contre l'artiste, quand il traitait de *pendeloque* une page où souffle le talent.

Voici donc, en définitive, comment nous pouvons conclure.

Nous l'avons dit dans notre Préface. La *Prière sur l'Acropole* est une erreur scientifique. Et pourtant — ô ironie des jugements humains! — elle vivra précisément parce qu'elle est une *pendeloque*, si l'on veut quand même employer ce mot.

Il est vrai que, pour rendre une pendeloque immortelle, il y faut le sceau du génie. Elle l'a.



XIV

RENAN ET ATHÉNA

La *Prière sur l'Acropole* est faite pour exercer la sagacité philologique sur plus d'un point. J'ai pu l'étudier à loisir, grâce au nombre de fois où, au moment du Centenaire, je l'ai entendu réciter.

Je me rappelle surtout la cérémonie de la Sorbonne.

J'y ouïs cette fois Mme Weber. Mme Segond-Weber a un organe merveilleux et des mains admirables. Le malheur est qu'elle déclame la prose de l'homme le moins déclamateur de ce monde, puisqu'il évitait jusqu'à l'usage des deux points, comme nous l'avons déjà relevé plus haut, pour ne pas se donner les apparences du Monsieur qui se dispose à énoncer des vérités impressionnantes.

Calme, réfléchi, semblant émettre chaque mot à mesure qu'il se présente à sa pensée, nous initiant



ainsi à l'intime causerie de l'auteur avec lui-même, Sylvain, le poète Sylvain donne à la *Prière* une coloration qui est celle de sa forte intelligence.

Je sentis que c'était en lenteur qu'il fallait chercher. Je relus à fond le texte devenu classique. Plus je le scandais avec tranquillité, plus je le comprenais.

Je fus surpris de mes découvertes, au point de n'en pas croire mes yeux.

On sait ce qu'Athéna, dans la *Prière sur l'Acropole*, représente à la pensée de Renan. Elle est pour lui la déesse de la Raison, la Déesse, nous dit-il, « dont le culte signifie raison et sagesse », la déesse « toujours calme », la déesse « de l'ordre », la déesse « orthodoxe ». Elle est le symbole de je ne sais quelle imperturbabilité dans la Règle, tellement fatigante que, des plis de la tunique olympienne, l'ennui tombe et s'étend sur la terre entière.

J'ai tâché de montrer ailleurs l'erreur d'optique littéraire, si je puis dire, que comporte cette façon de voir. Je voudrais relever ici l'erreur d'optique historique, politique et religieuse qui se dégage d'une pareille image d'Athéna.

La conception de M. Renan est éminemment caractéristique de sa mentalité, laissez-moi dire de sa visualité. Plein de l'idée dont il s'est suggestionné avec complaisance, avec intensité même, il



en oublie l'essentiel, c'est à savoir que cette Prière, il l'adresse à Athéna sur l'Acropole.

Or, pourquoi l'Acropole est-elle consacrée à cette déesse? Pourquoi y a-t-il, dans toute la Grèce, mille acropoles qui lui sont consacrées? Mais, c'est, tout bonnement, que les acropoles constituaient la cité véritable, que, par conséquent, elles remplissaient le rôle de forteresses. Or, les forteresses ont besoin d'être défendues. Et pourquoi les plaçait-on sous la protection d'Athéna? Parce que — et ici nous touchons au point capital — parce que, avant tout et sans que sur ce sujet il puisse s'élever la moindre des contestations, parce qu'Athéna était, non point la déesse de la Raison, mais la Déesse guerrière par excellence.

C'est ce qu'elle est constamment dans l'*Iliade* où elle se mêle à tous les combats. Quand elle retient le bras d'Achille, prêt à frapper Agamemnon qui l'outrage, ce n'est nullement par pacifisme. Ses yeux flamboient, elle promet à son Achille des récompenses sans nombre ; car, elle entend se le réserver contre les Troyens. Elle est la divinité « terrible, au cœur impitoyable, qui se plait au tumulte des batailles, dont elle excite les fureurs ; elle est la terreur des armées, la destruction des villes, la déesse de la proie et du butin ». Ainsi parle d'elle le vieil Hésiode. Comment oublier, d'ailleurs, sa naissance? Elle est sortie du crâne de Zeus, armée, lance au poing, égide au bras.



Cet aspect de la déesse a échappé à M. Renan. Je sais bien qu'il ramasse quelques-unes des épithètes martiales d'Athéna, il l'appelle *Victoire*, un peu, me semble-t-il, par acquis de conscience, à cause du temple de la Niké que le culte athénien consacra sur l'Acropole à Pallas. Il l'invoque aussi comme Aréa et comme Promachos. Dans le ton général du morceau, ces beaux noms font l'effet de simples épithètes d'ornement; on ne s'aperçoit guère qu'à leurs sonorités belliqueuses, le cerveau de Renan retentisse du fracas de l'airain guerrier. Il le sent lui-même, il l'avoue presque. Si un instrument eût jamais droit de figurer parmi les attributs de la déesse, c'est la trompette, c'est la *Salpinx*. Cette *Salpinx* gêne Renan; il en fait aussitôt une *Salpinx* « clairon de la pensée ». C'est beau; seulement ce n'est pas ça (1).

Convenons-en : toutes ces appellations viennent un peu là sous la poussée de l'émotion ou de la fantaisie. Renan est surtout un artiste; il ne se soucie pas beaucoup de la précision historique. Il décoche à la déesse le surnom de *Démocratie*;

(1) Remarquons aussi cette façon plutôt étrange de définir la déesse guerrière : « tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa ». On dirait qu'il s'agit d'un savant dosage, d'un tempérament délicat à l'usage des classes. La déesse n'a point *ce qu'il faut* de Mars, elle est Mars elle-même — sans compter la légère incohérence mythologique qu'il y a ici à parler de *Mars*, quand il s'agit d'*Arès*.



comme surpris lui-même de ce qualificatif inusité, il nous donne, fort honnêtement, sa référence. Quand on y court, on s'aperçoit que l'inscription trouvée, au surplus, sur l'Acropole, est de l'époque romaine; cela signifie qu'un Grec voulait faire un jour de l'opposition à la barbe des Empereurs romains et qu'il monta pour cela sur ce Rocher.

Les époques, dans notre texte, ne sont pas toujours distinguées les unes des autres, pas plus que les sens des différents termes qui marquent les qualités de la déesse.

Aussi, M. Renan, n'ayant point songé à mettre chacun de ces termes à sa place chronologique, n'a pas suffisamment pénétré une des conceptions les plus solides, et à la fois les plus simples, de ce génie incalculablement profonds que sont les Grecs.

Athéna n'est la Pacifique, elle n'est la Législatrice, elle n'est l'Artisane et l'Ouvrière, elle n'est Ergané, elle n'est, après Troie, la conseillère d'Odysseus, que parce qu'elle a d'abord été la Guerrière.

C'est par la guerre et par la guerre seule, que la Déesse hellène a fondé la paix ! Ce n'est pas ici le lieu d'examiner tour à tour, de justifier et de ramener à leur premier principe, les fonctions multiples que les Grecs ont attribuées à la merveilleuse activité d'Athéna. Cela se trouve partout. On peut, à sa préférence, consulter le Diction-



naire de Roscher, Preller, ou, mieux encore, la *Mythologie grecque* de notre bon Decharme.

Celui-ci a cet avantage sur les deux Boches, que sa présentation est infiniment supérieure. Mais tous trois aboutissent à la même conclusion : Athéna doit à la guerre d'avoir assuré la paix.

Voici cependant, sur ce sujet, une considération décisive, qui ne se trouve dans aucun des trois auteurs cités à l'instant.

Il est impossible de rien comprendre à l'antiquité, que dis-je ? il est impossible de rien comprendre aux temps modernes, si on ne s'est pas pénétré de Sophocle, l'Athénien incommensurable.

Nul ne soupçonne le bonheur de ceux qui vivent en Sophoclè. Leur foi dans la justice demeure inébranlable. Un des plus merveilleux chœurs du maître est celui qui salue l'arrivée d'Oedipe dans la blanche Colone. Le chœur énumère les dons impartis par le ciel de l'Attique. Mais le poète s'est réservé de célébrer, vers la fin seulement, le don le plus sacré, le don formidable entre tous, que l'Attique doit aux dieux.

Ce don inspire la terreur à l'ennemi. Ce don, un roi puissant de Sparte, n'osa pas, même victorieux, y porter une main sacrilège. Quel est-il, alors, ce don si redoutable aux insulteurs d'un grand peuple ? Ce don c'est la *feuille* de l'olivier !

C'est la feuille de l'olivier, parce que cet arbre fut planté par la déesse de la guerre, parce que



l'œil étincelant d'Athéna sous les armes, veille sans défaillance sur la *feuille* de l'olivier.

Oh ! ces Grecs ! Sont-ils assez stupéfiants ! Avant les Boches, avant 1914, avant la Ruhr, avant Angora, ils ont compris, ils ont proclamé, ils ont affirmé que le plus fort n'est rien s'il n'a pour lui la justice, que la Force divine garantit seule le Droit, faible et fragile par lui-même.

Sans doute, Renan avait un vif sentiment de la Justice. Que je puisse néanmoins dire ici toute ma pensée. L'esprit tourné aux travaux de la paix, Renan était moins compréhensif des travaux de la guerre. Ernest Psichari aurait tout autrement prié sur l'Acropole.



XV

RÉPONSE QUE FIT LA DÉESSE A CELUI QUI L'INVOQUA SUR L'ACROPOLE

« Cher étranger qui fus mon hôte, je me souviens toujours de toi. Tu as su, dès les premiers mots de ta prière, entrer dans mon cœur. Mon vieil Homère l'avait bien dit que les compliments sont de miel ; toi, tu m'en as fait de succulents. J'y fus particulièrement sensible, comme Grecque. Cela m'amuse même de voir à quel point ma race a peu changé. O lourds Occidentaux, vous qui détestez nos arrière-neveux, si vous voulez, par hasard, vous débarrasser d'eux, renoncez aux ruses de la diplomatie ou à la force des armes ; car, alors, ils se butteraient. Flattez les plutôt. Persuadez leur que leur suicide leur assurera une renommée éternelle. Ils se tueront tous de leurs propres mains, à la suite les uns des autres.

O Celte subtil, délicat Armoricaïn, tu as senti
— du moins en ce qui me concerne — la puissance



de l'éloge. Tu as écouté ce poète latin qui nous a compris mieux que personne. Le Grec, enseignant-il, ignore l'avarice de l'argent ; il ne connaît que l'avidité de la gloire.

Aussi, tes ironies elles-mêmes, tu les as si exquisement baignées de douceur, que j'ai voulu ne m'en point apercevoir. C'est que je te vis toujours attentif à me plaire. Dès les bancs de ton collège trécorrois, tu fulminais en vers latins contre les Turcs. Tu savais qu'ils avaient osé subjuguier les fils de nos dieux — comme les Perses, leurs prédécesseurs, avaient eu le front de réduire sous le joug les Ioniens, eux qui me trouvèrent des noms si harmonieux dans leur parler d'Ionie. Tu comprendras bientôt en vertu de quel pouvoir, je les délivrai tous les deux. Au surplus, tu n'ignores point que le sang de Périclès continue de couler dans les veines des plus infimes de nos enfants, au même titre que le sang de César coule encore dans les veines de tous tes Galates.

Toi, cependant, tu tins à flatter jusqu'aux manies de nos descendants. Tes Athéniens d'aujourd'hui ont prétendu quelquefois prononcer tout comme moi le grec, ignorant que la langue des dieux évolue, du moment qu'elle continue de se parler, ignorant que mes lèvres elles-mêmes émettaient des phonèmes différents, au temps de mes rhapsodes, au temps de mes poètes attiques, au temps de Paul, le « laid petit Juif » que tu aimas



et que, par conséquent, elles en émettent de nouveaux au temps où nous sommes. Pour établir l'immutabilité de la prononciation hellénique, tu t'en fus découvrir chez les Syriens postérieurs des éclaircissements qui n'éclaircissaient rien. Leur norme ne pouvait rien pour la norme des siècles passés, norme variable elle-même.

Avant ces savantes recherches, tu t'étais enquis déjà du moment où tes barbares du Couchant avaient commencé à s'adonner aux études grecques ; tu sentais que le moyen-âge ne sortirait de ses ténèbres qu'à ma lumière. Tu la cherchas partout. Lorsque tu fus en Phénicie, tu relevas avec soin les moindres inscriptions où tu pouvais suivre ma trace. Tu ne connaissais cependant pas ma littérature, tu n'avais point parmi tes livres un Homère ; tu ne me connaissais pas moi-même. Et tu m'aimais. Tu déclaras que tu te ferais le serviteur du dernier de mes fils — quoique je n'aie pas eu de mère et que je sois demeurée vierge.

Si tu ne fus pas un helléniste, tu fus un glorieux philhellène. Cela me touche ; car, je suis immortelle et il me plaît que des esprits pieux reconnaissent ma durée. Je te dois donc quelques soumissions et je suis toute prête à faire ton éloge. Oui, cela est vrai que tu es un magicien prodigieux ; tu ne te contentes pas, en effet, de charmer, tu fais encore des prodiges. Sans peut-être jamais avoir entretenu avec Platon un commerce linguis-



tique étroit, tu lui as dérobé son aisance, tu as son sentiment de la nature, paré chez toi des grâces alanguies de ton Armorique. Les vues d'ensemble d'Aristote illuminent maintes de tes pages ; par mon Père, tu connais quelques-unes des profondeurs de mon Thucydide. Gorgias et Protagoras t'ont enrichi de leur dialectique ; Lucien, que tu devinas sans doute sans trop le lire, t'a pénétré de son scepticisme, t'a livré les plus fins de ses sourires ; par éclaircies, je retrouve chez toi des reflets de son imagination éblouissante. Et malgré la réunion en toi de tant de qualités diverses, tu es demeuré grandement toi-même. Tu as donné à la France un de ses plus parfaits écrivains. Le reste importe peu. Le seul tort que tu as eu ce fut de médire du talent. Là, tu as manqué de logique. Puisque tu affectais de le mépriser, il fallait te priver d'en avoir. Ernest, sache-le bien : tu ne vivras que par la forme.

*
**

Je suis heureuse de te rendre hommage. Je te le dois, après toutes tes gentilles paroles. Sache néanmoins qu'un Grec n'est jamais content du bien qu'on dit de lui ; car, on ne lui en dit jamais suffisamment à son gré. Ne ris point ; c'est la marque des grandes races, de n'être jamais satisfaites. Ce qu'elles ont accompli leur paraît faible,



en comparaison de ce qu'elles méditent d'accomplir; et même quand elles ont encore accompli peu, un secret instinct les avertit de leur future grandeur.

Moi, je ne me plains pas que tu me critiques; je te reprocherais plutôt de me critiquer à côté. Je regrette surtout que, suivant ton propre aveu, tu sois arrivé trop tard au seuil de mes mystères. Je regrette que tu aies émergé tard du palais de cristal de ta mystérieuse cité d'Is, où, à travers les transparences glauques du fond de l'eau, se forment les rêves imprécis et délicieux. Tu me troubles beaucoup. Tu m'appelles Raison, parce que je personnifie la Raison, à ton sens. Voilà bien ce qui m'embarrasse. Je n'ai point de mot dans ma langue pour désigner ce que vous autres vous entendez par ce vocable, dont vous usez avec abondance, afin, sans doute, de faire croire que vous êtes raisonnables.

Notre Logos, à nous, est tout différent; il ne rejoint la Raison que par le crochet de la logique. Je le sais pourtant; nous avons toujours moins regardé aux mots qu'aux choses. Nous avons créé l'éloquence, la science et la pensée, et nous n'avons aucun terme pour signifier la pensée, la science et l'éloquence. Votre Pascal n'aurait pas pu écrire *ses Pensées* chez nous. Il n'y a pas de mot dans ma langue pour dire la *pensée*.

Toi, cependant, tu m'as tout l'air, ô bon et



vertueux Cimmérien, d'avoir confondu la Raison avec l'Intelligence, dont la raison n'est qu'un dérivé. Oui, certes, je suis l'Intelligence, je suis la Dianoée, je suis la Mytis, la connaissance unie aux prudents desseins, je suis la Providente. Je suis la Calculatrice, je suis la Tisseuse, je suis la Sagesse et tu m'as ornée des épithètes les plus sonores, dont quelques-unes, je crois sont de ton invention.

Pendant que tu y étais, que n'as-tu donc inventé pour moi le seul qualificatif qui me convienne, celui d'Aegidophore? Car, je porte l'égide, car, je suis une déesse de guerre; car, je vis dans le tumulte des combats. Jamais, pourtant, tu ne m'as donné celui de mes surnoms qui plaisait le plus à mes Athéniens, le surnom de Pallas Athéné, parce que Pallas, à cause d'un verbe voisin de sens, avait fini par signifier pour eux la déesse agitée. Je ne suis l'Irénophore, que parce que je suis la Nicéphore, la Porteuse de la Victoire.

O Pacifique aux yeux bleus — c'est à toi que maintenant je m'adresse — ce n'est point par des insinuations melliflues, c'est par des coups terribles — les Perses le savent bien, les Perses de tous les siècles le sauront à mesure — c'est par des luttes formidables que j'ai fondé la Paix, que j'en ai pu établir les travaux. Je me sens toujours pour les Romains une sympathie chaleureuse. Ils ne s'y sont point trompés; de mes diverses appel-



latifs, ils ont retenu les plus belliqueux et ils se flattaient de se rattacher à moi, en m'invoquant comme *Armifère*, comme *Armigère*, comme *Armipotente* et comme *Armisone*, comme la *Tumultueuse* !

Mes propres poètes ne me l'ont-ils point appris ? Ils ont eu soin de composer l'Odyssée après l'Iliade. Dans l'Iliade, je lutte ; dans l'Odyssée, je triomphe. Et c'est alors que ma Mytis déploie toutes ses multiples industries, tous ses arts.

*
**

O fils qui m'es cher, parce que tu tiens à la fois de la Bretagne, de la France et de l'Héllade, tu me vois brusquement désolée. Je suis obligée de tonner maintenant. Comment, dans ta prière, as-tu pu formuler le blasphème le plus incroyable ? Comment as-tu pu dire que le dieu unique, c'est l'Abîme ? Comment eus-tu la déraison de parler des dieux morts ?

Il n'est point de dieux qui meurent. S'ils meurent quelquefois, il ne leur faut pour ressusciter pas plus de trois jours. Tu ne crois pas à tout cela. Je veux te démontrer à quel point tu te traînes dans l'erreur.

C'est parce qu'à ta venue je m'étais parée de mon ciel le plus bleu, pour faire honneur à celui qui descendit sur mes rivages, du fond des con-



trées les plus stupidement pluvieuses, c'est à cause de cela que tu m'as méconnue. Je suis la fille auguste de la Nuée en colère. Je suis l'Orage qui sort de la Nue, armée de l'éclair en guise de lance; je pousse, en naissant, un cri dont tremblent le Ciel et la Terre. Je suis la tourmente, je suis la digne fille de Zeus.

Je ne renie point la pensée profonde de mon peuple qui m'attribue ces origines. Au contraire, et c'est à leur aide que je vais combattre ta vaine philosophie. Je vais te terrasser avec tes propres armes.

Tu me nommais la Raison, je vais à mon tour te nommer le Rationaliste. Tu prétends et tes pareils prétendent avec toi, que la Religion n'a d'autre patrie que les éléments. La foudre et le tonnerre lui donnèrent naissance. Mais alors, ô Présomptueux, comment veux-tu la supprimer ? Il faudrait supprimer la cause, avant de supprimer l'effet. Il faudrait, avant de supprimer notre culte, supprimer la foudre et le tonnerre. M'entends-tu bien ? Il faudrait supprimer la peur, ou, si tu aimes mieux, l'infinité planétaire de l'être humain.

La Religion, o Ami de ma race, est une inéluctable nécessité de ta Planète elle-même. Tombe à genoux, incline toi devant le destin plus fort. Et puis lève les yeux. Regarde. Vois le ciel, sombre ou pur, berceau vivant des Dieux.



APPENDICE



Nous rejetons dans cet *Appendice* certains morceaux documentaires destinés à mettre mieux en relief les études qui constituent le corps de l'ouvrage.

I

LE VOYAGE DE M. RENAN

I

UNE BELLE LETTRE

Le premier numéro de l'Appendice est dû à une belle lettre de M. A. Thérive. Je suis heureux d'en orner ce volume.

110, rue Denfert Rochereau XIV^e.

Mon Cher Maître,

Je reçois seulement aujourd'hui votre article de *Floréal* touchant l'indigne *Voyage de M. Renan*. C'est fort bien fait pour moi que de me voir traiter de *vulgariste*. Etourdi eût été plus exact, j'ai très évidemment refusé d'oublier mon sexe en faisant parler une petite nonne. Mais c'est défaut



de romancier plutôt que d'écrivain. Il y a bien pis dans mon volume : les typos ont remplacé *momon* par *monôme*, qui est ridicule, quoique de sens voisin. Et une correction mal faite m'impute *vous préverriez* ! ce qui est plus grave qu'un vulgarisme, mais un barbarisme.

Laissez-moi vous remercier de l'attention que vous avez bien voulu porter à mon roman, et de vos critiques. Je n'ai garde de protester contre elles — il était fatal que la légende ne remplaçât pas l'histoire sans quelques accrocs à la vérité et à la vraisemblance. Pour Darmesteter, c'est l'orientaliste — *νῆ τοὺς θεούς* — c'est lui qui a fait une brochure sur le Mahdi : voilà pourquoi j'avais besoin de réveiller ses mânes. Je ne le confonds nullement avec son frère, prince du dictionnaire et duc de la philologie romane !

Enfin j'en arrive au sujet ; et même oserais-je l'avouer ? mon secret espoir serait qu'un entre-filet avertît les lecteurs de *Floréal* de ma bonne foi et ensemble de ma source, qui est bouffonne. Voici. C'est ce puritain de Gordon qui dans son *Journal at Khartum* (octobre 84) écrit en toutes lettres : Un Français vient d'arriver chez le Mahdi. Je pense que c'est M. Renan, « the author of the Life of Jesus, originally roman priest, a very unhappy and restless man ! » Voilà l'œuf d'où est sorti mon oiseau (je ne dis pas que ce soit un phénix). Mais je tiens à ce qu'il soit dit



que la fable irrespectueuse et loufoque (1) n'est pas de ma pure invention. Je n'ai fait que broder sur cette suggestion biscornue. Aussi M. Apostolidis appartient-il à l'histoire. Il s'appelait Georges Calamatino ; il vit peut-être encore. Slatin bey n'est pas mort, et tout cela n'est pas si vieux. Toute l'histoire des religieuses mariées à des renégats (car Apostolidis est devenu Musulman, p. 152), répudiées par ordre du Prophète (et non du tout par ordre du patriarche d'Athènes). Toute cette histoire est du reste authentique.

Maintenant, que j'ai commis une impertinence en y mêlant Renan et le renanisme, je ne m'en défends point. La légende est la rançon de la gloire : Rabelais est condamné à vivre sous la treille, et Henri IV à trousser des cottes dans l'imagination du vulgaire.

M. Renan n'a pas mis longtemps à atteindre la gloire suprême, qui est la caricature. Mais je conçois que ceux qui l'ont connu ne se fassent pas aisément à l'idée de cette transfiguration.

L'occasion est bonne, mon cher Maître, pour vous assurer de mes respectueux sentiments et me dire votre dévoué admirateur.

A. THÉRIVE.

Ce 5 avril 1923.

On n'est pas plus charmant.

(1) Vulgarisme ! (Cette note est de Thérive lui-même).



II

MON AMI

Une nuance reste peut-être à marquer.

M. Thérive met souvent dans la bouche de Renan la formule : *Mon ami*. M. Thérive n'est pas le seul. Dans la délicieuse réponse que Maurice Donnay fit à Pierre de Nolhac, le jour de la réception de ce dernier à l'Académie Française, le 18 janvier 1923, p. 10, M. Donnay, ou, peut-être Pierre de Nolhac lui-même, qui lui aurait fourni cette note, font dire à Renan, s'adressant à Nolhac : « Jeune homme » et « mon ami ». Non ! Sûrement non ! M. Renan n'employait jamais, à ma connaissance, ces façons de parler considérées par lui comme pas assez cérémonieuses. Ce n'est point que, dans sa façon de causer, de répondre, de recevoir, il y eût quoi que ce soit de guindé. Seulement, il n'aimait pas de telles familiarités dans le langage. Sur ce point, j'ai fait appel aux souvenirs de mes amis André et Philippe Berthelot. Ils ont la même impression que moi. C'est M. Berthelot, le père, s'adressant à Renan, que j'entendais souvent lui dire : *Mon ami*. Il employait volontiers cette formule. Renan répondait souvent : M. Berthelot.



M. RENAN DEVANT L'AMOUR

Le roman de M. Thérive est un livre austère en comparaison du volume de M. Nicolas Ségur : *M. Renan devant l'amour* (1).

Que peut bien signifier ce titre ?

M. John Grand-Carteret, vers 1897, au moment des grands massacres turcs, avait publié un livre de haut et juste philhellénisme : *La Crète devant l'image*. On le chicana sur ce *devant*. En réalité, il voulait placer la Crète *devant l'objectif*. Il trouva plus de poésie à *image*.

M. Nicolas Ségur — alias Episcopopoulo — dut avoir quelque vent de ce titre, qui lui parut sans doute bien français. Fier de posséder toutes les finesses de la langue, il écrivit : *M. Renan devant l'amour*. Au demeurant, *M. Renan devant l'amour* ou *L'amour devant M. Renan*, peu lui

(1) *Bibliothèque Charpentier*, 1923.



importait. L'essentiel était de publier un volume à pic sur le centenaire.

Prenons cependant garde.

M. N. Ségur ne nous prévient nullement comme Thérive, qu'il écrit un roman.

M. N. Ségur nous donne des souvenirs personnels, quelque chose comme les *Mémorables* de Xénophon, d'un Xénophon qui serait même un Celte. Il est faux, néanmoins, que M. Nicolas Ségur soit Breton, faux qu'il habite une petite ferme, dans le voisinage de Rosmapamom; faux qu'il ait appris l'hébreu; faux qu'il se soit mis à traduire en vers le *Cantique des Cantiques*; faux que M. Renan se soit jamais appuyé sur le bras de M. N. Ségur — je ne l'ai jamais vu, d'ailleurs, s'appuyer sur le bras de personne, si ce n'est parfois sur celui de sa femme; il est faux que Ségur se soit jamais installé avec son « maître », sur les rochers de Ploumanach; faux qu'ils aient fait ensemble une excursion à l'île Thomé — ce qui, quand on connaît Renan et quand on connaît les lieux, est d'une invraisemblance divertissante; il est tout aussi faux que M. N. Ségur soit en état de rapporter les « dernières paroles de Renan » (p. 203), ce qu'il fait avec une désinvolture élégante; il est faux, enfin, que M. N. Ségur ait jamais connu M. Renan — ce qu'on peut supposer, quand on sait ses attaches avec la famille.

Bref, tout y est faux.



Ainsi donc la *fiction* de l'auteur est plutôt tout près d'être une falsification, puisque M. N. Ségur prétend avoir été « jusqu'à un certain degré fidèle et exact ». Il date son livre de Louannec, et cela, tout de suite, a le double avantage d'être à la fois vrai, puisqu'il passa des étés à Rosmapamon — pas chez Renan, mais chez moi — et d'induire en erreur.

Que vaut maintenant le livre lui-même ?

Il est d'une superficialité profonde. La pensée de Renan, lequel a le « geste onctueux », se réduit aux formules courantes et toutes connues, comme celles-ci : « les parentés éloignées qui nous rattachent au divin », « le lien avec les fins de l'univers », « la pensée de l'univers », « les routes infinies », « l'élan créateur, aspirant à la conscience », « la révélation de l'infini », « la fraîcheur candide des fontaines », « le parfum persistant qui embaume encore un vase vide », etc...

La langue, le style de M. Renan — ai-je besoin de le souligner ? — ne sont même pas soupçonnés. M. N. Ségur lui met dans la bouche des expressions qui lui demeurèrent toujours étrangères, telles que la « *flamme animatrice* » ou bien encore « une phrase *bruit* dans ma tête » !

M. N. Ségur avec une tranquille autorité nous apprend néanmoins que Renan « ne dédaignait pas de se servir d'idiotismes bretons dans la cor-



versation » (p. 31) et il nous en donne pour preuve la locution : *aussi donc*.

Renan avait, il est vrai, conservé dans son langage quelques rares provincialismes. Je lui ai entendu dire un jour à une visiteuse venue pour Mme Renan, absente : « Ma femme sera bien *regret-tante* ». Cela s'emploie dans la petite bourgeoisie lannionnaise ou trécorroise. *Aussi donc* — « que me conte-t-il, *aussi donc* ? » — est surtout caractéristique de ce qu'on appelle les bonnes femmes de la campagne et le menu peuple. M. Renan n'usa jamais de cet *aussi donc*.

On ne demande évidemment pas à M. N. Ségur de se reconnaître dans ces subtilités.

La langue d'un écrivain vient de son âme. Il n'est donc point étonnant que notre auteur, n'ayant pas compris grand chose à la langue, n'ait rien vu ni à l'écrivain ni à l'homme.

Et c'est le moment de préciser ici le danger que court la mémoire de Renan, à se produire en public sous ces dehors d'authenticité.

Nous lisons, p. 118, dans la bouche de Renan lui-même ces mots-: « Oui, c'est l'amour qui constitue le nœud de ma philosophie. »

Ailleurs (p. 150), Renan nous explique comment Jésus avait choisi la *femme de Magdala*, pour instrument de sa résurrection et que son « histoire des origines chrétiennes » montre que toute la « divinité miraculeuse » [qu'est-ce qu'une *divinité*



miraculeuse ?] « fut fondée sur l'amoureuse fiction de cette grande réprouvée. »

Ainsi donc Renan aurait écrit ses *Origines du Christianisme*, pour en appuyer l'édifice sur l'amour de Madeleine.

M. N. Ségur s'amuse à ces gamineries. Il y insiste et s'y complaît.

Que l'amour, par l'attraction universelle des molécules, soit la loi du monde, cela est un point.

Prétendre que pour Renan, la mort de César, ou l'expansion du christianisme, se ramènent à l'amour, c'est un point tout à fait différent. Il est même, à cette heure, assez risqué, assez inopportun — ou trop opportun — de soutenir que Renan fût à ce degré hypnotisé par Eros. J'ai entendu des gens sérieux, fidèles au culte de Renan, déplorer que, sur la fin de ses jours, pris sans doute d'érotisme sénile, il se soit plu à tenir dans des dîners en ville les propos les plus égrillards. J'oppose à ces racontars un démenti violent. Il faut n'avoir pas connu, n'avoir pas approché M. Renan, pour supposer chez lui quoi que se soit qui ressemble à un satyriasis même verbal. Sans doute, il s'exprimait librement. A Saint Gratien, chez la princesse Mathilde, dont la liberté de langage n'était pas moins grande, je l'ai bien entendu parler, à propos de la question de la prostitution, de *lupanars* et même de *maisons publiques*. Mais c'était philosophiquement et cette philosophie mê-



me prouvait sa candeur. M. Renan, sur le chapitre de l'amour, est toujours resté un saint homme.

M. N. Ségur, qui pratique l'art de ménager les puissances terrestres — s'il tient les puissances du ciel pour négligeables — n'insinue, je me hâte de le marquer, aucune accusation libidineuse contre Renan. Il n'en est pas moins regrettable que la place prépondérante qu'il attribue faussement à l'amour, dans les préoccupations du philosophe, coïncide avec l'opinion que nous venons de stigmatiser. M. N. Ségur, cependant, est un homme trop répandu dans le monde pour que ces tristes échos ne soient point parvenus jusqu'à lui (1).

Il est vrai que M. N. Ségur peut n'avoir pas compris ce qui se disait autour de lui. Il est, par moments, d'une naïveté si grande ! Il ne doute pas de lui-même. Il passe son temps à assigner à tous les écrivains de France leur rang définitif, avec la béatitude du juge sûr de ses jugements. C'est ainsi que jadis il crut devoir statuer, en dernier ressort, sur les opinions religieuses d'Ernest Psichari, je dus même intervenir, pour remettre les choses au point, dans l'*Action Française* (vendredi, le 18 juin 1920, article intitulé *Tentative d'accaparement*).

(1) La pensée dernière de Renan sur *L'Amour et la Religion* se trouve dans l'incomparable article qui porte ce titre même, dans les *Feuilles détachées*, 1892, p. 64-72.



On peut voir à point dans cet article, combien ce malheureux Ségur est peu apte à parler d'écrivains français. Nicolas Ségur représente à lui seul toute une oasis de barbarismes, une prairie d'or de solécismes, un Niagara d'anacoluthes, un Himalaya d'impropriétés, un Panthéon de pollutions grammaticales. Soyons juste. Il est plutôt le Paradis des grammairiens — à cause de la somptueuse cueillette de fautes de français réjouissantes qu'il met, sans qu'on l'y force, entre nos mains.

Il n'est nullement extraordinaire qu'il en soit ainsi. Nicolas Ségur, en réalité, ne s'appelle pas Nicolas Ségur. Il s'appelle Nicolas Episcopopoulo. Ce n'est certes pas ce que je lui reproche. Je lui reprocherais plutôt de s'appeler Nicolas Ségur. Que ne signe-t-il pas au moins Séguropoulo ? M. N. Ségur aime la France d'un grand amour — au point d'adopter la patrie française en pleine guerre mondiale, où Ségur-Episcopopoulo a surtout philosophé sur la France et sur la Grèce. Une naturalisation sur le papier ne suffit pas pour abolir le sentiment de la langue maternelle. A Constantinople, comme à Athènes, notons-le, les gens de la société, les gens riches parlent le français, mieux encore que le grec, parce qu'ils ont eu des maîtres. M. Ségur est un autodidacte. Comme je conseillais dernièrement à un jeune Hellène des plus doués, de se mettre sous la férule d'un pro-



fesseur de quatrième, pour une meilleure tenue grammaticale, il me fit entendre que cela pourrait entamer son originalité ! N. Ségur aura de même considéré comme au-dessous de lui de prendre des leçons de quelque vil universitaire. C'est pourquoi :

Sa prose chez Finot, parle le grec moderne.

Le grec moderne n'a jamais employé qu'une négation — comme a tendance à le faire aujourd'hui le français courant : *Je m'en vais pas*, au lieu de « *Je ne m'en vais pas* ». Dans le théâtre romantique en vers (Musset, Hugo, etc.), *est-ce pas* est presque autorisé. Couché sur le papier, cela nous choque aujourd'hui.

N. Ségur écrit en bon Grec : « *Il n'a hésité* » (p. 225). C'est, comme on le voit, la seconde des deux négations qui est supprimée, contrairement au français populaire qui supprime la première. *Caspa* (*casse pas*) est une réclame de col incassable.

Le grec moderne prononce actuellement de la même façon les désinences du subjonctif et celles de l'indicatif — ce qui est le cas, en français, pour les verbes de la première conjugaison, au singulier : *aimer, porter*. Il n'y a pas d'exception en grec ni pour les nombres ni pour les catégories verbales. Aussi, Ségur écrit-il, naturellement : « il avait accepté que la nature se *sert* de nous » et « meurt » pour « meure » (p. 92). Il y a beaucoup d'etc...



Les personnes qui ont voyagé en Grèce, savent également que le Grec ne fait aucune différence entre le *é* accentué et le *e* prononcé *eu* : *de* et *des* ont donc le même son. D'où, sous la plume épiscopale, d'intolérables confusions : « par ci par là des gracieux récifs » (*Revue mondiale*, 15 mars 1923, p. 227). « Vous assistez à de révoltes de nègres » (p. 228), et à « des forts et audacieux réquisitoires » (*ib.*), « des tendres et voluptueuses intrigues tropicales » (p. 228). On voit que le mal est congénital et sans remède. On a la sensation d'être devant un mur que n'entamera plus aucune hache grammaticale.

Voici maintenant des perles d'une assez belle eau : « elle est douée, écrit Nicolas Ségur, de Zante (p. 141), de yeux clairs et bleus ». Ailleurs (p. 150), *M. Renan* « les a favorisées et pardonnées » — pour *leur a* pardonné; on prendra difficilement pour une élégance : « mériter de toi » (p. 173). Descartes parle ainsi au lieu de *bien mériter de*. Mais Ségur n'en est pas encore à emboîter le pas derrière Descartes (1).

N. Ségur en arrive à entraîner dans son orbite

(1) Il affecte d'employer, ou trouve peut-être par ignorance des expressions du XVI^e : « périssement » (p. 12), « diaprures » (p. 38-39), « lourdisse » (p. 70), « occultement » (p. 181), etc. Pour se permettre ces raffinements, il faut, je crois, commencer par apprendre la langue de son temps.



hellénique, M. Renan au moment même où il le cite. Là où Renan écrit (*Feuilles détachées*, p. XXXII) : « L'abus de la communion en énerve le goût, en diminue la saveur », Ségur qui ne comprend ni la construction de Renan ni la sienne propre, transcrit : « en enlève le goût en diminuant la saveur » (p. 181) — et cela deux fois. Page 231 — *finis coronat opus* — il y a bel et bien *paraître* au lieu de *parer* — sans qu'ici, loyalement, on puisse en accuser le prote.

Deux autres bijoux sont « l'amour anoblisseur », qu'il prête à Renan, et « la griffe du profond analysateur », qu'il se prête à lui-même (*Revue Mondiale*, citée, p. 229).

C'est pourquoi, sans doute, transporté de reconnaissance, M. Louis-Jean Finot, directeur de la dite *Revue* et dans le même numéro, consacre à Ségur-Episcopopule, ces lignes éniivrées :

« M. Nicolas Ségur est à l'heure actuelle un de nos premiers romanciers, tant par ses sujets qui sortent tout à fait de l'ordinaire, que par son style qui est d'une pureté d'autant plus méritoire qu'elle est tout à fait exceptionnelle à notre époque [heureusement !!]. Il procède de Voltaire dont il évoque l'impeccabilité. Renan n'a point été trompé par son « romancier »... Nous apprendrions que maintes de ces pages devraient être réellement signées de Renan que nous n'en serions pas étonnés le moins du monde » !!



L'enthousiasme est une noble faculté. Nous pensions toutefois que M. Louis-Jean Finot possédait quelques éléments de sa langue maternelle. Il faut croire que l'air de la maison *ambie* plus à l'aise dans le solécisme. J'ai recueilli un jugement autrement subtil de la bouche d'un grand écrivain qui fut aussi un grand ami de Ségur :

« — Il doit, me confia-t-il un jour, écrire aussi mal en grec qu'en français ». C'était d'une belle divination. Et France ne connaissait pas le grec moderne.

A cela, d'ailleurs, il n'y a pas grand mal puisqu'Episcopopoulo a renoncé à l'hellénisme. En revanche, il y a quelque chose de pénible et d'anormal, de choquant même, à voir M. Ségur-Episcopopoulo chargé de se prononcer sur la qualité d'œuvres littéraires françaises. Si toutefois M. Louis-Jean Finot tient à ne pas se séparer de lui, il n'est pas besoin, semble-t-il, de lui laisser plus longtemps entre les mains le sceptre de la critique. Il y a toujours moyen de s'arranger. M. Louis-Jean Finot pourrait lui allouer des honoraires considérables, à condition de lui mettre un balai à la main, soit pour balayer la cour de la *Revue Mondiale*, soit pour balayer sa propre prose de toutes ses offenses à la grammaire, à Renan et à la France. Il y aurait ainsi de quoi l'occuper richement. •



III

VA-T-ON TRANSPORTER LES CENDRES DE RENAN AU PANTHÉON? (1)

M. Jean Psichari, que nous allons consulter au sujet du transfert dont on parle tant, nous déclare que si ce projet est réalisé, il conviendrait que le transfert réunît les corps d'Ernest Renan et de sa femme, comme furent inhumés ensemble les époux Berthelot.

Au sujet du transfert des cendres de Renan au Panthéon, voici ce que nous a dit celui qui fut témoin de sa mort : M. Jean Psichari.

« Le corps de Renan repose toujours dans le caveau de la famille Scheffer, à Montmartre ; ce caveau fut construit par Ary Scheffer, oncle de Madame Ernest Renan, le chef de la famille

(1) *Excelsior*, samedi, le 17 février 1923. Je tiens beaucoup à reproduire ici cette interview qui me fut prise par mon ami Roger Valbelle avec l'exacte reproduction de mes paroles. C'est un suprême hommage que j'ai tenu à rendre à Madame Ernest Renan.



Scheffer. C'est une sorte de caveau omnibus, où reposent les personnages les plus divers : il doit même retourner à la Société Taylor, comme vous l'avez indiqué. Daniel Manin y a été descendu, en attendant qu'un tombeau de porphyre l'abritât, comme c'est le cas aujourd'hui, aux portes de Saint-Marc de Venise. L'historien Augustin Thierry, qui fut un grand ami de la famille, y est encore. Là reposent M. et Mme Marjolin, celle-ci fille d'Ary Scheffer ; la mère des trois frères Scheffer, Ary, Henry et Arnold y sont aussi, M. et Mme Henry Scheffer ; Arnold Scheffer, fils d'Henry, Ary Renan et bien d'autres.

« Franchement, il ne me semble pas qu'un écrivain aussi exceptionnel reste toujours dans ce caveau, qu'il ne soit pas dans un lieu marqué de son nom seul, un lieu où l'on puisse aller lui rendre un hommage personnel.

« J'ai toujours beaucoup aimé et vénéré Renan. Vous savez que je parle de lui en pleine indépendance d'esprit. Le Panthéon étant ce qu'il est devenu, Renan étant ce qu'il est, là me semble sa place.

« On aurait tort de croire que dans le scepticisme universel qu'on lui attribue, Renan aurait souri de cette distinction nationale. Il a été très flatté de faire partie du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, il s'est constamment montré fort sensible à tout ce que son pays faisait pour



lui. J'ai à plusieurs reprises insisté sur ce point. Ce n'était pas chez lui satisfaction d'amour-propre, de vanité, mais sentiment de reconnaissance et satisfaction légitime de se savoir apprécié et compris.

« Dans le caveau Scheffer se trouve également Mme Ernest Renan; il ne faut pas l'y laisser. Cette femme admirable dont le dévouement ne s'est pas une seconde démenti, doit suivre son mari, auquel elle a peu survécu. Le précédent heureux a été créé par l'inhumation au Panthéon de M. et Mme Berthelot, et l'on sait quels furent les liens d'amitié qui unirent les Berthelot aux Renan.

« Il est des personnes dont la conscience oppose au transfert de Renan au Panthéon des résistances d'ordre philosophique et religieux. Notre projet fait, nous semble-t-il, disparaître ou, tout au moins, atténue bien des scrupules, puisque nous nous plaçons tout de suite au point de vue sentimental, nous pouvons dire même *familial*. Il me paraît certain que, tôt ou tard, cette solution s'imposera. »

Roger VALBELLE.



IV

CHARLES MAURRAS ET RENAN

Mon étude sur la *Prière* a eu les honneurs et le très grand honneur d'un commentaire dû à la plume de Ch. Maurras, dans l'*Action Française* du vendredi 23 mars 1923, page 2, colonne 5-6. C'est une page splendide qui se trouve dans l'*Anthinéa* du cher écrivain.

Que Ch. Maurras me permette ici de le mettre sur le même pied que Renan — d'une façon peut-être inattendue.

Je suis un vieil élève de nos lycées. Mes camarades, en général, faisaient à peine une distinction entre eux et moi. Une fois, cependant, comme je l'ai raconté ailleurs, un de mes camarades de rhétorique à Fontanes, fut mystifié par moi indignement. Je lui passai, en classe, comme étant de moi, un sonnet de Musset — « Qu'il est doux d'être au monde et quel bien que la vie ! ». — Mon camarade me le rendit, avec cette annota-



tion délicieuse : « Ces vers sont charmants, mais on sent toujours que tu es étranger. »

De cette xénophobie, j'eus au cours de ma longue et laborieuse carrière — entre autres à l'Institut — des preuves plus sinistres. Il y a deux hommes cependant qui ne firent jamais aucune, absolument aucune différence entre un Français de toujours et moi : c'est Ernest Renan et Charles Maurras. Je leur en garde un gré infini.



V

LA PROSE ET LA MUNICIPALITÉ

Voici donc, reproduite presque sans retouches, la page consacrée à la prose, telle qu'elle parut dans la *Muse Française* du 10 mai 1923.

Il s'agissait de donner une définition de la poésie.

« Pour définir la poésie, de toute nécessité, il importe de commencer par définir la prose.

La prose, non pas la prose inconsciente du Bourgeois gentilhomme, mais la prose consciente, est le développement logique de la pensée à l'aide de propositions rigoureusement enchaînées les unes aux autres.

Ce caractère de la prose est immuable. Il perdure à travers le temps et l'espace. La formule, plus ou moins heureusement appliquée, ne change pas, de Thucydide à M. Thiers.

Cette prose littéraire s'est créée sur la prose quotidienne, sur la prose naturelle à l'homme. Seulement, le fait seul de cette création tient à



des causes foncières et entraîne des conséquences incalculables.

Les peuples d'Asie et ceux d'Afrique ne connaissent pas, n'ont jamais pu, malgré des efforts visibles, conquérir la prose littéraire. Celle-ci reste l'apanage exclusif de l'Europe. Coïncidence saisissante : là où la prose littéraire existe, existe aussi la municipalité. L'organisation politique répond à l'organisation intellectuelle.

Tout au contraire, les peuples orientaux, nomades par essence, ignorent la municipalité autant que la prose. Ils ignorent les stabilités séculaires — à l'exception de la Chine qui, précisément, a cultivé la prose littéraire avec succès. L'Égypte, tout à l'opposé, n'a point cette prose-là, et se trouve être malgré les apparences, un pays très fluctuant, comme Alexandre Moret l'a dernièrement établi.

Pour ne pas entrer dans le détail, la prose littéraire est, avant tout, le signe des hautes civilisations. Elle marque l'avènement de la logique dans un pays, le sceau de la réflexion. Elle est le ciment de la cité, le fondement de la science.

Il résulte de là que l'institution, que la consécration de la prose indique *l'élévation d'une nation au-dessus d'elle-même*, au-dessus de ses conditions ordinaires.

Rien de tel ne nous apparaît dans la poésie de tous les siècles et de tous les pays.



Le propre de la poésie, en dernière analyse, est que, partout et toujours, elle constitue un fait individuel. La poésie se distingue donc en ceci de la prose, qu'elle témoigne d'une *élévation de l'individu au-dessus de lui-même*, au-dessus de ses conditions ordinaires.

Voilà pourquoi elle ne saurait obéir à des lois fixes. Le caractère de la poésie est de n'avoir aucun caractère déterminé — en dehors de ce caractère négatif, qu'elle n'est pas de la prose.

Rien chez elle d'immuable, rien de permanent. La preuve éclatante en est que la base même de la poésie — le rythme — est incessamment variable; la métrique non seulement diffère d'un pays à l'autre, elle change d'un siècle à l'autre dans le même pays.

Une des raisons pour lesquelles toutes les littératures sans exceptions, commencent par des poèmes plus ou moins longs, c'est que, aux origines, ce sont les individus qui dominent; l'Etat n'est pas encore constitué. Littérairement et nationalement, un pays n'existe et ne s'affirme que quand il s'est fait une prose à lui. Si la Provence n'a jamais pu l'emporter sur le Nord, c'est qu'elle n'a jamais pu s'élever jusqu'à la prose. Mistral n'a jamais fait que des vers — ses discours en provençal étant secondaires dans son œuvre et calqués sur la prose française contemporaine.

Les considérations qui précèdent n'ont aucune-



ment le but de diminuer la poésie. A Dieu ne plaise ! Nous la situons seulement. Rien de plus haut, de plus grand, de plus charmant aussi dans le sens étymologique de cette épithète. Au surplus, on pourra célébrer dans les termes les plus lyriques la beauté de la poésie. On ne mordra pas au tuf la réalité, tant qu'on n'aura pas reconnu dans la poésie le fait essentiellement individuel que nous avons constaté. Elle est individuelle de fondation ; il n'est pas d'homme qui ne parle en prose ; seuls quelques élus, dans le peuple même, parlent en vers.

C'est parce que la poésie procède des individus, que les poètes, si souvent, se détestent entre eux. Les prosateurs n'y manquent pas sans doute, mais c'est pour des questions de fonds, d'opinions, d'idées, rarement pour des questions de forme, des questions d'adjectifs, de syntaxe ou de vocabulaire. Un poète, tout à l'opposé du prosateur, déteste son confrère à cause de la divergence totale qui se manifeste, fatalement, entre lui et son adversaire, dans la prosodie, dans la rime, bref, dans la forme plus que dans le fond.

Quel est maintenant le caractère de la poésie française ?

Il est certain que si la poésie n'a pas de caractère définissable, elle n'en a pas plus en français que dans les autres langues.



Il convient cependant ici de faire une distinction.

La poésie française est *devenue* une combinaison exceptionnelle, où l'inspiration s'allie à la logique de la pensée. La déclaration de Phèdre à Hippolyte ne saute aucun pont, comme fait la poésie à sa coutume, ne se livre à aucun caprice, à aucune fantaisie ; elle nous présente l'expression d'un sentiment qui se déroule sans heurts, qui se développe avec une logique laquelle, pour être passionnée, n'en est pas moins la logique.

C'est que Racine écrivait d'abord ses grands morceaux en prose ! Le fait mériterait une étude spéciale ; celle-ci aurait une importance décisive pour le jugement à porter sur la littérature française dans son ensemble. La prose et la poésie fondues l'une dans l'autre, n'est-ce pas un alliage idéal ?

Si, maintenant, comme le dit la circulaire de la *Muse française*, nos poètes se dévorent entre eux au grand scandale des étrangers qui nous aiment, rassurons ces braves amis de la littérature française : nos dissensions ont des racines profondes, comme nous le montrâmes, dans l'essence même de la poésie, individualiste par essence. D'autre part, elles prouvent combien ce pays est riche en doctrines, en passions et en hommes.

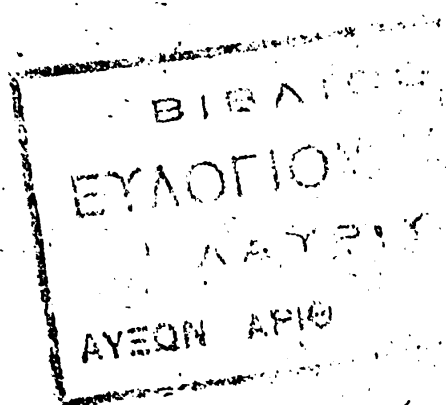
Chose des plus instructives : la prose, la grande prose, il y a trois pays qui l'ont eue et c'est ceux-



là même qui ont fait le plus pour le progrès du monde : la Grèce, l'Italie et la France. »

Il était je crois, nécessaire de mettre ces quelques lignes sous les yeux du lecteur. La France est, en somme, le pays qui s'est le plus travaillé lui-même littérairement. Etre un grand prosateur dans ce pays-ci, c'est donc y être un grand citoyen.

Il est convenu de dire que Renan est un grand écrivain. Encore convient-il d'en indiquer les raisons. Il est, pour préciser, un grand prosateur et, à l'envisager de ce biais, un grand citoyen, s'il n'est pas un grand savant. On ne saurait tout avoir. Et je crois que, de la sorte, nous avons acquis avec netteté les justes points de vue où nous pouvons nous placer pour juger Renan.



NOTULES



PETITES NOTES ADDITIONNELLES

P. 27. — Le titre exact du beau travail de M. Holleaux est : Discours prononcé par Néron à Corinthe, en rendant aux Grecs la liberté (28 novembre 67, p. C.). Lyon, 1889, in-4°.

P. 30. — Note 1. Mon article *Bien écrire* — pour lequel j'avoue un certain faible — se lit — ou plutôt ne se lit plus — dans l'*Ordre public* du dimanche 8 juin 1919. J'espère, au surplus, le publier prochainement dans un volume intitulé « *Mon rez-de-chaussée littéraire* ».

P. 36. — Voici le titre de cette *Chrestomathie*, toujours utile : *Chrestomathia arabica grammatica historica, ad usum scholarum rabinicorum ex codicibus ineditis conscripta* A. Georg. Guil. Freytag. Bonnæ ad Rhenum 1824, 8°, VI-182 pages.



P. 37. — Le livre de Trippault est précieux et rare. C'est, à ma connaissance, le premier dictionnaire français-grec : « *Dictionnaire françois-Grec* de M. Léon Trippault, conseiller du ROY au siège présidial d'Orléans. A ORLÉANS, chez Eloy Gibier, Libraire et Imprimeur de l'Université. 1577, avec « *Privilège du Roy* ». Petit-12, (VI) — 77 p.

Du même auteur et dans le même esprit : « *Celt-hellénisme ou Etymologic des mots françois tirés du grec* ». Orléans, 1586. Tous les deux dans mon Fonds. Reliures de l'époque.

P. 42. — Mon cher et savant collègue aux Hautes Etudes, M. Mayer-Lambert a contesté l'explication des terminaisons pronominales donnée par M. Renan, dans la *Revue des Etudes juives*, Avril-juin 1923, p. XIV. Rien ne prouve mieux que nous avons à faire à un mémoire original. Rapprochez du même, toujours dans la REJ, Janvier-mars 1923, p. 1, P. 31; il parle, chez Renan, « d'érudition scrupuleuse et de première main ».

P. 52. — Les passages caractéristiques de David Strauss pour les miracles sont surtout : la Préface, *Die Ausbildung des mythischen Standpunkts*, notamment les paragraphes 1 suiv., 10, 13 et 15 dans *Das Leben Jesu*, ed. III, Tübingen, 1838, t. I., p. 1 suiv. Ces points de vue sont complètement abandonnés aujourd'hui. L'édition I est introuvable.

P. 52. — C'est bien du Commentaire sur *l'Evangile selon saint Marc*, par le R. P. Lagrange, Paris, chez J.



Gabalda, 1911, p. L., note 1 qu'il s'agit. La remarque, fine et profonde, de M. Lagrange, est celle-ci :

Supposons qu'il s'agisse de savoir si saint Marc a été le disciple direct de Jésus.

Cela est impossible, riposte la critique indépendante. L'auteur de l'Evangile dit avoir assisté à des miracles. Or, des miracles, nous savons qu'il n'en peut exister. Donc, saint Marc ne peut pas en avoir vu. Donc, il n'a pas connu Jésus directement.

Par conséquent, les correspondants de la *Croix* ou autres journaux catholiques, qui ont assisté aux miracles de Lourdes, ne s'y sont jamais rendus, d'après le raisonnement ci-dessus.

L'argument est charmant (voyez l'*Ordre public* du 17 août 1919, où je le commente).

P. 000. — Pour résumer toute cette page en un mot, qu'on nous permette de rappeler ce que M. R. Poincaré a nommé admirablement : « la courbature morale » après 70.

P. 211. — Mes souvenirs ont dû m'égarer. Cette syntaxe ne se rencontre pas dans les trois volumes des œuvres de Madame de La Fayette, que je viens de parcourir après les avoir lus, il y a deux ans : *Œuvres complètes de Mesdames de La Fayette, de Tencin et de Fontaines*. Paris, 1825, 5 volumes, 8°. Cela doit se trouver chez les deux dernières, mais c'est alors moins intéressant.

M. A. Théryve nous dit qu'il avait *oublié* à ce moment le sexe de la personne. Je me permets de lui faire observer que c'est en quoi consiste précisément le phénomène *d'analogie*. C'est toujours sur un *oubli* qu'il repose.



Arlagnan, sans la particule (voir ci-dessus, p. 000), se lit dans les *Mémoires de la Cour de France* de Madame de La Fayette, ouvrage cité, t. II, p. 377.

P. 234. n. 1. — Dans un livre vivant et d'une roserie attendue, *Anatole France en pantoufles*, Paris, 1924, l'auteur, M. Jean-Jacques Brousseau, a fait une méprise singulière : il a pris du Chamfort pour du Corneille !

On connaît le fameux vers d'*Horace* :

Que voulez-vous qu'il fit contre trois ?

— *Qu'il mourût !*

et le vers qui suit :

On qu'un beau désespoir alors le secourût.

On a critiqué ce vers comme trop faible. D'autres ont voulu y voir une concession à la nature humaine, les accommodements d'un cœur paternel avec l'héroïsme. Enfin on a refait le vers et mis à la place :

— *Mais il est votre fils ?*

— *Lui, mon fils ? Il le fut !*

Ce vers est l'œuvre de Chamfort. Il se trouve au bas des pages de tous les *Théâtre classique* qu'on voit de nos jours encore dans toutes les mains, comme celui de chez Belin. Il n'est pas d'élève, même médiocre, qui ne le connaisse.

France le citait souvent. Son petit-fils — et le mien — me le rappelait encore, il y a quelques semaines.



Le brave Brousson le présente (p. 88) comme étant de Corneille, et cela non sans le travestir :

— *Mais il est votre fils? (sic)*

— *Mon fils il ne l'est plus!*

Relevez cette perle : *plus* rimant avec *nûrût* chez Corneille ou chez France!

Preuve que l'erreur ne saurait être de ce dernier, mais bel et bien de notre Brousson!

Au surplus, p. 75, il met dans la bouche de son patient cette phrase : « Depuis cinq mille ans qu'il y a des hommes qui écrivent à des femmes », réminiscence évidente pour qui connaît La Bruyère et France, du début des *Caractères*, « Depuis qu'il y a des hommes *et* qui pensent ».

Brousson, froidement, supprime ce petit *et* — dont il n'a pas la moindre notion. Et notre culture classique, O S. — S. ?

Mais alors, quelle garantie d'authenticité présentent toutes ces conversations de pantoufles?

Ah! Monsieur Brousson, vous ne voyez pas vos propres poutres.

Renan transforme les phrases et le style d'un dictionnaire.

Vous, vous transformez France et Corneille en du Brousson.

Il y a une différence.



P. 293. — Voici la jolie pièce latine de Renan :

AD EGGERUM AMICUM

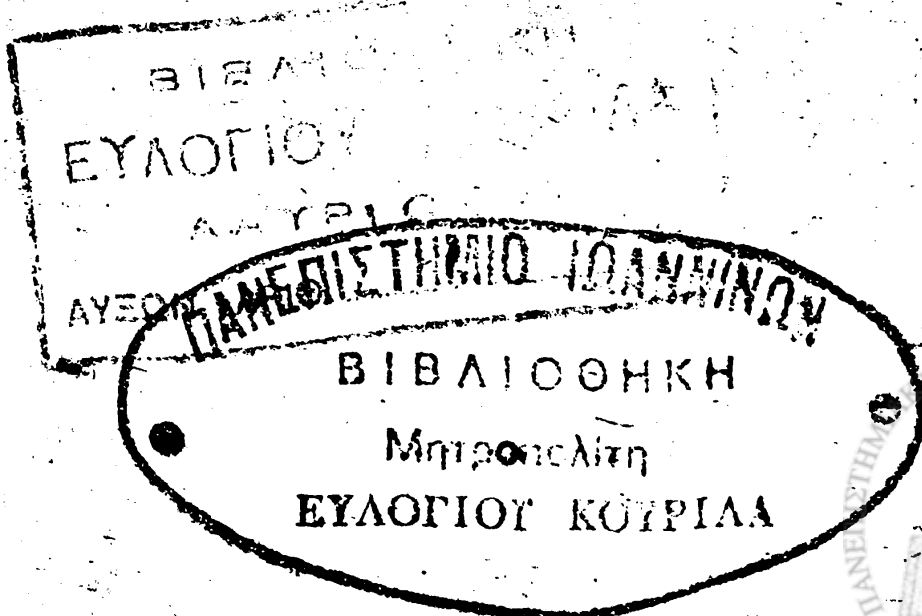
*Venit in Allobrogum partes charissimus hospes
 Qui terit auspiciis limina nostra tuis.
 Vidit concordēs animos sub paupere tecto
 Quæque tenere potest gaudia pura domus.
 Vicit in ancipiti certamine cujus adulta
 Virgo sedet iudex, ipsa simul pretium.
 Vicit, id est placuit, nam cui risere puellæ
 Mox mater ridet, ridet et ipse pater.*

Menthone Allobrogum ad lacum,

22 Sept., 1882.

(Signé :) E. RENAN.

FIN



LES ESSAIS DU XX^e SIÈCLE

Que la littérature d'imagination ; que, même, les soupirs poussés vers l'Indécis et l'Infini, suffisent à résumer les tendances essentielles d'une époque, il s'en faut de beaucoup.

A côté de cette littérature et de ceux qui la représentent, il y a, en effet, l'*Essai*, dont une des formules les plus heureuses, sinon définitive, a été donnée par Montaigne. Parler de tout à propos de rien ou de peu de chose ; ou concentrer toute la lumière sur un sujet nettement circonscrit de façon à en écrire la monographie ; discuter littérature, politique, sociologie plus longuement qu'il n'est permis de le faire en une brève chronique de journal ; que si, à l'occasion, telles de ces chroniques réunies peuvent représenter une « somme » satisfaisante, les grouper, c'est ce que nous nous sommes proposé de réaliser dans cette nouvelle collection.

Nous tiendrons d'ailleurs particulièrement à ce que nos *Essais* ne soient jamais que des coups de maîtres.

Dans la même collection :

- | | |
|--|------|
| 1. LUCIEN CORPECHOT : L'Esprit de France. | |
| Un vol. in-16. | 7.50 |
| 2. MARCEL COULON : Le Génie de J.-H. Fabre. | |
| Un vol. | 8.50 |
| 3. LAURENT TAILHADE : Masques et Visages. | 7.50 |
| 4. PAUL LOUIS : Les Types Sociaux dans Balzac | |
| et Zola | 7.50 |

IMPRIMERIES RÉUNIES (Société Coopérative), 22, rue de Nemours, RENNES.

